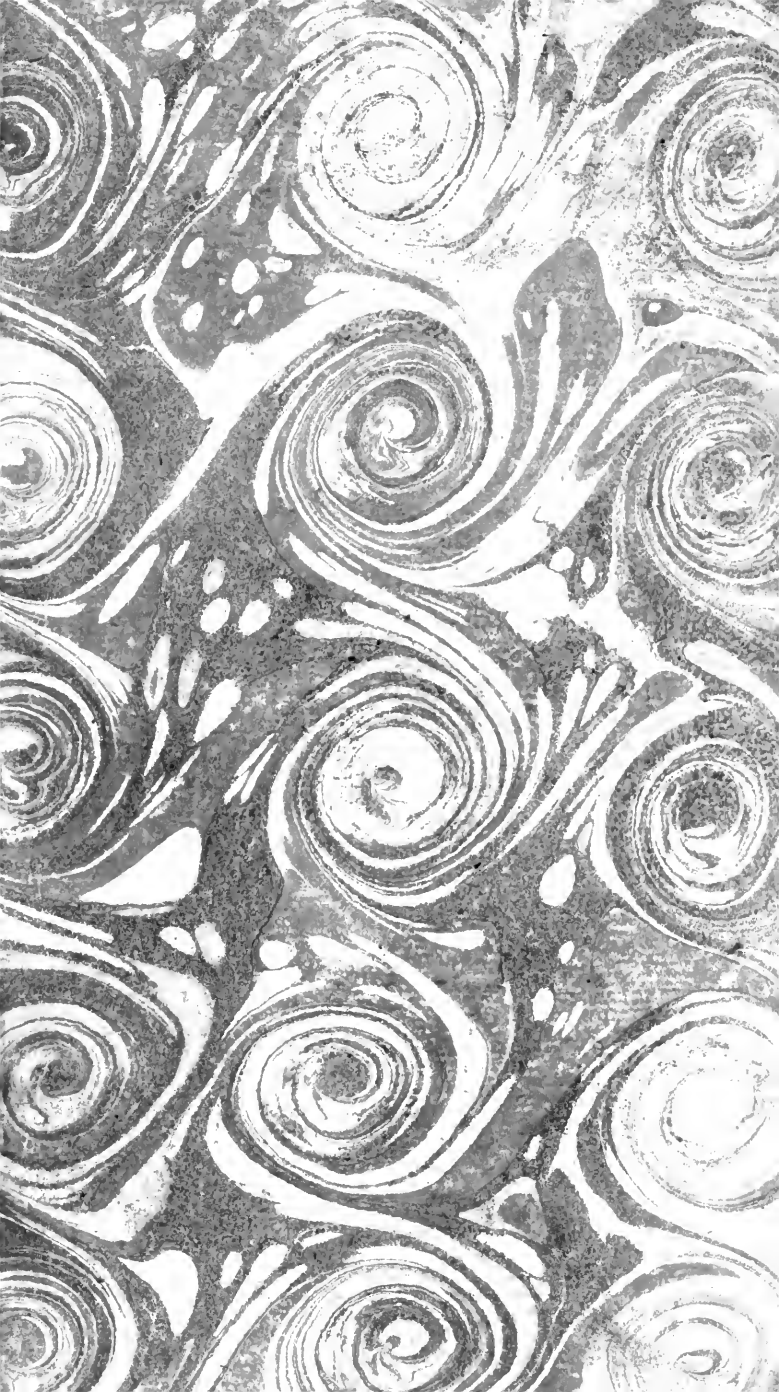


A. LECONT
Pharmacien
de 1^{re} classe
A ISSOUDUN.



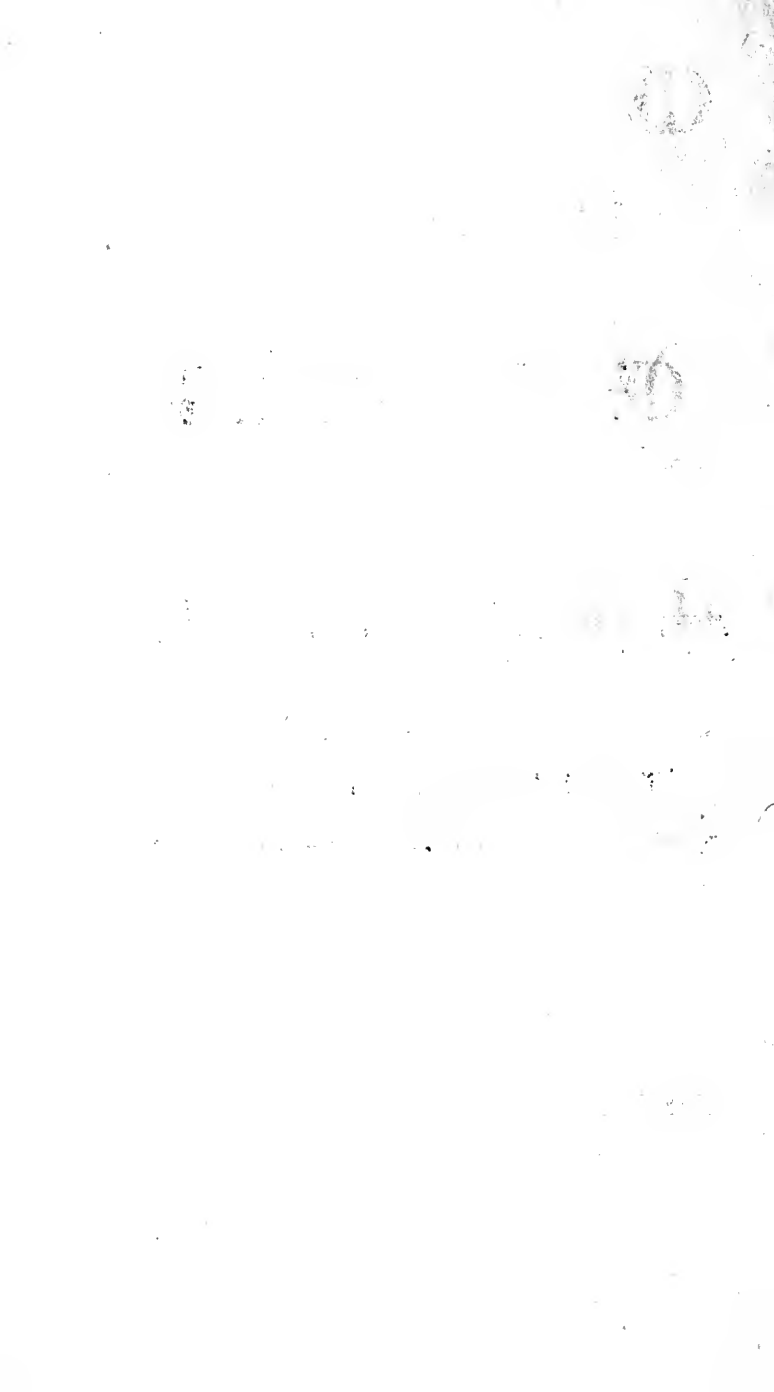


ŒUVRES

DE

M. PALISSOT.

TOME TROISIEME.



ŒUVRES

COMPLETTES

DE

M. PALISSOT.

TOME TROISIEME
CONTENANT LA DUNCIADÉ.



A L I E G E ;

Et se trouve à PARIS,

Chez JEAN-FRANÇOIS BASTIEN, Libraire,
rue du Petit-Lion, Fauxb. S. Germain.

M. DCC. LXXVIII.

284892 / 33
25 3

PQ
2019
P25
1778
t.3

L A
D U N C I A D E,
POÈME , EN DIX CHANTS.

*Nouvelle Edition revue , corrigée & enrichie d'un
Commentaire plus complet que tous ceux des
Editions précédentes.*

Exegi monumentum.



A V I S

DES ÉDITEURS.

Nous n'en imposons point à la confiance du Public, en lui annonçant cette Édition, comme la seule complete qui ait encore paru.

L'Auteur n'a eu part qu'aux trois premières, & n'a pas même été consulté sur les autres. Il en est qui ont été exécutées avec la plus grande négligence, & dans lesquelles on s'est permis différentes altérations, soit en y restituant mal à propos des passages que M. Parissot avait cru devoir supprimer, soit en y rétablissant des noms qu'il en avait ôtés par un esprit de justice, soit enfin en remplaçant ces mêmes noms par d'autres auxquels il n'avait jamais songé : ce qui est encore plus excusable.

C'était surtout, dans une Collection complete de ses Ouvrages, que l'Auteur devait corriger toutes ces fautes; & c'est d'après lui-même que nous annonçons ici le texte de son Poème comme fixé d'une manière invariable.

Jaloux de répondre aux soins que nous avons pris de l'embellir, il en a revu tous les Chants

avec la plus sévère attention. La fin du cinquième est absolument changée , & dans tout l'Ouvrage on trouvera plus de 300 vers nouveaux.

Nous croyons devoir répéter , en faveur de quelques Lecteurs , que le mot *Dunciade* dérive du mot Anglais *Dunce* , qui veut dire un sot, un stupide, un hébété. Le mot *Dunciade* n'a pas d'équivalent dans notre langue. *Sottisade* en feroit un , mais il n'est pas d'usage.





ANECDOTES

S U R

LA DUNCIADÉ,

P A R M. G. . . . D'AT.

U Ne Comédie sans exemple par l'importance de son objet , & qui fera époque dans ce siècle, parce que nulle autre n'a mieux fait sentir à l'administration le degré d'influence que le théâtre peut avoir sur les mœurs, avait suscité à l'Auteur une foule d'ennemis.

C'est ordinairement à l'imitation fidele d'un seul caractere ridicule ou vicieux , que se bornent la plûpart de nos meilleures Pieces ; mais, dans sa Comédie des Philosophes, c'était une Secte entiere, une Secte audacieuse & accréditée que M. Palissot avait eu le courage de mettre sur la Scene.

On ne lui pardonna , ni le succès brillant de sa Piece, *a)* ni la faveur du Gouvernement

a) Nous osons dire les premiers que ni la Métomanie, ni le Méchant, Pieces dont nous reconnais-

qui crut devoir adopter ses vues. On lui pardonnait encore moins de s'être approché du genre de Moliere, & sur-tout d'avoir écrit avec la vigueur & l'énergie de son modele. On fait qu'on ne lui répondit longtems que par des injures, des calomnies, des libelles atroces.

La Secte humiliée, mais puissante encore par le nombre de ses Profélytes, ne dédaigna pas les plus petits moyens de vengeance. Ce n'est pas, sans en rougir pour elle, que nous nous permettons d'en donner une faible idée; mais ces derniers traits acheveront de faire connaî-

sons, d'ailleurs, tout le mérite, n'ont pas ce caractère original, ce caractère d'importance & de singularité, qui distinguera toujours la Comédie des Philosophes. C'est ce que paraît avoir très-bien observé l'Auteur d'un Ouvrage du même tems, quoique peu favorable à la cause de M. Palissot. Voici ses propres paroles : Tout a paru surprenant dans cette Comédie, l'idée de la Piece, l'exécution, le style nerveux & correct, le ton satyrique, le succès prodigieux, le nombre des Représentations, l'affluence des Spectateurs. Il semblerait que ceux que l'Auteur avait en vue, fussent des hommes frappés d'anathème, & qu'on leur fit faire amende honorable aux yeux de la Nation & de toute l'Europe. »

Mémoires pour servir à l'histoire des Révolutions de la République des Lettres, Tome IV. page 151.

tre l'esprit de manège & d'intrigue qui a caractérisé, de nos jours, une certaine Classe de Gens de Lettres.

On avait tenté vainement de faire défendre, ou du moins de troubler les Représentations de la Comédie des Philosophes, il fut plus aisé, soit en gagnant, soit en intimidant quelques Acteurs, de la faire disparaître de la Scene; & malgré le desir d'une partie de la Nation, cette Pièce si bien écrite, de l'aveu même de M. de Voltaire, & qui fut si lucrative pour les Comédiens, n'a pas encore été remise au Théâtre.

On employa de pareilles intrigues auprès des Libraires chargés du débit des Papiers publics, non seulement pour veiller à ce que l'on n'y parlât jamais de M. Palissot avec quelque faveur; mais pour empêcher qu'aucun de ses Ecrits n'y fût annoncé. On s'abaisa même à la honteuse manœuvre de faire effacer son nom de quelques ouvrages dans lesquels on en avait fait une mention honorable, & leurs Auteurs ne purent obtenir, qu'à cette condition, l'avantage de se voir réimprimés.

Il semblait qu'on eut souhaité d'anéantir celui qu'on s'était inutilement efforcé de déshonorer dans une foule de Libelles. On avait réussi à lui fermer la carrière du Théâtre, on essaya

de lui ravir jusqu'aux ressources de la presse. Quelques beaux esprits jaloux se prêterent d'autant plus fervilement aux malignes intentions de cette Cabale philosophique, qu'elle paraissait disposer souverainement des Académies, & de toutes ces petites distinctions littéraires qui peuvent représenter la gloire, mais qui ne la donnent jamais.

Fatigué d'un genre de persécutions si bizarre, l'Auteur fit enfin paraître, en 1764, le Poème de la Dunciade. Ce n'était encore qu'une esquisse en trois Chants, mais déjà remarquable par des traits de génie. La haine, provoquée par le ridicule, ne tarda pas à se réveiller. Les clameurs contre cet Ouvrage (plus modéré pourtant que les Satyres de Boileau) devinrent si tumultueuses, qu'une Lettre de Cachet parut à l'administration importunée le moyen le plus simple de dérober M. Palissot à leur violence. Ce moyen a toujours quelque apparence de rigueur, & moins il était d'usage dans les querelles du Parnasse, plus il servit à concilier à l'Auteur la bienveillance de cette partie du Public, qui ne se laisse aveugler par aucune prévention. La Dunciade, toute imparfaite qu'elle était alors, eut six éditions en moins d'une année.

Cette indulgence du Public ne contribua pas cependant, autant qu'on pourrait le supposer,

à la consolation de l'Auteur. Il sentit que son Ouvrage , devenu trop célèbre par les emportemens de ses ennemis , était trop éloigné du degré de perfection nécessaire pour soutenir cette réputation prématurée. Le nombre des Ecrivains dont il avait soulevé l'orgueil , l'usage courageux qu'il avait fait des traits du ridicule , ne servaient qu'à redoubler son inquiétude.

Dominé par ce sentiment profond , il brûlait de rentrer dans la carrière , mais égal à lui-même , & , s'il était possible , tel qu'il s'était montré à l'époque de la Comédie des Philosophes. Il composa , dans le plus grand secret , sa Comédie de l'Homme Dangereux , Piece que nous ne croyons pas inférieure à la première , & dont le succès ne pouvait qu'augmenter sa réputation , si des circonstances imprévues n'avaient pas trahi toutes ses mesures. Le seul soupçon qu'il pouvait en être l'auteur , répandit l'allarme chez tous ses ennemis ; & la Piece quoique approuvée , fut arrêtée par des ordres supérieurs , le jour même où elle devait être représentée. M. Palissot eut à dévorer cette nouvelle injure. Un Ouvrage , dont l'utilité morale ne pouvait être méconnue , fut traité comme auraient dû l'être ces productions licencieuses que les organes des loix ne cessaient de dénoncer à l'indignation publique. Mais l'émulation de l'Au-

teur ne tarda pas à se ranimer, & c'est l'effet ordinaire de la persécution sur les vrais talens. Tant d'injustices multipliées devaient naturellement le ramener à la Dunciade.

Cet Ouvrage, augmenté de plusieurs Chants, devint, sous la main de l'imagination, un Édifice régulier, un Poëme étincellant de beautés, quoiqu'il ne fût pas encore au point de maturité où l'Auteur, toujours sévère à lui-même, l'a porté depuis. Mais à peine se disposait-il à le mettre au jour, que l'autorité surprise lui signifia les défenses les plus rigoureuses de le laisser paraître, même chez l'Etranger. Cet excès de précautions prises contre un ouvrage purement littéraire, fut précisément ce qui lui rendit la faveur de l'autorité mieux instruite. La nouvelle Édition parut, fut enlevée, & bientôt suivie d'une édition supérieure encore.

Alors seulement, les ennemis de M. Palissot affectèrent une conduite, qui peut-être eut été d'abord la plus convenable à leurs intérêts. Ils comprirent enfin qu'un silence prudent pouvait, en quelque sorte, leur servir de bouclier, & même occasionner quelques doutes sur la réussite du Poëme. Cette manœuvre pouvait en imposer du moins aux Provinces, car à Paris, on n'avait oublié, ni leurs premiers emportemens, ni les vengeances qu'ils avaient sollici-

tées, &, qui plus est, obtenues contre l'Auteur.

Que l'on juge maintenant par un tel manège, par ce silence si pénible & si douloureux, de l'effet réel de la Dunciade. Il faut avouer pourtant que les Cotins du dernier siècle n'avaient pas même l'idée de ces ressources profondes, de ces stratagemes d'orgueil, si propres à déconcerter la Satyre, & à tromper pour quelques momens l'opinion publique. Jamais la Politique de la Sottise n'avait été si perfectionnée.

La Confédération se fit une loi, dans toutes les Sociétés où elle dominait, de ne pas même prononcer le nom de l'Ouvrage. L'orgueil, comme le dit plaisamment l'Auteur, imposa silence à l'orgueil. Dupes de leur propre ruse, les Héros de la Dunciade, en cessant de faire du bruit, furent flattés de n'en plus entendre. Bientôt ils ne doutèrent plus de persuader à tout le monde que personne ne parlait d'un ouvrage, dont eux-mêmes redoutaient de parler, & dont, par une sorte de ménagement, on ne se permettait gueres de parler en leur présence.

Sous le prétexte spécieux de rétablir la paix parmi les Gens de Lettres, ils surprirent quelques ordres pour que la Dunciade ne fût annoncée dans aucun papier public. Tous les Journaux, &

jusqu'aux feuilles des affiches, furent condamnés à se taire. Un certain nombre de Censeurs affectionnés au parti, étaient chargés surtout de confisquer avec soin tout ce qui aurait l'air d'un éloge du Poëme ; & l'un d'eux fit supprimer en effet d'un ouvrage nouveau, un malheureux parallèle de la Dunciade Française avec celle de Pope, qui, malgré leur vigilance, avait pensé s'introduire en fraude.

Cette loi de ne parler ni en bien ni en mal d'un Ecrit qu'on avait tant de peine à digérer, ayant toutefois paru trop dure à quelques Membres de la Confédération, il fallut bien accorder quelque satisfaction à la vengeance. Tandis qu'on s'efforçait de lier les mains à l'Auteur & à ses Partisans, on ne manquait pas de faire insérer dans quelques Journaux obscurs, dans quelques Feuilles Éphémères, & jusques dans l'Almanach des Muses, que la Dunciade, malgré tout le venin dont elle était remplie, n'avait pas même excité la plus faible sensation, occasionné la moindre réplique. Etrange & misérable subterfuge de l'amour-propre humilié de quelques Gens de Lettres ! Comme s'ils avaient l'espérance de disposer, à leur gré, de la mémoire du Public, & d'en effacer, par ces petits moyens, le souvenir de leurs précédentes fureurs, de leurs persécutions, de leurs calom-

nies, de leurs libelles ! Enfin, comme s'ils osaient se flatter d'anéantir un Ouvrage multiplié par plus de dix éditions de notre connaissance, répandu dans toutes les bibliothèques, & qu'on est, dit-on, sur le point de traduire en Angleterre & en Italie.

Que ces Messieurs, que nous n'avons aucun intérêt d'offenser, nous permettent de parler, une seule fois, de la Dunciade, comme s'ils n'existaient plus. Nous ne voulons pas garantir les jugemens de ce Poëme, ni par conséquent, avoir rien à démêler avec leur vanité. C'est à l'Auteur seul d'en répondre. C'est à la postérité de juger si les Héros de cette même Dunciade sont fondés ou non à se plaindre de la sévérité de M. Palissot. C'est à elle de décider s'il était possible qu'un admirateur éclairé des grands hommes de l'autre siècle, fût plus indulgent envers cette multitude orgueilleuse d'Ecrivains, qui croit les remplacer, de nos jours, sur le Parnasse, parce qu'elle ose se disputer leurs fauteuils à l'Académie.

Nous nous bornerons à donner une idée du poëme, & nous ne craindrons pas de dire que c'est un ouvrage, non-seulement original dans notre langue; mais qu'il l'est encor malgré la Dunciade de Pope, dont M. Palissot n'a emprunté que le titre.

Sans prétendre nous ériger en juges entre les deux manieres, nous dirons que l'Ecrivain François en a pris une toute différente de celle du poëte Anglois ; que le premier a porté, jusqu'à dix Chants, un sujet en apparence stérile, & qui n'en a fourni que quatre à l'Auteur qu'il a la modestie de reconnaitre pour son modele. Nous ajouterons que Pope, infiniment plus amer, ne paraît s'être occupé que de ses vengeances, au lieu que M. Palissot semble avoir oublié toutes ses injures personnelles, & n'être inspiré que par l'amour des Arts & le zele du goût. En effet, il est très-remarquable que l'exemple de ses ennemis n'a jamais prévalu sur sa modération, & que jamais aucun fiel n'a déshonoré ses ouvrages. Le sentiment de la haine n'eut pas été compatible avec l'enjouement & les graces qu'il a prodigués dans son poëme.

Nous conviendrons franchement que nous avons été enchantés de tant de fictions aussi neuves qu'agréables, d'allégories ingénieuses, d'imaginations gayes & pittoresques, de cette foule de bons mots, de naïvetés pleines de sel, de vers nés proverbes, & de traits de satyre, moins piquans encore par leur âcreté, que par leur tournure épigrammatique.

Nous ne dissimulerons pas que le mérite de

cette production hardie a été jusqu'ici plus généralement ressentie qu'avoué; mais c'est ce qui arrivera nécessairement à tout ouvrage qui aura contre lui le peuple des gens de lettres, vivement intéressé à en affaiblir l'impression. C'est ce qui arriva aux *Satyres* de Boileau, & ce que ne pouvait manquer d'éprouver l'Auteur d'un poëme qui n'avait pas encore de modele en France.

Assez d'autres parleront des défauts de la *Dunciade*, que nous remarquerions sans doute aussi bien que la plûpart des critiques le plus disposés à les exagérer. Mais nous oserons dire qu'elle eut mérité d'être applaudie, même dans le beau siècle de notre littérature, & qu'il n'a manqué, peut-être à la gloire de M. Palissot, que d'avoir écrit dans cet âge à jamais fameux, où se trouvaient du moins des ames fortes, capables de contrebalancer l'esprit de parti & ses fureurs.

Nous avons entendu faire contre ce poëme une objection à laquelle l'abus de la philosophie qui regne aujourd'hui pourrait donner une apparence de solidité. Quelle en est, disait-on, l'utilité instructive, ou le but moral? Comme si dans la poésie, tout n'était pas subordonné au mérite de plaire, au talent de peindre, & que l'imagination des poëtes eut quelques loix

à recevoir de ceux à qui ce don de la nature est absolument étranger ! Nous aimerions autant que l'on nous demandât quel était le but moral des fantaisies de l'Arioste , celui du Lutrin , & , si l'on veut , du Vert-Vert.

L'utilité d'un poëme est de fournir à l'art de nouveaux modeles , d'instruire par l'exemple en présentant de beaux vers , d'heureuses fictions , de piquans tableaux ; & c'est un avantage que les vrais connaisseurs ne disputeront jamais à la Dunciade. Ils y remarqueront d'excellens principes dans l'art d'écrire , & plusieurs traits d'une critique fine & légère , dont l'impression est d'autant plus vive , qu'ils paraissent plutôt des faillies de goût , que des préceptes dictés par la manie d'instruire.

Mais ce que les mêmes connaisseurs ne manqueront pas d'observer , c'est la variété soutenue des détails , qui nous semble surtout caractériser ce nouveau poëme. Que ceux qui reprochent à l'Auteur de n'avoir que le génie de la Satyre , lisent les préambules de la plupart de ses Chants. Celui du neuvieme , entre autres , nous paraît un modele de délicatesse & de graces , nous croyons pouvoir en dire autant de la charmante description de la Ceinture de Vénus , imitée tant de fois d'après Homere , & jamais aussi heureusement.

Le Chant de la *Vision* tout entier ne serait pas déplacé dans le sujet le plus héroïque. Il semble que l'Auteur ait voulu prouver que le ton de la plus brillante Epopée ne lui serait pas moins familier que celui de la Satyre. Rien de plus énergique & de plus rapide que ce grand tableau des ravages de l'ignorance & du fanatisme. Ce Chant , pris à part , formerait lui seul un très-bel ouvrage qu'on pourrait regarder comme la Satyre du genre humain, d'après les monumens de l'histoire.

Quelques personnes auraient souhaité que l'Auteur l'eut égayé un peu davantage. Mais eut-il donc été facile , eut-il été convenable d'employer des couleurs riantes, lorsqu'il s'agissait de peindre le fanatisme sanglant des Croisades , les atrocités de l'Inquisition , les horreurs de la saint Barthelemi ! Nous croyons que , pour le seul intérêt de la variété , M. Palliot a très-bien fait de ne pas trop s'abandonner , dans le cours de ce Chant , à l'heureuse facilité qu'il a de faire éclore la plaisanterie des choses mêmes qui en paraissent le plus éloignées. Cette facilité se fait sentir, surtout , dans cette alliance toute nouvelle qu'il a , pour ainsi dire , ménagée entre l'Epopée & la Satyre ; dans ses nombreuses imitations d'Homère ; dans les différens traits qu'il emprunte ,

non aux Auteurs fatyriques , qui semblaient naturellement devoir lui servir de modeles , mais à Ovide & à Virgile même ; enfin dans ces parodies ingénieuses & inattendues des plus beaux endroits de nos Euripides & de nos Sophocles ; parodies qu'il se permet quelquefois à la maniere d'Aristophane. Nous n'en citerons pour exemple que cette application si plaisante de quelques vers du songe d'Athalie , à l'apparition de Cotin au Général de la Dunciade. *b*)

Nous ne connaissons rien de plus piquant dans nos meilleurs poètes , que l'idée du Chant de l'Ambassade. Combien M. de Voltaire lui-même n'a-t-il pas dû sourire à cette plaisanterie si heureuse , qui , sans lui rien dérober de sa gloire , le réduit cependant aux seuls ouvrages dignes de son génie ! Quelle critique plus délicate & plus fine que de donner pour livrée à ce poète célèbre les *Jérômes Carrés* , les *Guillaumes Vadés* , & tous ces personnages bisarres dont il a daigné trop souvent emprunter les masques !

b) Dans le Chant du Bucher, qui nous paraît un des meilleurs du Poëme, & celui dans lequel l'Auteur s'est le plus approché de la maniere du Lutrin.

L'idée de faire contraster le Bouclier de la stupidité avec la Ceinture de Vénus ; la Scene du Boudoir , terminée par une métamorphose si-plaisante ; ce sifflet vengeur qui veille à la lyre d'Apollon , & qui , pour adopter les expressions de l'Auteur , siffle de lui-même dès qu'un profane ose porter la main à cette lyre sacrée ; enfin cette imagination si neuve & si fortement comique des ailes à l'envers du Pégase de la Sottise ; tous ces traits nous semblent marqués au coin du génie. Le dernier , surtout , nous a toujours paru très - supérieur à toutes les fictions de Pope. Rien de plus original en aucune langue , & d'une vigueur de plaisanterie plus propre à faire la plus vive impression sur toutes les classes de lecteurs. Si , dans le cours de ses vengeance , il fût venu à M. de Voltaire un pareil trait contre l'Ecrivain folliculaire qu'il a tant essayé de rendre ridicule , combien il s'en serait applaudi ! & qu'en effet une plaisanterie d'un aussi bon genre l'eut emporté sur de vaines injures !

Nous n'avons pas de préjugés à combattre sur le style de la Dunciade. Les ennemis mêmes de l'Auteur conviennent assez que c'est un de nos Écrivains les plus purs. Sa manière toujours facile , toujours correcte , souvent originale , n'est pas reconnue des seuls gens de

Lettres. On fait que ce fut , en partie , ce qui trahit son secret , lorsqu'on se disposait à jouer sa Comédie de l'Homme Dangereux. Quelques Comédiens , frappés du caractère de son style , furent les premiers à divulguer leurs soupçons , & à le déceler au public.

Nous plaignons l'Auteur des *trois Siecles de notre Littérature* , d'avoir paru desirer , dans la Dunciade , encore plus de gaité. Nous le plaignons même davantage de cette disposition mélancolique de son cerveau , que du mauvais livre qu'il a fait d'après celui des ouvrages de notre Auteur qui a peut-être le plus vivement intéressé les gens de goût. Nous parlons des Mémoires pour servir à l'histoire de notre littérature , l'une des meilleures productions de M. Palissot , l'une de celles qu'il est le plus capable d'enrichir encore ; & c'est à quoi nous croyons devoir l'inviter au nom de sa gloire.

Nous avons vu des gens d'un esprit moins sombre que l'Auteur des *trois Siecles* , qui prétendaient , au contraire , que M. Palissot avait abusé de la plaisanterie dans sa Dunciade , en adressant trop fréquemment ses traits de Satyre à l'imagination de ses lecteurs : de manière que si l'on venait par hasard à rencontrer quelques-uns de ses héros , il n'était gueres possible de se défendre d'un éclat de rire immo-

déré. Ces mêmes personnes auraient souhaité, qu'à l'exemple de Boileau, il n'eût parlé qu'à la raison ; mais ils oubliaient que Boileau n'avait voulu faire que des Satyres , & que M. Palissot s'était proposé de faire un poëme. La raison , assaisonnée de sel & de graces , suffisait au premier ; mais l'autre ne pouvait trop sacrifier à l'imagination , sans laquelle , & sans le merveilleux ; comme lui-même le dit quelque part, il n'est point de salut en poésie.

Nous nous sommes insensiblement laissés entraîner au plaisir d'analyser les principales beautés d'un ouvrage à qui la postérité assignera son rang parmi nos poëmes épiques , & qui est à la fois la peinture la plus fidele de l'état actuel de notre littérature. Nous étions fatigués du silence politique qui a succédé trop longtems aux injures bruyantes des personnages intéressés. Qu'ils continuent de le garder , ils en ont de bonnes raisons ; mais qu'ils permettent à quiconque ne pense pas comme eux , de s'expliquer librement sur le mérite de ce poëme qui les importune.

Nous serions charmés de pouvoir réveiller l'émulation d'un Auteur à qui l'on a tenté d'interdire tant de fois l'usage de ses talens. Nous voudrions , surtout , le voir rentrer dans la carrière du Théâtre , dont il semble qu'une

Cabale jalouse ait conspiré de l'écarter. Mais, malgré ces indignes manœuvres, nous osons lui prédire qu'il sera toujours compris dans le petit nombre des Ecrivains Français qui ont fait le plus d'honneur à leur patrie.

Ce qui, dès à présent, ne peut échapper à l'attention des connaisseurs, & ce que la postérité ne manquera pas d'observer dans cet homme célèbre, c'est ce caractère original qu'il a su, pour ainsi dire, se former des traits d'Aristophane, de Lucien, de Molière & de Boileau. Il serait aisé de justifier qu'il a véritablement avec chacun d'eux des rapports très-sensibles, moins, peut-être, par le desir qu'il a eu de les imiter, que par une heureuse combinaison de la nature. On sera principalement frappé de cette liberté hardie, & non licencieuse, avec laquelle il s'est élevé, lui seul, contre la plupart des ridicules & des vices dominans de son siècle, contre les réputations usurpées de quelques charlatans de littérature & de philosophie, contre la frénésie atroce des libelles, devenue de nos jours si commune, enfin contre les séductions & l'audace impunie d)

d) Tellement impunie, qu'à la honte de nos mœurs, elles ont eu plus de crédit que les Philosophes, & même que les dévots. On a souffert que la Comédie

de nos Courtisannes. Si le Tartuffe n'eut pas été réservé au génie de Moliere , on ne pourrait disputer à M. Palissot la gloire de s'être emparé de tous les sujets de la scene qui exigeaient le plus de courage , & d'avoir bravé, soit pour la défense du goût , soit pour l'intérêt des mœurs , ce que la société pouvait avoir de plus implacable & de plus dangereux.

des Courtisannes ne fût pas jouée. Une des premieres Personnes de l'Etat avait dit publiquement qu'on devait en ordonner la représentation , & récompenser l'Auteur.



LETTRE

A M. M O N N E T ,

Peintre du Roi.

Persuadé, Monsieur, qu'il ne peut exister de véritable Poësie sans peinture, j'avais tâché que chacun des Chants de la Dunciade pût fournir à un Peintre la matiere de quelques tableaux, & j'avais dit que pour le traiter dans le goût qui me paraissait leur convenir, j'évoquerais volontiers l'ombre de Callot mon Compatriote. Mais les dessins dont vous venez de l'embellir, dans le tems même où vous orniez les Sujets du Télémaque de la composition la plus riche & la plus savante, me prouvent que je m'étais trompé.

Callot, comme vous me l'avez fait observer, & comme vos dessins achevent de m'en convaincre, n'eut rendu parfaitement que ce qui est de plaisanterie & de caricature dans la Dunciade; mais il eut manqué tous ces détails du genre noble qui se trouvent mêlés au comique, à la faveur de l'alliance hardie que j'ai tâché de ménager entre l'Épopée & la Satyre.

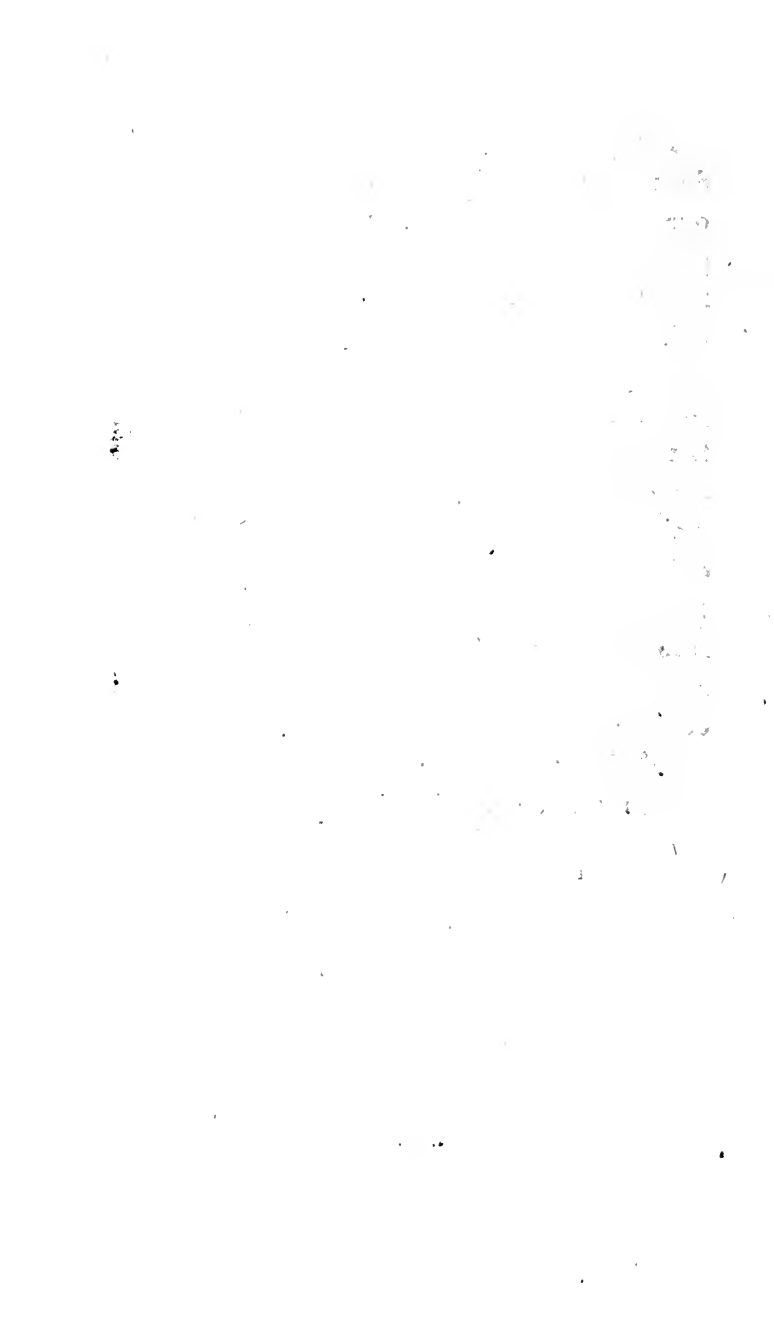
Plus j'admirais, Monsieur, la grande maniere dont vous avez traité les Sujets du Télémaque, moins je croyais, je l'avoue, que votre génie pût se plier à celle que la Dunciade me semblait exiger. Vous m'avez désabusé. J'ai vu qu'un Artiste habile, avec de l'esprit & du goût, pouvait concilier les genres les plus opposés. Malgré les Éditions fréquentes qu'on a faites de mon Poëme, je n'ose encore me flatter qu'il mérite les regards de la postérité; mais si je le desire bien vivement, c'est parce qu'il attestera la reconnaissance que je dois aux soins que vous avez pris de l'embellir. Cette reconnaissance est d'autant plus vraie que je regarde, en quelque sorte, cette Édition-ci, comme mon testament en littérature.

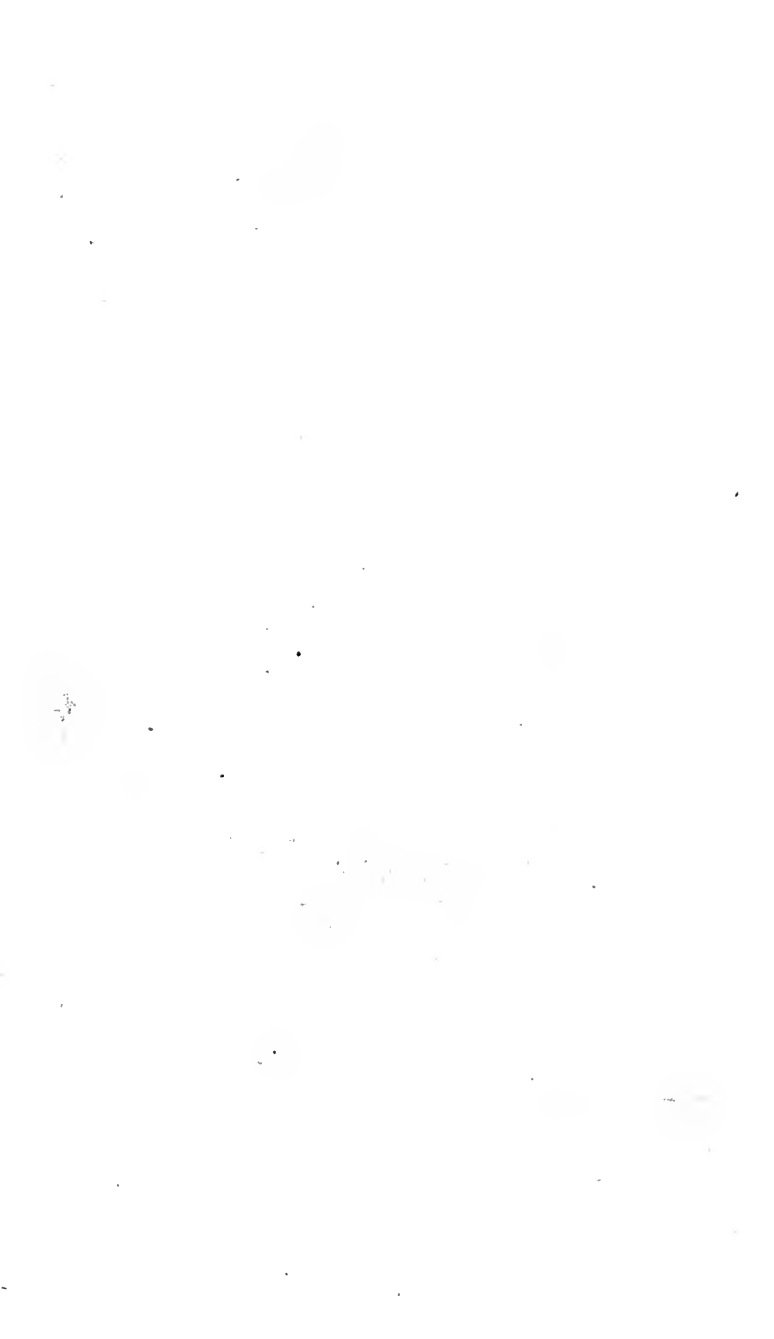
J'ai l'honneur d'être avec les sentimens d'estime & de considération qui vous font dus,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant
Serviteur, PALISSOT,









Si qu'on ne fait lequel a l'avantage
Du beau derriere, ou du galant village



LA DUNCIADE.

CHANT PREMIER.

LA LORGNETTE.

CHANTRE immortel , *a*) qui par ta Dunciade
 Rendis fameux tous les fots d'Albion ,
 J'ose aspirer à l'honneur de ton nom ,
 Et disputer , dans une autre Iliade ,
 Au noir oubli Marmontel & Fréron. *b*)

R E M A R Q U E S.

a) Le célèbre Pope , Auteur de la Dunciade Anglaise.

b) Voilà les deux principaux Personnages du Poëme clairement annoncés. L'un en est , en quelque sorte , le Dom Quichotte , l'autre le Sancho. Ces Personnages valent bien autant , pour la dignité de l'Épopée , que les Grenouilles d'Homere , le Seau du Taffoni , & le Lutrin de Boileau.

Prête à mes vers , pour venger la raison ,
Le sel piquant de ta plaifanterie ;
Je veux berner les fots de ma patrie.

Que cet écrit , peut-être un peu malin ,
Mais courageux , & fur-tout nécessaire ,
Mes chers amis , ait le don de vous plaire ,
De mon succès je rends grace au destin ,
Et n'attends pas de plus digne falaire.
De ma Lorgnette apprenez le mystere
Et bénissez la bienfaisante main
A qui je dois une faveur si chere.

Cette Lorgnette où le nom de Merlin *c*)
Se lit encore écrit en vieux celtique ,
Fut de son art un monument unique ,
Long-tems célèbre , & que dans sa chronique
Mal-à-propos a négligé Turpin. *d*)
Le fort jaloux , au fond d'un fouterrain ,

R E M A R Q U E S.

c) Tout le monde connaît l'Enchanteur Merlin. C'était un célèbre Ecrivain Anglais , qui passa pour Magicien dans des siècles d'ignorance.

d) Archevêque de Rheims , au huitieme siècle. On lui attribue une vie de Charlemagne & de Roland , où l'on trouve la source des fictions de l'Arioste.

Tenait caché ce chef-d'œuvre magique :
 La main d'un Rustre , en bêchant mon jardin ,
 Rendit au jour cette merveille antique.

Or ce bijou , par un dessein profond ,
 Fut jusqu'à moi conservé d'âge en âge :
 Il est doué d'un sublime avantage ,
 C'est de montrer les objets tels qu'ils sont .
 Le sot a beau se déguiser en sage ,
 Le Charlatan s'ériger en Caton ,
 On les connaît. Vainement un poltron
 Prendrait les traits d'un homme de courage ;
 Envain Thomas *e*) se croirait Cicéron ,
 Le masque tombe. Et maître Aliboron ,
 Qui se rengorge en jugeant un ouvrage ,
 Et qui prétend régenter Apollon ,
 Lorgnez-le bien , n'est qu'un sot au visage :
 Vous comprenez que jamais Jean Fréron *f*)

R E M A R Q U E S.

e) C'est le Rhéteur emphatique , si heureusement caractérisé par ces Vers d'une Satyre moderne :

Et Thomas affommant , quand sa lourde éloquence ,
 Souvent , pour ne rien dire , ouvre une bouche immense :

f) M. Fréron n'est gueres moins connu que l'En-
 chanteur Merlin ; mais on ne l'a jamais soupçonné de
 magie.

N'eut de Merlin la Lorgnette en partage.

O maintenant , Messieurs les beaux esprits ,
Imaginez l'excès de ma surprise ,
Lorsque mon œil dirigé vers Paris ,
Eut , dans son Louvre , observé la sottise !
Combien d'Auteurs elle a pour favoris !
Que de Cotins , de nouveaux Scudéris ,
Font les honneurs de son vaste pourpris !

Dans cette foule à l'oubli condamnée ,
Tous ont l'espoir de l'immortalité.
Qui le croirait ! par cette vanité
L'espèce humaine est partout gouvernée.
Chez les fots même on veut avoir un nom !
Le moindre auteur d'un opéra bouffon ,
D'une chanson , au mercure inhumée ,
Croit occuper toute la renommée ;
Et Diderot g) pense égaler Buffon. h)

Que de plaisirs je dois à ma Lorgnette !

R E M A R Q U E S .

g) L'un des Philosophes de nos jours qu'on vante le plus , & qu'on lit le moins.

h) Le Pline Français , très-supérieur à celui de Rome. Il est aussi lumineux que M. Diderot est obscur.

Qu'elle embellit ma paisible retraite !
J'ai vu par elle un peuple tout nouveau.
J'en dois tracer les mœurs, le caractère.
Le bien public veut que je sois sincère ,
Et qu'aucun trait ne manque à mon tableau.
Sage Merlin , c'est en toi que j'espère :
C'est à ta main de guider mon pinceau.
Viens des Elus de la sotte immortelle
Placer ici tous les noms au grand jour ;
Mais il convient de commencer par elle ,
Ses courtisans après auront leur tour.

Stupidité (c'est un nom de la belle)
Paraît aux yeux un vrai Caméléon ,
Toujours changeant d'habitude & de ton ,
Variant tout , excepté sa prunelle
Où l'on ne vit jamais une étincelle
Du feu divin que l'on nomme raison.
Tel que Virgile a peint le vieux Protée, *i*)
Qui , pour tromper les efforts d'Aristée ,
A ses regards devenait tour-à-tour
Arbre ou rocher , quadrupede ou reptile ,
Telle aux regards de la stupide Cour ,
La Déesse , plaisamment versatile ,

R E M A R Q U E S.

i) Dans le quatrième Livre des Géorgiques.

Change de forme à chaque instant du jout,
 Ainsi l'on voit sa burlesque nature
 De chaque sot adopter la figure.
 A-t-elle pris les traits de Marmontel? k)
 Elle fourit à sa métamorphose ,
 Traduit Lucain, fait des contes en prose ,
 Des vers bien durs & d'un ennui mortel.
 Veut-elle plaire au troupeau des caillettes ?
 C'est Dorat même écrivant aux Cometes,
 Ou propofant aux vœux de l'univers
 Un petit nez *trouffé pour les deserts.* l)

R E M A R Q U E S.

k) M. Marmontel a commencé par composer des Tragédies, ensuite des Contes, enfin des Opéras Comiques, & il est devenu historiographe de France. Il a pris la peine de traduire Lucain en Prose. Sa Poétique & cette traduction ont ruiné le Libraire Merlin.

l) Ce n'est point dans l'Epître adressée par M. Dorat aux Cometes , *pour leur apprendre à vivre* , que se trouve cet incroyable Vers , devenu proverbe par excès de ridicule. Ce nez *trouffé pour les deserts* est celui d'une jeune & jolie Actrice , qui n'a pas dû comprendre aisément ce que le galant Auteur avait voulu dire. Il y a mille traits de cette espece dans les Recueils de M. Dorat ; mais le Public qui s'est laissé familiariser avec ce jargon , y suppose apparemment quelque finesse qui nous échappe.

Mais revenant à sa forme première,
On la revoit sous les traits de le Miere. *m*)
Elle s'y plaît. Il est certains minois
Plus maltraités ; car, pour ne vous rien taire,
La Dêité, dans ses goûts singulière,
Les assortit, en dispose à son choix ;
Elle varie à son gré leurs emplois.
Du moins, un jour, j'ai cru voir son derrière
Prendre un moment les traits de la Morliere. *n*)
Pour elle, hélas ! j'en ai rougi cent fois,
Car, entre nous, je la croyais plus fiere.
Mais il est tems de peindre son palais.

De toutes parts, le vernis, la dorure,
Les ornemens, prodigués à grands frais,

R E M A R Q U E S.

m) M. le Miere, Ecrivain dur & bisarre, qui pour-
tant a quelquefois d'assez heureux accès. Il n'a man-
qué que d'oreille & de goût.

n) Orateur de Caffés, qui se donnait à loyer pour
faire la destinée des Pieces nouvelles, & qui n'a
jamais trouvé le moyen de faire applaudir les siennes.
On a de lui quelques Romans supérieurs à ceux du
Chevalier de Mouhy.

Etonnent l'œil sans le flatter jamais ,
 Et l'art n'y sert qu'à gâter la nature.
 On n'y voit point de ces savans tableaux
 Qui respiraient sous la main des Vanloos. o)
 Indifférente aux sublimes peintures
 Où sous nos yeux Vernet p) a présenté
 Les flots émus de Neptune irrité ,
 Sottise veut de petites figures.
 Des grands sujets la noble Majesté
 Flatte son goût moins que des mignatures.
 Elle applaudit à de faibles pastels ,
 Pour les Téniers q) quitte les Raphaëls , r)

R E M A R Q U E S.

o) Excellens Peintres , comparables pour le coloris à ceux de l'Ecole de Venise.

p) Le premier Peintre de l'Europe pour les Marines. Sa tempête , gravée par Balechou , est connue de tous les amateurs,

q) Aucun Peintre n'a été plus naturel & plus vrai , mais dans le genre bas : c'est le défaut de presque toute l'Ecole Flamande.

r) Raphaël Sanzio , l'honneur de l'Ecole Romaine

Et n'aime en tout que les caricatures.

Impatient de signaler son nom ,
 Certain Zeuxis *s*) de la sotte Immortelle ,
 Par un tableau, jusqu'alors sans modele ,
 Voulut un jour décorer son fallon ,
 Et défier tous les rivaux d'Apelle. *t*)
 Plus d'une fois du beau cu de Manon *u*)
 Sa main savante avait tenté l'image ,
 Et Baculard, quoique glacé par l'âge ,
 En soupirant conduifait son crayon :

R E M A R Q U E S.

par l'élévation de son génie , la richesse de ses inventions , la finesse de ses pensées , & par la correction , la noblesse & l'élégance de son dessin.

s) L'un des six principaux Peintres de la Grece.]

t) Le plus parfait de ces mêmes Peintres.

u) L'Héroïne d'une célèbre Epitre de M. Baculard , qui s'est appelé lui-même *le Virgile & l'Homere* , qui *chanta le cu de Manon* , & qui parle de ce même cu , de peur qu'on ne l'oublie , dans vingt endroits de ses Oeuvres diverses. L'Auteur avait eu tort de supprimer ce badinage plein de gaité. Pope s'est permis , dans sa Dunciade , une foule de traits qui ne sont pas , à beaucoup près , d'un si bon genre.

Lorsque soudain , charmé de son ouvrage ,
Tout vis-à-vis , il dessina les traits
Du Chantre heureux de ce cu plein d'attraits :
Si qu'on ne fait lequel a l'avantage
Du beau derriere ou du galant visage ,
Ni qui des trois mérite plus d'honneur
Du noble cu , du peintre , ou du rimeur ;
Sottise entre eux tour-à-tour se partage :
Comme une belle hésite entre l'hommage
De deux amans qui d'une égale ardeur
Sont animés à disputer son cœur.

Mais son cortege est surtout remarquable.
Le lourd ennui couronné de pavots ,
Et s'endormant sur des contes moraux ,
L'aveugle haine & l'envie implacable
Que tout succès , que tout mérite accable ,
Le sot orgueil aux regards effrontés ,
Et l'ignorance , & la mode frivole ,
De nos Français capricieuse idole ,
La louche erreur , les folles nouveautés ,
Les songes vains marchent à ses côtés.

Le naturel , la piquante finesse ,
Les tours heureux , les bons mots sont proscrits
Au tribunal de la triste Déesse.
Jamais Piron n'y remporta des prix.

Il fut exclus pour la Métromanie, x)
 Chef-d'œuvre où l'Art s'approcha du Génie:
 Car chez la Belle un chef-d'œuvre est un tort;
 L'esprit l'afflige & la gaité l'endort.
 D'un Calembour l'équivoque grossière,
 A son avis, vaut mieux que tout Moliere.

Capricieuse & volage en ses choix,
 Le seul hazard fait pencher sa balance.
 Elle applaudit pourtant de préférence
 Aux inventeurs du Cothurne bourgeois,
 Genre bâtard qui s'établit en France,
 Lorsque du goût on méconnut les loix.
 Avec éclat, sur la scene amphibie,
 On vit briller Mélanide & Cénie; y)
 Mais, de nos jours, Certain réformateur
 Infatué de la Dramaturgie,
 Du nouveau genre usurpa tout l'honneur:
 C'est ce Héros de la Philosophie, z)
 Cet Ecrivain dont l'esprit rédacteur
 Depuis dix ans compile avec génie

R E M A R Q U E S.

x) Comédie de Piron, pleine de sel & de graces.

y) Mélanide, Comédie de la Chaussée, la meilleure du genre larmoyant. Cénie, Piece du même genre, mais qui n'est qu'une imitation d'un autre Drame de la Chaussée.

z) M. Diderot.

Pour élever à sa juste hauteur
 Le monument de l'Encyclopédie.
 Il convenait qu'une fois en sa vie ,
 Ce bel esprit passât pour créateur ,
 Et de sa gloire importunât l'envie :
 A la Déesse il doit cette faveur.
 Par un Brevet authentique & flatteur ,
 Elle voulut que son Académie ,
 Lui décernât le beau nom d'inventeur
 Et ce Brevet , en forme d'apostille ,
 Fut mis au bas du *Pere de Famille* ; aa)
 Signé par Grimm , bb) & scellé par l'Auteur.

Quand à Paris , la critique maligne
 Se déchaînait contre ce Drame insigne ,
 Par la Sottise il était protégé.
 L'Ami Fréron , pour l'avoir outragé ,
 De Camouflets & de coups d'Etrivieres
 Vit en un jour tripler ses honoraires ;
 Mais Diderot , suffisamment vengé ,
 Intercéda pour le pauvre affligé.

R E M A R Q U E S .

aa) Roman dramatique & très-ampoulé de M. Diderot.

bb) M. Grimm , l'unique admirateur qui soit resté
 à M. Diderot ; il est vrai que c'est un Allemand.

Depuis ce tems, chacun rendit hommage
 Au rare Auteur de ce Drame immortel.
 Même on prétend que ce grand personnage
 De la Déesse eut un *Fils naturel*, cc)
 Qui de sa mere est la vivante image.

L'événement fut marqué par des jeux.
 Sur un théâtre élevé par Sedaine, dd)
 On fit chanter pour amuser la Reine,
 Le Déserteur, Sancho, Gille Amoureux. ee)
 Ces jolis riens, dictés par la folie,

R E M A R Q U E S.

cc) Allusion à un autre Roman dramatique de M. Diderot, intitulé le *Fils naturel*, essayé au Théâtre sans aucun succès, quoiqu'il ne fût gueres plus ennuyeux que le Pere de Famille.

dd) M. Sedaine s'est fait Poëte, en perdant de vue le judicieux conseil de Boileau.

Soyez plutôt maçon, si c'est votre talent, &c.

ee) Opéras Bouffons, Parades, ou, si l'on veut; Comédies à Ariettes. Ce genre trivial & facile a retiré de l'oubli quelques Auteurs, qui s'étaient d'abord voué au Cothurne, & qui d'émules de Corneille, du moins en espérance, n'ont pas rougi de devenir les singes de Tabarin.

Sont modulés sur des airs d'Italie.
 Qui n'aimerait ces inpromptus joyeux !
 Sottise en fait les plus chères délices.
 Ses courtisans inondaient les coulisses ,
 Et répétaient le soir à ses soupés
 Les airs brillans qui les avaient frappés.
 De ces frédons l'étrangere harmonie
 Chez la Déesse a droit de l'emporter
 Sur ces accords, nobles fruits du génie ,
 Au grand Rameau *ff*) dictés par Polymnie ,
 Et qu'Arnould *gg*) seule est digne de chanter.

O du public aveuglement stupide !
 O jours de gloire éclipsés désormais !
 J'ai vu Sedaine enivré de succès.
 J'ai vu Paris, de nouveautés avide,
 Pour des chansons qu'on ne chanta jamais ,
 Abandonner Thésée , Atys , Armide.
 J'ai vu tomber ces chef-d'œuvres de l'art ,
 Et ces couplets avoués par les Graces ,

R E M A R Q U E S.

ff) Le plus grand Musicien que la France ait eu depuis Lully.

gg) La première grande Actrice qui ait paru sur le Théâtre de l'Opéra.

Que tant de fois la muse de Favart *hh*)
A recueillis en jouant sur leurs traces.

Lorgnette en main , je parcourais ces lieux
Où la Déesse a fondé son empire.
Merlin sur moi veillait du haut des cieux ,
J'observais tout afin de tout écrire ,
Lorsque soudain il parut à mes yeux
De tant de fots une telle affluence
Qu'à les compter je perdrais patience.
Sur quelques-uns je me tais à regret.
Les nommer tous serait une imprudence ,
Et , malgré moi , je garde mon secret...
Peut-être un jour romprai-je le silence.
En attendant , apprenez leur projet.
Je vais conter de plus rares merveilles ,
Messieurs les fots , c'est un vœu que j'ai fait :
Accourez donc & dressez les oreilles.

R E M A R Q U E S.

hh) Auteur de la Chercheuse d'esprit , & de plusieurs autres Comédies à Vaudevilles , très-agréables. S'il n'a pas toujours le sel piquant , la gaieté de l'ancien Opéra Comique , il s'est distingué par un ton de galanterie qui suppose de la délicatesse & des graces mais dont l'abus pourrait dégénérer en fadeur.

Dans cette foule il n'est aucun de vous,
 Petit ou grand, qui pût fuir ma Lorgnette.
 Elle m'apprit à vous connaître tous,
 A vous braver du fein de ma retraite;
 Mais je ne pus, malgré l'art de Merlin,
 Appercevoir ni de Rosois, *ii*) ni Blin. *kk*)

R E M A R Q U E S.

ii) M. de Rosois est actuellement occupé de réaliser le projet de Mascarille, dans les Précieuses Ridicules. Ce dernier voulait mettre l'Histoire Romaine en Madrigaux. M. de Rosois veut mettre celle de France en Opéras comiques, & c'est Henri IV. qu'il a choisi pour son coup d'essai.

kk) On demande pardon à M. Blin de l'avoir associé, dans ce vers, à M. de Rosois. *Il y a fagots & fagots*, disait Sganarelle; on peut dire aussi qu'il y a médiocrité & médiocrité : M. Blin est à M. de Rosois ce que l'honnête aisance est à la mendicité.







De baillemens un murmure confus
Se fit entendre autour de la Déesse.



LA DUNCIADE.



CHANT SECOND.



L A H A R A N G U E.

DANS les festins de la troupe immortelle ,
 Tandis qu'Hébé remplit les coupes d'or ,
 A sa gâité Momus donnant l'effor ,
 Par ses bons mots rend la fête plus beïlle.
 Ses traits malins , piquans , ingénieux ,
 A longs éclats font rire tous les Dieux.
 Loin de blâmer leur joyeuse folie ,
 En ce moment Jupiter même oublie
 Les soins divers dont il est agité ,
 Et de son front désarme la fierté.

Tel on a vu , dans un siècle de gloire ,
 Autour de lui rassemblant tous les arts ,
 Le grand Louis , de son char de victoire ,
 Sur Despréaux arrêter ses regards ,
 Et de ses vers , utiles au Parnasse ,

Encourager la fatyrique audace.
 C'était Momus près du maître des Cieux,
 Si de son tems un cynique odieux
 Eut érigé la fatyre en libelle,
 S'il eut osé d'une main criminelle,
 Versant les flots d'un fiel empoisonneur,
 Des citoyens calomnier l'honneur,
 Il eut reçu le prix de sa licence.
 Mais Despréaux, ce poëte divin,
 Savait toujours, ami de la décence,
 Respecter l'homme en bernant l'écrivain.

Des mêmes loix observateur fidele,
 Dans sa réserve imitant mon modele,
 O mes amis, n'avez-vous jamais vu
 D'un vers profane outrager la vertu ?
 Ai-je , invoquant la fureur à mon aide,
 Bleffé les Dieux, *a*) effréné Diomedé ?

R E M A R Q U E S.

a) Mars & Vénus sont bleffés dans l'Iliade par le fougueux Diomedé. Nous avons vu de prétendus Philosophes, tels que l'Auteur de la *Vision*, par exemple, montrer une audace pareille, & se permettre des Libelles atroces contre des personnes du premier rang. La postérité aura peine à croire que dans un siècle, en apparence poli, ces horreurs se soient multipliées par l'impunité, au point de nous familiariser, pour ainsi

Et cependant des cyniques obscurs
Qui plus que moi sentit les traits impurs !
Ils vont encore , effrayés de mes rimes ,
Renouveler leurs cris calomnieux.
Eh ! qu'ai-je fait ? ... on les trouve ennuyeux ,
J'osai le dire , & voilà tous mes crimes.
Mais que m'importe & leur triste courroux ,
Et leur orgueil impuissant & jaloux !
Ma Muse en paix dédaignant leurs murmures ,
Venge le goût plutôt que mes injures.

Grace à Merlin , vous savez , mes amis ,
Ce qui se passe où regne la sottise.
Je vous ai dit quelle fut ma surprise
Quand tous ces fots , par d'autres fots suivis ,
Vinrent en foule inonder ses parvis.
Tels que les flots soulevés par l'orage ,
Sont à grand bruit poussés vers le rivage ,
Tels en tumulte on les voit accourir.

R E M A R Q U E S.

dire, avec elles. C'était pour humilier, du moins par le ridicule, ces Tartuffes de société, qui se vouent à la calomnie en affectant de décrier la Satyre, que l'Auteur avoit fait sa Comédie de l'Homme dangereux. Mais le crédit des nouveaux Tartuffes ne fut pas moindre que celui des Anciens : La représentation de cet Ouvrage utile , fut arrêtée par des ordres supérieurs,

Tous s'empresſaient autour de la Déeſſe ,
Tous à l'envi juraient de la ſervir ,
Et s'excitaient par des cris d'allégreſſe.

Muſe, diſ-moi ce qui les conduifait ,
Quel noble eſpoir alors les ſéduifait ;
Révele-moi leur fameuſe entrepriſe ,
Et le Diſcours que leur tint la Sottiſe.

La Dèité, d'un air ſombre & rêveur ,
En elle-même un moment recueillie ,
Se compoſant ainſi qu'un Orateur
Qui va parler dans une Académie ,
Leur dit ces mots ſur un ton d'élégie.

O mes enfans, je me flattais envain
De triompher de la France aſſervie ,
D'y ramener l'antique barbarie ,
Et d'établir mon pouvoir ſouverain
Sur les débris du Temple d'Uranie.
Mon Sceptre échappe à ma débile main.
De tous côtés le flambeau du génie ,
De mon empire annonçant le déclin ,
Offre à mes yeux ſa lumière ennemie.
Ainſi le veut l'inflexible deſtin ;
Mais j'ai ſouvent , malgré le deſtin même ,
De ſes décrets trompé l'ordre ſuprême.
Souvenez-vous de mes derniers ſuccès.
A mes genoux voyez mes chers Français.

Reconnaissez leur aimable démençe
Dans ces cartons dérobés à l'enfance ,
Enluminés & taillés par mes mains.
Voyez mouvoir ces agiles Pantins. *b*)
Rappelez-vous mes bouffons d'Italie , *c*)
Ces chars brillans conduits par la folie , *d*)
Ces Boulevards , aujourd'hui si peuplés , *e*)
Séjour bruyant que la Cour & la Ville ,
Et les Catins ont choisi pour asyle ,
Où tous mes jeux sont en pompe étalés.

R E M A R Q U E S.

b) Folie épidémique de la Nation, en 1747, pour de petites figures de carton, dont tous les membres obéissaient à la direction d'un fil qui les faisait mouvoir d'une manière grotesque.

c) Autre folie pour de mauvais Bouffons de Lombardie, qui s'étoient emparés du Théâtre de l'Opéra, soutenus par une Cabale de Philosophes, qui voulaient chagriner Rameau.

d) Autre folie qui a métamorphosé en Cochers presque tous nos jeunes Seigneurs.

e) Autre folie qui avait fait abandonner le jardin des Tuileries pour la promenade des Boulevards, devenue le rendez-vous des Bateleurs, des Charlatans, des Filoux, des Catins & des Marionnettes.

Quittez, quittez ces riantes parades,
 Venez jouir d'un spectacle plus beau :
 Voyez danser de nouvelles Ménades :
 Voyez la France accourir au tonneau
 Qui sert de trône à Monsieur Ramponneau. *f)*
 Fut-il jamais un plus heureux délire ?
 Quel autre tems marqua mieux mon empire !
 De mon pouvoir ce sont les moindres traits.
 Prêtez l'oreille à de plus nobles faits.

Si de nos jours un code poétique *g)*
 Par son volume étonna la critique,
 Et réglant tout en dépit de Boileau,
 De l'art des vers fit un art tout nouveau ;
 Si ce Boileau, dont j'ai craint le génie,
 Est décrié, même à l'Académie ; *h)*

R E M A R Q U E S.

f) Autre folie. Ramponneau était un misérable Cabaretier de la Courtille, chez qui toute la France fit une incursion en 1760.

g) La Poétique de M. Marmontel, pleine d'hérésies en matière de goût. Elle est peu dangereuse, parce qu'on ne la lit gueres.

h) Dans une Epître aux Poètes, couronnée par l'Académie, M. Marmontel a traité Boileau d'Ecrivain sans feu, sans verve & sans fécondité. Ah ! mon Général, que l'Auteur a eu raison de vous chanter !

Si les honneurs, dûs au Chantre Romain,
 Sont aujourd'hui prodigués à Lucain ;
 Si le rival *i)* de Pindare & d'Horace
 Tombe éclipsé des sommets du Parnasse ,
 O mes amis, ces immortels exploits ,
 C'est à vous seuls , à vous que je les dois !
 Tant de succès enfin m'ont enhardie :
 Elle a paru cette Encyclopédie *k)*
 Où les Savans que j'ai su réunir
 Dictent mes loix aux siècles avenir.
 Sa masse énorme, immense , impénétrable , *l)*

R E M A R Q U E S.

i) Le grand Rousseau traité très-lestement dans la nouvelle Poétique, aussi bien que Boileau, Racine, Aristophane & Virgile. On y met l'Eneïde fort au-dessous de la Pharsale. On y compare Aristophane à Catilina & à Narcisse. Le délire passe ici toute vraisemblance ; mais, on voulait, assez mal à propos, punir Aristophane de la Comédie des Philosophes.

k) Consultez sur cette compilation si vantée, un témoin irrécusable, M. Diderot, à l'article Encyclopédie dont il est l'Auteur. Lui-même la compare au monstre d'Horace, & à quelque chose de plus hideux.

l) Imitation judicieuse & sensible de ces vers de Virgile :

Monstrum horrendum, immane, ingens, &c.

Est à ma gloire un monument durable.
 Ce beau Recueil , dont envain l'on médit,
 Dit , à lui seul , tout ce qu'on avait dit.
 Pourrait-il craindre une aveugle critique ?
 C'est la raison par ordre alphabétique ;
 C'est un chef-d'œuvre , un livre tout divin ,
 Un livre d'or ... un livre ... un livre enfin ! *m*)
 Par vous , mes fils , sur l'une & l'autre scène
 Je rétablis mon antique domaine. *n*)
 O doux espoir ! je pourrais aux Français
 Faire abjurer Thalie & Melpomene !
 Je verrais Phedre & Tartuffe & Chimene ,
 Enfevelis sous mes Drames Anglais !

Mais, l'avourai-je ? Après tant de conquêtes ,
 Quand je me crois à l'abri des tempêtes ,
 De mes travaux prête à cueillir le fruit ,
 Je cherche envain le repos qui me fuit.
 Mon cœur troublé par d'importuns présages ,

R E M A R Q U E S .

m) Imitation de Moliere. Il est naturel que la Déesse se passionne pour sa chere Encyclopédie , à peu près comme Orgon pour le Tartuffe.

n) On fait assez que la Tragédie & la Comédie commencent à retomber parmi nous dans la barbarie de leur origine.

Du fort jaloux craint encor les outrages.

Quoique plongé dans l'éternelle nuit,
 Du sein des morts Montesquieu *o*) me poursuit.
 Dans sa retraite, échappé des naufrages,
 Voltaire, en paix, dort au bruit des orages.
 Toujours fidele à l'éclat d'un grand nom,
 La renommée est soumise à Buffon, *p*)
 Et va partout lui briguer des suffrages.
 Combien d'efforts ces orgueilleux mortels
 N'ont-ils pas faits pour briser mes autels ?
 Ce souvenir a r'ouvert mes blessures :
 J'ai trop longtems dévoré ces injures :
 Venez, mes fils, venez venger l'affront
 Dont votre Reine a vu rougir son front.
 Dans vos regards je vois briller l'audace,
 Votre dépit a peine à se cacher :
 Vous aspirez à regner au Parnasse,
 C'est-là, mes fils, que je prétends marcher.

A ce discours, unique en son espece,

R E M A R Q U E S.

o) C'est à ce grand homme qu'un Anonyme, aisé à reconnaître, vient d'adresser ce bel hommage ;

De Londres à Petersbourg, on lit l'Esprit des Loix ;
 C'est l'Oracle du Peuple & la leçon des Rois.

p) Le Plin Français très-supérieur à celui de Rome.

De bâillemens un murmure confus
 Se fit entendre autour de la Déesse,
 Tant les esprits étaient encore émus.
 Fréron, surtout, par qui l'on bâille en France,
 Bâilla si fort qu'il perdit connaissance.

Tout en bâillant chacun portait aux cieux
 La souveraine & sa douce éloquence;
 Mais Marmontel attira tous les yeux.
 Brûlant déjà d'exercer sa vaillance,
 Son regard fier, son geste audacieux,
 Dans tous les cœurs fait naître l'espérance :
 A son abord regne un profond silence.

Oui, leur dit-il, oui c'est sur l'Hélicon
 Que nous attend une gloire certaine.
 Mon intérêt n'est pas ce qui m'amène :
 On rend justice à l'éclat de mon nom. *q)*

R E M A R Q U E S.

q) Le Héros est bien en droit de se faire un peu d'illusion. S'il n'a pas tout-à-fait éclipsé Corneille par ses Tragédies, ni Boileau par sa Poétique, le succès de ses Contes, & la réputation de ses Comédies mêlées d'Ariettes l'en ont bien vengé. Philosophe d'ailleurs, Académicien, Historiographe, que de titres de célébrité, sans compter l'honneur d'être aujourd'hui, comme Achille ou comme Enée, le Héros d'un Poème Epique!

O des grands cœurs unique passion,
Noble amitié, ton pouvoir seul m'entraîne !
Si mon bras s'arme en faveur de la Reine ,
Si je prétends attaquer Apollon,
Et de son trône arracher Melpomene ,
Tout mon espoir est d'y placer Pradon :
Il régnera , j'en jure Aristomene ! r)

O Marmontel , un trait si généreux
Sera cité chez nos derniers neveux !
Pour ce Héros à la fois tout conspire ,
Son air guerrier , sa grace , ses exploits ,
Sa fierté même ; & par un digne choix ,
Il est nommé chef du stupide Empire.
On se promet de vaincre sous ses loix.
De toutes parts on l'entoure , on l'admire ,
L'air retentit du bruit confus des voix.
Tel croassa tout le peuple aquatique ,
Quand pour régir leur état anarchique ,

R E M A R Q U E S.

r) Allusion au célèbre ferment cité par Longin , dans son Traité du Sublime :

J'en jure mon combat aux champs de Marathon!

Le Général conservera toujours ce caractère emphatique & la dignité de son Personnage.

54 *L A D U N C I A D E ,*
 Tomba du Ciel le grand Roi Soliveau. s)
 Stupidité confirme un choix si beau ,
 Et tout-à-coup , ô prodige , ô merveilles !
 La Dèité par un excès d'honneur ,
 Voulant sur lui signaler sa faveur ,
 Fait allonger ses superbes oreilles.
 De son armet ce mobile ornement
 Prête à ses traits un nouvel agrément.

A ce signal , les Saurin , t) les le Miere,
 Percent les rangs pour voler sur ses pas.
 Diderot même , en gémissant tout bas
 D'accompagner un chef qu'on lui préfère ,
 Fait éclater une ardeur qu'il n'a pas.
 Le vieux d'Arnaud , u) blanchi dans les combats,
 Mais rappelant son audace première ,
 Les fuit de loin dans des flots de poussière.
 Tels s'assembloient autour d'Agamemnon ,

R E M A R Q U E S .

s) Voyez la Fable des Grenouilles qui demandent un Roi.

t) Auteur des Tragédies d'Aménophis , de Spartacus , de Blanche & Guiscard. Ce sont de terribles Tragédies. On a retenu d'une de ces Pièces ce vers singulier

Que pour les malheureux l'heure lentement coule!

u) C'est un des noms de M. Baculard.

Tous ces Héros célébrés par Homere ,
 Portant la flamme aux remparts d'Illion ,
 Telle à grand bruit accourt dans la carriere
 Du peuple sot l'élite aventuriere.

Dans cette foule on entrevoit Légier : *x*)
 Il est doué du malheur d'ennuyer.
 On distinguait ce petit moraliste *y*)
 De Richard Stéele *z*) insipide copiste ,
 Qui se flattait de réformer les mœurs ,
 S'il parvenait à trouver des lecteurs.

Gentil Dorat , pédant couleur de rose , *aa*)

R E M A R Q U E S.

x) Auteur à peu près inconnu d'un Recueil intitulé *Mes Amusemens Poétiques*. Ces Amusemens ont ennuyé tout le monde.

y) On ne fait quel Auteur obscur avait renouvelé de nos jours l'entreprise malheureuse d'imiter le *Spectateur Anglais*, dans des Feuilles Périodiques.

z) Célèbre Irlandais, qui a présidé avec Adisson à la rédaction du *Spectateur*.

aa) Couleur de rose, si l'on veut, dans ses *fantaisies*, & dans ses petits vers précieux & chargés de néologisme ; mais un peu pédant, il faut en convenir, dans les longues Préfaces de ces bagatelles.

Et vous Thomas , le Brébeuf de la prose ;
 Vous accouriez , & vos rivaux jaloux
 Disparaissaient éclipés devant vous.

Brûlant d'un feu qu'il dissimule à peine,
 Fier de servir sous les yeux de sa Reine,
 Le Miere aspire à des succès plus doux.
 Triste jouet d'une espérance vaine,
 Il ignorait qu'un amant plus heureux *bb*)
 Dût recueillir tout le fruit de ses vœux.
 A ses côtés le guerrier Portelance , *cc*)
 Qui du parterre épuisa l'inclémence,
 Montre un courage aux sifflets endurci.

Est-ce donc vous que j'apperçois ici,
 Mon cher Robé , *dd*) Chantre du mal immonde,

R E M A R Q U E S.

bb) Voyez , au VI. Chant , le Triomphe & les bonnes fortunes du Général.

cc) Auteur d'une Tragédie d'Antipater , qui donna lieu longtems à une espece de proverbe. Toute Piece maltraitée du public à un certain excès , avait été , dit-on , sifflée comme Antipater. La Tragédie d'Egyptus , plus sifflée encore , fit tomber le proverbe.

dd) Poète excessivement dur , & plus bizarre encore par un choix singulier de rimes très-exactes , mais d'une

Vous dont la muse en dégoûtait le monde.
Ah ! je conçois d'où vous vient cet honneur.
La dureté n'est pas toujours vigueur.
Il faut en vers allier l'énergie
Avec les sons de la douce harmonie.
Vous n'avez pas observé ce grand art ,
Ami Robé , dans votre poésie :
Je vous le dis , peut-être un peu trop tard ;
Mais je vous laisse en bonne compagnie.

REMARQUES.

recherche & d'une difficulté puériles. Il a fait un Poëme un peu cynique sur le même Sujet que la *Syphilis* de Fracastor.



LA DUNCIADE.

CHANT TROISIEME.

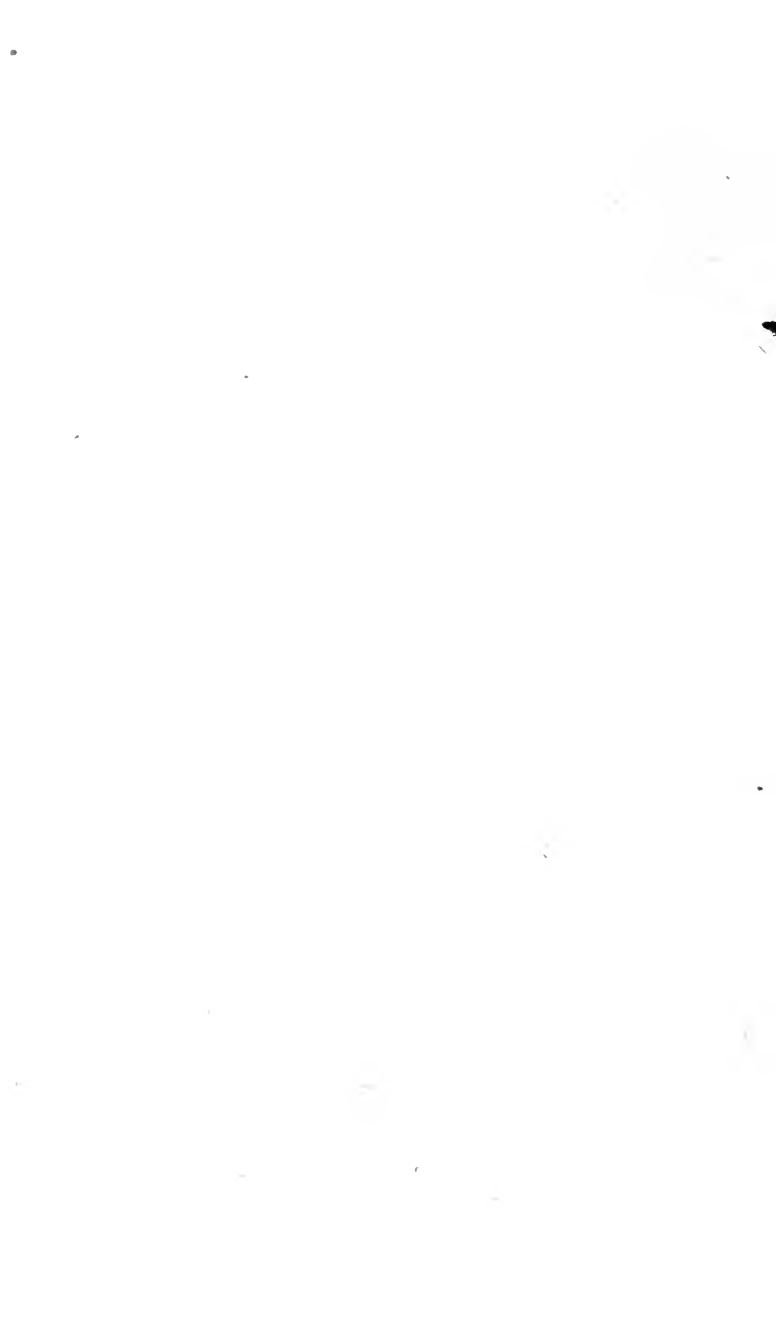
LE BOUCLIER.

Que les vergers, que les champs ont d'attraits!
 Que la retraite au Sage est nécessaire!
 Dans mes jardins, sous mes tilleuls épais,
 J'ai retrouvé la nature & la paix.
 J'y foule aux piés les erreurs du vulgaire,
 Et détrompé du faste des palais,
 Je fais enfin, sous mon toit solitaire,
 Apprécier les faveurs de Palès.
 Et cependant, au sein de ma retraite,
 Il est encor des jours que je regrette :
 Jours fortunés, où Ségur & Boufflers,
 Par leur suffrage embellissaient mes vers,
 Où Choiseuil même, en daignant me sourire,
 Prêtait l'oreille aux essais de ma lyre.
 Mais tout à coup, ô jour affreux pour moi!
 O souvenir de douleur & d'effroi !



C'est ainsi qu'il se

Ah ! lui dit-elle, ah ! si le sort jaloux
M'eut conservé trois guerriers tels que vous !



Mes yeux ont vu ce triste mausolée
Où la beauté plaintive défolée,
Où les Amours, en sanglots superflus,
Disent encor : *a*) Montmorency n'est plus!
O, de mes Chants protectrice adorée,
A ma mémoire Ombre toujours Sacrée,
C'en est donc fait, hélas ! comme autrefois,
Tu ne peux plus encourager ma voix !
Mais écartons ces funestes images.
Si des vertus l'Olympe est le séjour,
Des Dieux, sans doute, elle embellit la Cour.
Oui, je le crois ; & ma Muse en ce jour
Lui voue encor sa lyre & ses hommages.

Dieu d'Hélicon, je poursuis mes projets.
Pour t'accabler une Déesse altière
Sous ses drapeaux rassemble ses sujets :
Je vais passer à ces graves objets ;
Et sous mes pas s'aggrandit la carrière.

Le seul Fréron voyait avec douleur
De ce grand jour l'appareil mémorable.
De commander il se croyait capable ;

R E M A R Q U E S.

a) Anne Maurice de Montmorency-Luxembourg,
Princesse de Robecq, morte en 1760.

Ses vœux hardis dévoraient cet honneur.
 De Marmontel l'éclatante faveur
 Rédoublé encor le chagrin qui l'accable.
 Secrettement contre ce fier rival
 Il ameutait la Morliere & Jonval. *b)*
 Mouhy *c)* l'excite à venger son injure.
 Avec Chaumeix *d)* il cabale, il murmure.
 Monvel *e)* les fuit ; l'orgueilleux histrion

R E M A R Q U E S.

b) Auteur ignoré d'une Feuille Périodique , qui s'appellait la *Feuille nécessaire*.

c) Le plus fécond , mais le plus ennuyeux des Romanciers.

d) Le fameux Abraham Chaumeix , si connu par le *pauvre Diable*. Il a écrit contre la nouvelle Philosophie du même style que l'Abbé Sabatier. Ce sont des gens sans aveu , qui nuisent au parti pour lequel ils combattent ; mais il est aussi des Chaumeix & des Sabatiers dans le parti philosophique.

e) Ce nom obscur avait échappé longtems à toutes nos recherches. Nous croyons que c'est celui d'un très-maigre Acteur , qui désespérant de se faire applaudir dans les Pièces d'autrui , avait eu le projet , pour exciter du moins quelque sensation , de se faire siffler dans les siennes. Le projet ne réussit pas , parce que , selon la remarque judicieuse d'un bon plaisant , on ne saurait siffler quand on bâille.

Semait le trouble & la division ,
Lorsqu'à leurs yeux se montre la Déesse.
A son aspect , ils sentent leur faiblesse.
Par une oreille elle saisit Fréron ,
Le terrassa de sa main vengeresse ,
Et sur son dos laissa tomber à plomb
L'énorme poids de son sceptre de plomb.
On vit soudain son orgueil disparaître.
Tel qu'un barbet menacé du bâton ,
Sournis, rampant, humble devant son maître,
Semble vouloir implorer son pardon ,
Non moins confus, le triste Aliboron
Se débattait étendu sur la place.
L'air retentit de ses cris douloureux.
A ce spectacle , à sa laide grimace ,
A cet objet grotesquement affreux ,
De tous côtés un rire impitoyable
S'élève encor contre le pauvre diable. f)

Stupidité voyant ce peuple entier

R E M A R Q U E S.

f) Tout ce morceau est imité d'Homere. L'envieux Therfite veut exciter , parmi la canaille de l'armée, un soulèvement contre son Général ; il est puni précisément comme Aliboron ,

Et ses douleurs font la publique joye.

Impatient de venger sa querelle ,
 Fait apporter le vaste Bouclier g)
 Qu'elle forgea de sa main immortelle.
 Dans ses États , il n'est aucun guerrier
 Qui ne fléchît sous ce rempart d'acier :
 Jamais Vulcain n'en fit sur ce modele.

Vous connaissez ce tissu merveilleux ,
 Qui de Vénus compose la Ceinture.
 Tout ce qui peut embellir la nature ,
 Les ris badins & les folâtres jeux ,
 L'art de charmer ; cet éloquent silence
 Qui d'un amant enhardit l'espérance ;
 Les doux instants réservés pour les Dieux ;
 La volupté , plus piquante peut-être ,
 Et ces refus non moins délicieux ,
 Avant-coureurs du plaisir qui va naître ;
 De la beauté le sourire ingénu ,
 Tous les attraits , les graces , la jeunesse ,
 Et des amours la troupe enchanteresse ,
 Sont renfermés dans ce divin tissu.

Le Bouclier , par un charme contraire ,
 Impénétrable à tous les dons de plaire ,
 Rend hébété quiconque en est couvert.

R E M A R Q U E S.

g) Tous ces détails sont encore imités d'Homere.

L'oreille est sourde au plus savant concert.
L'ame devient stupide, appésantie,
Inaccessible aux rayons du génie.
Ce Talisman est le Palladium
De la Déesse ; il plonge en léthargie.
La Jusquiame ou le froid Opium
Dans le cerveau porte un moins lourd poison.
Stupidité , triplant son énergie ,
Le rembourra de feuilles de Fréron ,
De froids Discours lus à l'Académie ,
Et de fragmens de l'Encyclopédie.

Pour se venger des mépris d'Apollon ,
Elle y traça les fastes de sa gloire.
Vous y voyez la célèbre Victoire *h*)
Que remporta son favori Pradon
Malgré Boileau , Racine & la raison.
Sous les complots d'une ligue ennemie ;
On voit tomber la superbe Athalie. *i*)

R E M A R Q U E S.

h) La Phedre de Racine , balancée par celle de Pradon.

i) Phedre , Athalie , le Misantrope , ces chef-d'œuvres de la Scene Française n'eurent d'abord aucun succès. Le bel esprit Philosophe Fontenelle se permit contre Athalie une Epigramme qui subsiste encore à la honte de la Philosophie & du bel esprit.

Le Misantrope éprouve un même sort :
 Tant le sublime est méconnu d'abord !
 Paris en foule accourt à Timocrate. *k*)
 Britannicus est quitté pour l'Astrate. *l*)

L'œil étonné contemple les portraits
 Des Scudéris, des Tristans, des Mairêts. *m*)
 Vils détracteurs de l'ainé des Corneilles,
 Ils balançaient ses naissantes merveilles.

Ici la main de tes lâches rivaux,
 O le Sueur, *n*) digne héritier d'Apelle,
 Leur main jalouse & follement cruelle

R E M A R Q U E S.

k) Mauvaise Pièce de Thomas Corneille, remplie d'incidens Romanesques, & d'événemens accumulés sans vraisemblance. Elle eut 80 représentations. Britannicus n'en eut que 8.

l) Astrate, Tragédie de Quinault. Cet Auteur né pour les Graces, n'avait point assez de vigueur pour le genre tragique.

m) Poètes contemporains du grand Corneille, & jaloux de sa gloire.

n) Des Peintres envieux des talens de le Sueur, défigurèrent, à coups de canif, ses beaux tableaux du cloître des Chartreux.

Ose outrager tes sublimes Tableaux :
 Console-toi, ta gloire en est plus belle.

Plus loin , Rousseau banni , persécuté ,
 Noble victime immolée à l'envie ,
 Vaincu par elle & par l'adversité ,
 Meurt , o) en tournant les yeux vers sa patrie.

On voit frémir l'ombre de Crébillon.
 La Parque à peine a terminé sa vie ,
 Que sa mémoire est lâchement flétrie. p)
 La haine encor s'arme contre un vain nom :
 Même au tombeau la gloire est poursuivie !

R E M A R Q U E S.

o) Imitation de Virgile :

Dulces , moriens , reminiscitur argos.

p) Allusion à une Brochure pleine de fiel , qui parut sous le titre perfide d'*Eloge de M. Crébillon*, quelques jours après sa mort. Si cette brochure , comme bien des gens le supposent , est de M. de Voltaire , c'est apparemment pour en faire pénitence qu'il a publié sa Tragédie des Pélopidés. On ne pouvait faire de réparation plus complète à l'Auteur d'Atrée ; mais il était difficile de rapprocher avec plus de finesse M. de Voltaire persécuté de M. de Voltaire persécuteur.

Pour se soustraire à de pareils dangers ,
 L'Auteur d'Alzire abandonne la France. *q)*
 Ses ennemis ont lassé sa constance ,
 Il va languir sur des bords étrangers.

Que n'ose point l'affreuse jalousie !
 De vils bouffons au Chantre de Castor
 Ont disputé le prix de l'harmonie.
 Le grand Rameau *r)*, brisant sa lyre d'or ,
 Las des affronts réservés au génie ,
 Succombe enfin sous leur brigue ennemie ,
 Qui lui survit, & qui l'outrage encor.

Du Bouclier tels étaient les trophées :
 Partout la haine y poursuit les Orphées.

Vous y brillez , Anglomanes jaloux ,

R E M A R Q U E S.

q) L'Auteur de la Henriade, d'Alzire, de Mahomet, & de tant d'autres Ouvrages immortels, a expié sa gloire par des persécutions, & par une sensibilité ombrageuse qui a troublé trop souvent le repos de sa vie.

r) Rameau, l'Orphée de la France, indigné que de mauvais bouffons d'Italie, appuyés d'un parti de Philosophes, eussent osé lui disputer la Scène, s'est repenti de ses chef-d'œuvres. Quelle alliance bisarre & réservée à notre siècle, que celle de ces Bouffons & de nos Philosophes !

Sifflés à Londres, applaudis parmi nous ;
Sombres cerveaux, dont la mélancolie
Mit un poignard dans la main de Thalie, s)
Et qui tout fiers du nom de Novateurs,
Détruisez l'art en corrompant nos mœurs.
Pour admirer leurs lugubres merveilles,
Divin Moliere, on néglige tes veilles,
On t'abandonne ; & , grace à leurs succès,
Bientôt en France il n'est plus de Français.

Ce Bouclier de la fiere Immortelle
Dans tous les rangs allume un nouveau zèle.
Sur tous les fronts on voit briller l'espoir ;
Chacun s'excite à remplir son devoir ;
Un noble orgueil tour à tour les enflamme.

L'Abbé Trublet t) vient bénir l'oriflamme,

R E M A R Q U E S.

s) Allusion à ces Dramez sombres qu'on veut mettre à la place des Comédies de Moliere, & dérobés aux Anglais qui se moquent de nous.

t) C'est de cet Abbé qu'il est écrit :

Il compilait, compilait, compilait.

Il avait le malheur de trouver la Henriade ennuyeuse, & de se passionner pour les Poésies de la Motte. Rien ne prouve mieux qu'on ne doit pas disputer des goûts.

Non toutefois fans un peu de frayeur :
Il est né doux, les combats lui font peur.

Vous accouriez fans nul fâcheux présage,
De votre Reine éloquent défenseur,
Charmant Abbé, vous qui du persiflage
Dans la Morale avez montré l'usage, *u)*
Vous qu'on a vu de crayons si badins
Peindre ce Roi fameux par son courage,
Qui du Croissant abattit les destins,
Et délivra le rempart des Germains. *x)*
Nul mieux que vous, d'aimables bagatelles
N'eut le talent d'enchanter les ruelles;
Nul mieux que vous, d'un joli vermillon
N'enlumina la sévère raison.
Par la Déesse orné du don de plaire
Dans ses états chacun vous considère;

R E M A R Q U E S.

u) Allusion aux *Bagatelles Morales* de M. l'Abbé. Ce sont des modèles de persiflage.

x) Jean Sobieski, Roi de Pologne, vainqueur des Turcs, & libérateur de Vienne, en 1683. M. l'Abbé Coyer a écrit la vie de ce grand Prince, du même style que ses *Bagatelles Morales*. Il a fait sur la prédication un petit Traité qui n'est pas édifiant, & un libelle contre l'Auteur de la Comédie des Philosophes.

Chacun vous aime ; & j'entendis crier
De toutes parts : place à l'Abbé Coyer !

Mais Marmontel semble se reproduire.
D'un pas agile il court de rang en rang.
Vous le voyez en tête, en queue, en flanc,
Tout ordonner, tout presser, tout conduire,
Impatient de tout retardement.
Tel & moins leste, aux vallons d'Arcadie,
Un fier Onagre y) arrive en bondissant.
Il voit au loin des ânesses paissant :
D'un pas rapide il franchit la prairie.
Les voir, les suivre, en devenir l'amant,
Leur prodiguer tour à tour sa tendresse,
S'en faire aimer n'est pour lui qu'un moment.

O Marmontel, vous parutes charmant,
En ce grand jour aux yeux de la Déesse.
Elle ne peut cacher son allégresse.

R E M A R Q U E S.

y) Virgile ne s'est jamais servi de cette comparaison ; quoiqu'en dise M. Marmontel dans sa Poétique. C'est Homère à qui le génie de sa langue a permis de s'en servir, & qui l'a véritablement employé dans l'Iliade. Cette petite méprise du Général sur un Poète aussi connu que Virgile, méritoit bien qu'on retournât sur lui la comparaison d'Homère.

Ah ! lui dit-elle, ah ! si le fort jaloux ζ)
 M'eut conservé trois guerriers tels que vous,
 Du monde entier je ferais la maîtresse !
 Son front superbe, à ce discours flatteur,
 Se colora d'une aimable rougeur.
 Modestement il baissa ses oreilles :
 Tel on le vit témoigner sa pudeur,
 Lorsqu'au Théâtre enrichi de ses veilles,
 Avec fracas on demandait l'auteur. aa)

R E M A R Q U E S.

ζ) C'est à peu près ce que dit Agamemnon à Nestor, dans l'Iliade. Les Amateurs de l'antiquité observeront, avec plaisir, que presque tout ce Chant est embelli des idées d'Homere.

aa) Allusion à l'usage qui s'est introduit au Parterre d'appeller à grands cris les Auteurs aux premieres représentations de leurs Pieces. Mérope fut la premiere Tragédie qui fit naître cette espece d'acclamation, qui n'avait eu lieu pour aucune Comédie avant celle des Philosophes, mais qui a été prodiguée depuis, dans les deux genres, au point de devenir ridicule, & presque injurieuse.







Au bien public lui seul il se dévoue .



LA DUNCIADE.

CHANT QUATRIEME.

LE BUCHER.

JE l'avotrai , ma lorgnette m'est chere.
 Comment Turpin , ce Chroniqueur sincere
 Admirateur du grand art de Merlin ,
 Oublia-t-il cet instrument divin !
 J'estime fort nos douze Pairs de France ,
 Roland , sur-tout , & Renaud son cousin.
 J'aime à les voir contre le Sarrafin ,
 Le Casque en tête & la lance à la main ,
 Par mille exploits signaler leur vaillance.
 Le bon Turpin , moine de Saint Denis ,
 A très-bien fait d'en orner ses récits.
 Mais de Merlin puisqu'il aimait la gloire ,
 Devait-il donc à la postérité
 D'un Talisman , si rare & si vanté ,
 Faire un secret honteux à sa mémoire ?

Voilà pourtant comme on écrit l'histoire ;
Et nous croyons favoir la vérité !

Sage Enchanteur , j'ai voulu par mes veilles
Te consoler d'un silence odieux.
Je le devais. Ton art ingénieux
De mon sujet prépara les merveilles.
Que tout m'en plait ! combien de traits frappans
Tiennent toujours le lecteur en suspens !
Vous n'y voyez jamais un caractère
Se démentir. De Marmontel à Blin ,
Tous mes héros gardent jusqu'à la fin
De tous leurs traits l'attitude première.
Eh ! quel censeur jaloux , atrabilaire ,
Quel noir pédant ennemi de Merlin ,
Ne fourirait à ce tableau badin !

O de Ferney sublime solitaire ,
Honneur des arts , Virgile des Français ,
C'est toi , sur-tout , à qui je voudrais plaire.
Tu le fais bien. Ton suffrage , ô Voltaire ,
Dans tous les tems fut mon plus beau succès.
Ma Muse ici te choisit pour modele :
C'est en lisant ta folâtre Pucelle ,
En m'échauffant du feu de tes bons mots ,
Que j'entrepris d'humilier les sots.
A ta gaité de grand cœur j'abandonne
Les deux Patrons de Londre & de Paris .

Le fier Saint George & le bon Saint Denis,
Et Jeanne encor, la robuste amazone,
Quoiqu'elle soit l'honneur de mon pays.
Mais à ton tour livre à mes traits caustiques
Tes bas flatteurs, & tes lâches critiques ;
Egalement ils sont tes ennemis.

Au seul caprice, abandonnant ma lyre,
Déjà, Lecteur, dans mon joyeux délire,
Je vous ai peint la fotte Dêité,
Ses doux loisirs, son Bouclier magique.
De point en point je vous ai raconté
Son beau Discours en style Académique :
Or maintenant je dois vous dire en bref
Un grand dessein de son illustre Chef.
Vous l'avez vu radieux, plein de gloire,
Tout ébloui de son généralat ;
Par un projet qu'on aura peine à croire,
Il veut encore en rehausser l'éclat.

Amis, dit-il, qui sous d'heureux auspices,
Malgré Minerve, en dépit d'Apollon,
Allez regner sur le sacré Vallon,
Rendons les Dieux à nos vœux plus propices.
Honorons-nous par de grands sacrifices.
Que ce jour prouve à la postérité
Tout notre amour pour la Stupidité.
Depuis long-tems de cette heureuse idée,

Même en dormant , mon ame est obsédée.
 Hier encor , ce n'est point une erreur ,
 Vous m'en voyez plein d'une sainte horreur ;
 A mes regards une ombre s'est montrée
 En noirs lambeaux , pâle , défigurée.
 C'était Cotin !... Son vénérable aspect
 M'a pénétré d'amour & de respect.
 A l'instant même , en sanglots lamentables ,
 Il m'adressa ces mots épouvantables :
 Tu dors , mon fils , & je suis outragé !
 Et de Boileau Cotin n'est pas vengé !
 C'est peu d'avoir , en pleine Académie ,
 Fait une insulte à sa Muse ennemie ;
 Pour consoler mes mânes éperdus ,
 Apprends enfin quels honneurs me font dus.
 Apprend , mon fils , ce que j'ose prétendre.
 Sois sans pitié , sacrifie à ma cendre
 Boileau , Racine & Moliere & Rousseau ;
 Que leurs écrits brûlés sur mon tombeau ,
 Me tiennent lieu d'une heureuse hécatombe.
 Point de quartier , point de lâche pardon :
 Tu dois , d'ailleurs , cet hommage à Pradon :
 Et si tu veux que Melpomene tombe ,
 Cours , va remplir ce projet immortel ,
 Et que ton cœur soit mon premier autel. a)

R E M A R Q U E S.

a) Ce vers qu'on a mis si judicieusement dans la

L'Ombre à ces mots s'évanouit. Tout change.
 Je ne vois plus qu'un odieux mélange *b*)
 De bouts-rimés & de sonnets poudreux ,
 De Madrigaux dispersés dans la fange ,
 Et que des vers se disputaient entre eux.

Jugez , Amis , par ce récit horrible
 De quel effroi ce songe m'accablait :
 Lorsque soudain , ô présage terrible !
 Il a fini par un coup de sifflet. *c*)

Vaillans guerriers, vous connaissez mon zele.
 Peut-on défendre une cause plus belle !
 Cher Diderot , moderne Lycophron , *d*)

R E M A R Q U E S.

bouche de Cotin , est de la Tragédie d'Aristomene :

Viens , cher Epoux , ton cœur est mon premier autel.

b) Parodie de quelques Vers du beau songe d'Athalie.

c) Autre Parodie de ce Vers si connu de la Tragédie d'Atrée :

Et le songe a fini par un coup de tonnerre.

Ce coup de sifflet annonce le dénouement , & il ajoute au merveilleux du songe.

d) Aucun Poète ne fut plus obscur que Lycophron ; aucun Ecrivain n'a su l'être autant que M. Diderot , surtout dans son livre inintelligible , qu'il appelle *Interprétation de la Nature*.

Vous de Cotin l'imitateur fidele ,
 O Baculard , & vous aussi Fréron ,
 Suivez-moi tous, vengeons notre modele.

A ce Discours , à ces profonds desseins
 Stupidité dans un transport barbare ,
 Se pâme d'aïse ; & Légier bat des mains.
 En un moment le bûcher se prépare.
 Chacun accourt , & sans plus différer
 Le feu s'allume. Il allait dévorer
 Ce que la France a produit de plus rare.

Quel doux plaisir se promettaient les fots !
 Ils comptaient voir Racine , Despréaux ,
 Le grand Corneille & le divin Molière ,
 Buffon , Pascal , Montesquieu , la Bruyere ,
 L'Aigle de Meaux , *c*) le Cygne de Cambray , *f*)
 Et notre Phédre , *g*) & Rousseau notre Horace ,
 Et même aussi l'Apollon de Ferney , *h*)
 Servir de proie à la flamme vorace.

R E M A R Q U E S .

c) Bossuet.

f) Fénelon.

g) La Fontaine.

h) M. de Voltaire.

Mais , ô miracle , ô prodige éclatant ,
Qui confondit leur fureur insensée !
Déjà dans l'air ondoyante , élançée ,
La flamme vole , & dans le même instant ,
Loin du Bûcher on la voit repoussée
Vers le dépôt où de ses favoris
Stupidité renferma les Ecrits.

O qui pourrait exprimer ses ravages !
Quel tas poudreux d'insipides ouvrages
Fut dévoré dans cet embrasement !
Que de travaux détruits en un moment !
Déjà le *Miere* est réduit à deux pages.
Son dur Poème ! i) hélas ! n'existe plus.
O pleurs ! ô cris ! ô regrets superflus !
Il voit brûler ses vers qu'il idolâtre.
Il court , il vole à travers les débris ,
De son courage au moins reçoit le prix ,

R E M A R Q U E S.

i) Le Poème sur la Peinture. Il est , en général , dénué de graces , de correction , d'élégance & d'harmonie ; mais on y trouve quelques morceaux de verve qui le rendent très-supérieur à un autre Poème intitulé *l'Art de peindre*. Une production bizarre a du moins un caractère ; un ouvrage trivial n'en a pas.

78 *L A D U N C I A D E,*
Et du Bûcher sauve un coup de Théâtre. k)

Mes chers Lecteurs , foyez bien attentifs
A ce tableau. Vous concevez fans peine
Le défefpoir, les transports convulfifs
Des Courtifans de l'imbécille Reine ,
Qui frémiſſaient de ſe voir brûlés-vifs.
Tel un hibou dont l'oifeau du tonnerre ,
Au bec tranchant , à la robuste ferre ,
A dérobé les monſtrueux enfans ,
Pouſſe dans l'air d'affreux gémiſſemens.

Dorat , hélas ! par les flammes perfides
Voit confumer toutes ſes Héroïdes ,
Tous ſes recueils d'opufcules charmans ,
Chanſons, Baiſers , Fables , Contes , Romans.
Le feu dévore Eſtampes & Vignettes.
D'un ton léger , envain à leur ſecours
Il appellait Vénus & les Amours :

R E M A R Q U E S.

k) M. le Miere affectionne beaucoup dans ſes Tragédies , ces ſurpriſes de Théâtre , ces événemens en attitudes , ces aſſaſſinats pittoresques , qui forment un ſi bel effet au dénouement de la plûpart de nos Pièces nouvelles. Mais il eſt plus aisé d'étonner les yeux par de pareils Tableaux , que de parler au cœur dans des vers éloquens & harmonieux.

Tout disparaît , & s'envole en bluettes. 1)

O que d'Ecrits doctement ennuyeux ,

R E M A R Q U E S.

1) Nous avons de M. Dorat , des Poèmes , des Tragédies , des Comédies , des Chançons , des Odes , des Héroïdes , des Epitres , des Contes , des Romans , des Fables & beaucoup de Préfaces. On pourrait le regarder comme une espece de Parodie de M. de Voltaire , mais en se rappelant ces vers connus :

Geneve imite Rome ,
Comme le Singe est copiste de l'homme.

Cette prodigieuse fécondité n'est pas toujours un signe d'abondance. Un homme de beaucoup d'esprit comparait cette foule d'Essais en tous genres , non à la richesse d'une source qui se partage en plusieurs branches , mais aux jets d'un arrosoir. Quoiqu'il en soit , le public s'est enfin lassé de sa longue indulgence pour M. Dorat. Tant que ce Poète n'avait annoncé que des prétentions communes , tant qu'il avait paru se louer , pour ainsi dire , de sa propre réputation , & n'aspirer qu'à des succès de fantaisie dans quelques Boudoirs , on lui avait tout pardonné. Mais après ses Comédies du *Malheureux Imaginaire* & des *Prôneurs* , il n'a plus trouvé que des Lecteurs impitoyables. En effet , par quelle étrange illusion d'orgueil , M. Dorat a-t-il pu se croire appelé au genre de Molière ?

80 *L A D U N C I A D E,*

Que d'Opéras bouffons & non joyeux, *m)*
De petits vers, en style de ruelle,
Sont le jouet de la flamme cruelle!

L'Abbé Coyer *n)* expire anéanti.
Fayel *o)* périt, Zelmire *p)* est consumée.
Tout Diderot, à la fois englouti,
S'évanouit en épaisse fumée. *q)*
Le feu vengeur, de moment en moment,
Trouvait partout un nouvel aliment.
Même on vit l'heure où le vaste incendie
Allait atteindre à l'Encyclopédie.

R E M A R Q U E S.

m) L'Opéra Comique était le dernier asyle qui fut resté à l'ancienne gaîté française. Le Sage, Fuzelier, Piron, n'avaient pas dédaigné de s'exercer dans ce genre facile. Il est abandonné aujourd'hui aux Poinfinet, aux Quétant, aux de Rosois, aux Monvel, c'est-à-dire au rebut de la Littérature.

n) Auteur des Bagatelles morales.

o) Mauvaise Tragédie de M. d'Arnaud.

p) Tragédie qui n'est gueres meilleure, quoiqu'elle ait fait un peu plus de bruit.

q) Le style obscur & nébuleux de M. Diderot, ne nous paraît pas moins heureusement caractérisé par cette *épaisse fumée*, que la mollesse de Quinault, par ce vers du Lutrin :

Le Livre sans vigueur mollit contre sa tête.

Stupidité,

Stupidité , pour la première fois ,
Sent émouvoir sa pitié maternelle.
Elle perdit l'usage de la voix.
Non moins troublés de frayeur tout pantois ,
Ses Courtisans sont en foule autour d'elle.

Muse , dis-moi comment le Général
Sut prévenir ce désastre fatal.
Ah ! cet effort mérite qu'on le loue !
Au bien public lui seul il se dévoue.
De Curtius *r*) émule glorieux ,
Le Général , en détournant les yeux ,
Et dépouillant ses entrailles de père ,
Dans le Bûcher jette son Bélifaire. *s*)
Du froid volume ô pouvoir surprenant !
Il éteignit l'immenso embrasement.

R E M A R Q U E S.

r) Environ 2330 ans avant cette action héroïque du Général , le célèbre Quintus Curtius , Chevalier Romain , se précipita dans un gouffre , avec ses armes & son cheval , pour le salut de sa patrie.

s) Bélifaire , Roman ou Conte moral , comme on l'aimera le mieux. Jamais les longues moralités ne furent prodiguées avec moins de discrétion que dans cet ouvrage. Le caractère du vieux Bélifaire , qui parle toujours , semblerait avoir été calqué , par l'Auteur , sur le Barbier babillard des Mille & une nuit.

Quoi ! c'est donc vous , dit la Reine charmée ,
 C'est vous encor qui sauvez mes Etats !
 Vaillant guerrier , ne m'abandonnez pas ,
 Votre nom seul me vaut presque une armée.
 Oui , je le jure , avant que de mon cœur
 Le tems efface un bienfait si flatteur ,
 Le Miere même aura de l'harmonie ,
 Saurin du goût , Saint-Lambert ¹⁾ du génie.
 Et cependant , ô mes braves amis !
 Suivez-moi tous , & que cette journée ,
 Par un festin , par des jeux terminée ,
 Rende le calme à vos sens interdits.

R E M A R Q U E S.

¹⁾ Auteur du Poëme des Saisons , Ouvrage qui n'est pas d'une main vulgaire , mais où le génie ne s'annonce ni dans l'ordonnance , ni dans les détails : Ouvrage par conséquent très-froid , & que son élégante médiocrité ne sauvera pas de l'oubli.







C. M. de la D. de la D.

Eh! que diront nos communs ennemis?

LA DUNCIADE.

CHANT CINQUIEME.

LE SOUPÉ.

Qui peut marcher sur les traces d'Homere ?
 Est-il un Sage admiré de nos jours ,
 Qui son émule en sa noble carrière ,
 Sut, comme lui , varier ses discours ,
 Prendre un effor qu'on croirait téméraire ,
 Planer aux cieux , troubler le sein des mers ,
 Faire pâlir Pluton dans les enfers ,
 Ou prescrivant des chemins à la foudre ,
 Brûler le Xanthe étonné d'être en poudre ?

Ce qui me plaît dans ce Chantre fameux ,
 C'est que partout la nature est son guide.
 Quand il a peint la Victoire homicide ,
 Et les combats des Hérps & des Dieux ,
 Sa Muse alors prend un vol plus timide ,

Il peint les ris, les festins & les jeux.

Tel est encore Arioste mon maître,
Et son rival, si quelqu'un le peut être.
Combien d'objets & de tableaux divers
Sont tour à tour embellis par ses vers!
Tout charme en lui. Les Paladins, les Belles,
Les Enchanteurs, moins redoutables qu'elles,
Ces jeux guerriers où préside à la fois
Et la valeur & la galanterie,
Tout l'appareil des superbes Tournois,
Tous les trésors de l'antique féerie,
Et de Roland la jalouse furie,
Et ses malheurs, & surtout ses exploits.

O du Poète illusion divine !
Comme on croit voir tout ce qu'il imagine !
Que son lecteur avec plaisir le suit
Dans ces palais habités par Alcine,
Qu'un souffle élève & qu'un souffle détruit !
Qu'on se plaît même au récit apocriphe
Et de son Ogre & de son Hippogriffe !

Homere & lui sur le sacré Vallon
Donnent l'exemple aux enfans d'Apollon.
De traits nouveaux sans cesse ils nous réveillent.
Ils sont divins même alors qu'ils sommeillent.
J'aime à les voir, fatigués des combats,

Nous amuser des apprêts d'un repas.
Pour imiter leur aimable délire ,
C'est un festin que je vais vous décrire.

Stupidité connaît ses favoris.
Tout rimailleur est un peu famélique.
Elle propose à la Troupe héroïque
Un soupé fin. Messieurs les beaux Esprits
Convientront tous qu'un soupé vaut son prix.
La Dêité, d'ailleurs , est magnifique.
Elle prétend que ses mignons chéris,
Bien restaurés seront plus aguerris.
Elle a besoin d'aiguillonner leur zele ,
Car le héros le plus déterminé
Combat fort mal s'il n'a pas bien diné.
Dans tous les rangs l'agréable nouvelle
De bouche en bouche est portée à l'instant.
Ils viennent tous se ranger auprès d'elle :
Ainsi qu'on voit un essain bourdonnant ^a)
Fondre , à grand bruit , sur la neige liquide
D'un lait nouveau qui tombe en bouillonnant ,
Telle accourait la cohorte stupide.

On a servi le céleste banquet.

R E M A R Q U E S.

^a) Comparaison imitée de l'Iliade , & peut-être appliquée ici plus convenablement.

Au premier rang Stupidité se place ,
Et veut avoir son Général en face.
Plus d'un guerrier en murmure en secret ;
Mais Marmontel de cet honneur insigne
Malgré l'envie est jugé le plus digne.

A ce festin, que doit suivre un combat ,
On ne voyait ni le Ramier sauvage ,
Ni la Perdrix qui charme l'odorat ,
Ni le Faisan au superbe plumage.
Cet appareil d'un goût trop délicat ,
Et tous ces mets vantés par la mollesse ,
Flattraient peu la robuste Déesse.

Un furtout d'or forgé sur les dessins
Qu'elle a tracés de ses pesantes mains ,
Offre aux besoins de ses guerriers avides
Un choix heureux d'alimens plus solides.
Aux Conviés il présente à la fois
Tous les trésors d'un potager fertile.
On applaudit du geste & de la voix
Cet art d'unir l'agréable à l'utile.
Le vin de Brie & l'auvernat fameux
Sont prodigués à la troupe imbécille ,
Qui croit jouir du Nectar précieux
Des mains d'Hébé préparé pour les Dieux.
Tous de leur Reine observent le visage.
On voit s'enfler d'un légitime orgueil

Ceux qu'elle daigne honorer d'un coup d'œil :
Tous sont jaloux d'un si noble avantage.

Vous avez vu peut-être dans Paris
De ces bureaux ouverts aux beaux Esprits.
Communément, une Sybille antique
Fait les honneurs du Cercle académique.
Tous les Talens confus , humiliés ,
Sont étonnés de ramper à ses piés ;
Car la Sybille est surtout despotique.
Il faut lui plaire. Ecoutez ses flatteurs ,
C'est Calliope , Euterpe , ou Polymnie :
Stupidité , par ses admirateurs ,
Est prise aussi pour le Dieu du génie.
On applaudit à ses moindres propos ;
On porte aux cieux & sa galanterie ,
Et du festin la noble symétrie ;
On boit , on rit , on chante , on se récrie :
C'était vraiment le Paradis des fots. *b)*

Pour redoubler leur joyeuse folie ,
La déité complaisante à leurs jeux ,
Veut à l'instant que Beaumarchais *c)* publie

R E M A R Q U E S.

b) Allusion au *Paradise of fools* de Milton.

c) M. de Beaumarchais est , dit-on , très-agréable &

Le digne choix , encor secret pour eux ,
Des Candidats de son académie.

Il prend la feuille. A peine il croit ses yeux.

Il voit son nom parmi ces noms fameux.

A tant de gloire il ne s'attendait guere ;

Mais Diderot , protecteur généreux ,

Daigna pour lui descendre à la priere ,

Et mendier le brevet littéraire.

Il fut élu. Diderot s'applaudit

R E M A R Q U E S.

très-gai dans la société. C'était une raison pour lui de s'en tenir à son naturel , & de ne pas se faire violence pour devenir , dans de tristes Drames l'imitateur & le copiste de M. Diderot. L'espece de célébrité qu'il s'est acquise par des Mémoires publiés dans une affaire litigieuse , prouve encore qu'il n'a pas besoin d'emprunter l'esprit de personne. Mais il y a loin de ces succès éphémères à la réputation solide d'un bon écrivain. Le style de M. de Beaumarchais est , en général , trop négligé , & défiguré trop souvent par du jargon , & par de mauvais jeux de mots. Il manque , si nous l'osons dire , de cette décence qui suppose une imagination bien réglée , en un mot , de cette condition essentielle exprimée , si heureusement , dans ce beau vers d'Horace , dont tout le monde ne sent pas toute la profondeur :

Scribendi rectè sapere est & principium & fons.

De cet honneur qu'on rend à son crédit.

Vous présidez à la savante liste,
 Peintre galant des Bijoux indiscrets, *d*)
 Tantôt cynique & tantôt moraliste ;
 Et vous Saurin , de qui le Drame anglais *e*)
 Grace à Molé , fut vainqueur des sifflets.

La docte lice est ouverte à Sedaine ,
 Qui tour à tour pathétique & bouffon , *f*)

R E M A R Q U E S.

d) Les Bijoux indiscrets, Roman très-ordurier, dont l'idée est prise d'un vieux Conte Gaulois. Ces Bijoux parlent ordinairement Français ; mais on leur fait dire en Latin, en Anglais, en Italien & en Espagnol des obscénités plus révoltantes que celles de l'Aloïsia, & du Portier des Chartreux. Ce livre se trouve pourtant dans la collection d'un Philosophe célèbre, qui, partout ailleurs, ne s'exprime qu'en termes démesurés & gigantesques sur l'honnêteté des mœurs, l'humanité, le noble enthousiasme de la Vertu, &c. C'est exactement l'Arétin qui aurait l'air de se passionner pour Socrate.

e) Béverley, ou le Joueur. C'est un des plus monstrueux Drames que nous ayons dérobé aux Anglais.

f) Pathétique dans sa Comédie du Philosophe sans le savoir, & plus encore dans son Opéra comique du

D'un double éclat a brillé sur la scène.
 Fréron s'approche, il croit trouver son nom.
 Espoir trompeur ! Tel que l'Hébreu Moïse,
 Il est exclus de la terre promise.
 Il en soupire ; & voit l'abbé le Blanc , g)
 Du même honneur éternel postulant,
 Orner enfin le catalogue illustre.
 Quoiqu'il atteigne à son quinzième lustre,
 Il ne croit pas y parvenir trop tard.
 Ce même jour, illustre Baculard ,
 Vit couronner ta tête féculaire.
 On attendait le grand nom de le Miere ;
 Mais la Déesse en ses profonds desseins,
 Lui réservait de plus nobles destins. h)

R E M A R Q U E S.

Déserteur ; bouffon dans Blaise le Savetier , & dans une Piece du même genre, intitulée les Sabots. L'Auteur accoutumé à puiser dans de bonnes sources , a emprunté l'idée de cette Piece du refrain d'une vieille Chançon :

Que Robin donne à propos
 Son andouille & ses sabots !

g) Auteur d'une Tragédie d'Aben-Saïd , & de quelques Lettres non Françaises sur les Anglais. On disait , il y a plus de trente ans, qu'il serait peut-être un jour de l'Académie.

h) Voyez la fin du sixième Chant.

Mon cher Lecteur , vous concevez , je pense ,
Combien la Troupe avec attention
Prêtait l'oreille à la promotion.
Bientôt succede à leur profond silence
Un bruit confus. On boit à la santé
Des Candidats , qui foupirent d'avance
Pour les jetons *i*) de l'immortalité.
Les flots de vin coulent de tout côté.

Enfin l'ardeur du bachique délire
Allume en eux le besoin de médire.
Stupidité de cerveaux en cerveaux
Porte l'ivresse & le feu des bons mots.
La gaité brille aux dépens de Voltaire.
Le dur Sarcasme & l'ironie amere
Sont épuisés sur ce Chantre divin.
Fréron pourtant , avec un ris malin ,
Veut qu'on le mette au dessus de le Miere.
Mais Diderot , esprit dur & chagrin ,
Gourmande ainsi l'auteur folliculaire :

R E M A R Q U E S.

i) La plupart des Academies ont des jetons. C'est une espece de droit de présence, un encouragement à l'assiduité. On appelle *jetoniers* ceux des Académiciens à qui l'on ne connaît gueres d'autre mérite que d'être assidus. M. Suard est un Académicien jetonier.

C'est bien à toi , Zoïle hebdomadaire ,
Yvre d'orgueil encor plus que de vin ,
D'oser fixer le rang d'un Ecrivain !
Va , si tu peux , recommencer à boire ;
Mais ne crois pas distribuer la gloire.

Qu'appelles-tu la gloire , dit Fréron ?
Il te sied bien d'en prononcer le nom ,
Déclamateur indigeste & barbare !
Eh ! quel lecteur , armé contre l'ennui ,
Put achever ton *Aveugle Tartare* ! *k*)
Du Nord envain tu mendias l'appui. *l*)
Il s'est lassé de ton jargon bisarre :
D'un pôle à l'autre on te siffle aujourd'hui.

Tais-toi , maraut , reprend le philosophe.

R E M A R Q U E S.

k) Que ceux qui ont le plus admiré M. Diderot sur parole , lisent en effet , s'ils le peuvent , sa Rapsodie de l'*Aveugle Tartare* , servant d'introduction à une autre Rapsodie bien plus étrange , intitulée l'*Humanité ou le Tableau de l'indigence* , triste Drame. On ne connaît rien de plus mauvais , de plus absurde , & de plus extravagant en aucune langue.

l) Allusion au Voyage de M. Diderot en Russie. On prétend que ce Voyage n'a pas eu le succès qu'on en espérait pour l'honneur de la Philosophie.

On applaudit : car , chez le peuple sot ,
L'injure plaît , & tient lieu de bon mot. *m*)
Mais vivement blessé de l'apostrophe ,
Fréron se leve, il s'élance au buffet ,
Prend un flacon , qu'il épuise d'un trait ,
Et d'un bras sûr le fougueux journaliste
Le fait voler droit au nez du Sophiste.

A cet affront, Diderot furieux ,
Pâle d'abord , mais le feu dans les yeux ,
Humilié d'un pareil adversaire ,
A coups pressés fond sur le téméraire.
Ainsi qu'on voit deux Taureaux mugiflans ,
Troubler la paix d'un riant paturage ,
Et dans l'accès d'une jalouse rage ,
S'entrechoquer de leurs fronts menaçans ,
Des deux rivaux tel était le courage.
Un même esprit de vertige & d'horreur
Aux Conviés inspire leur fureur.
De la discorde , ô détestables suites !

R E M A R Q U E S.

m) Témoin quelques Libelles répandus depuis quelque tems par des soi-disant Philosophes , & quelques vers du genre de ceux-ci :

Vermisseau né du cu de Desfontaines ,
Lâche Zoïle , autrefois laid giton , &c,

On allait voir le festin des Lapithes : *n*)
 Quand tout à coup Baculard , leur Nestor, *o*)
 D'un pas , qu'il hâte , au milieu d'eux s'avance.
 Déjà pour lui le siecle recommence,
 Et le miel pur , qui s'écoule à flots d'or ,
 A moins d'attraits que sa douce éloquence.

Eh ! que diront nos communs ennemis ?
 Quel doux espoir va leur être permis ,
 S'écria-t'il , quand des récits fideles
 Leur apprendront vos funestes querelles !
 Prêtez du moins l'oreille à mes avis ;
 D'autres héros souvent les ont suivis.
 J'ai vu passer un siecle de lumiere :
 Pradon *p*) , Boyer , le célèbre Coras ,

R E M A R Q U E S .

n) Voyez le XII. Livre des Métamorphoses.

o) Tout ce qui suit est exactement imité du premier livre de l'Illiade. On voit que ces précieuses mines de l'Antiquité , que l'ignorance regardait comme taries , offrent toujours de nouvelles richesses.

p) Noms obscurs , devenus immortels par les Satyres de Boileau. Tout le monde connaît cette jolie Epigramme de Racine :

Entre le Clerc & son ami Coras , &c.

Ce Coras avait fait le Poëme Epique de *Jonas*, ou *Ninive Pénitente*.

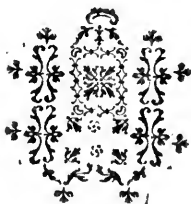
Ont sous mes yeux achevé leur carrière.
Je me souviens d'avoir connu Linier ; 9)
Et d'assez près j'ai marché sur les pas
Du grand Cotin , dont vous n'approchez pas.
Tous ces Héros habitent l'Elysée.
Depuis ce tems, sur la terre épuisée,
On chercherait vainement leurs pareils.
Leur indulgence agréait mes conseils.
S'ils ont ainsi respecté ma jeunesse,
On peut, sans honte, honorer ma vieillesse.
Vous, Diderot, pardonnez à Fréron
De vains propos échappés à l'ivresse,
Faites-lui grace ; & vous, Aliboron,
N'outragez plus un sage respectable.
Stupidité, qui parle par ma voix,
Veut qu'à l'instant on se rende à ses loix.
Allons, Amis, remettons-nous à table,
Que l'on s'embrasse, & qu'un refrain joyeux
Ramène enfin la concorde en ces lieux.

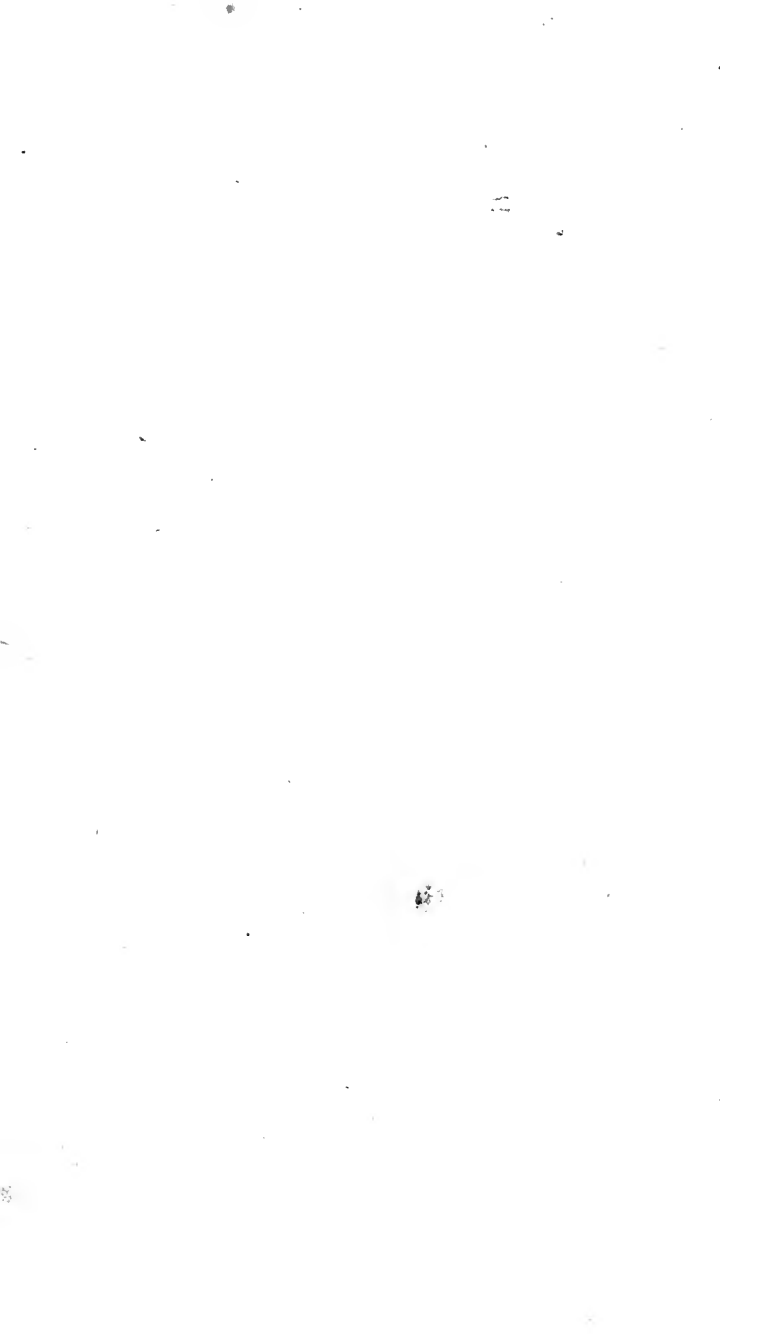
A ce Discours du Vieillard vénérable,
La paix revient, les esprits sont calmés :

R E M A R Q U E S.

9) Ecrivain du même ordre que les précédens. On a dit qu'il n'avait de l'esprit que contre Dieu ; mais ce n'était point alors une recommandation.

Ainsi jadis les animaux charmés
Des chants d'Orphée ont reconnu l'empire,
Et les lions, les tigres défarmés,
Obéissaient aux accords de sa lyre.







Ses cris aigus, mais moins durs que ses vers,
D'un bruit perçant font retentir les airs.

LA DUNCIADÉ.

CHANT SIXIÈME.

LE BOUDOIR.

O Que l'Amour sur nos sens a d'Empire !
 Dès qu'en ses lacqs on est emprisonné ,
 La raison fuit. On se trouble , on soupire ,
 On n'entend plus , on ne voit , on n'admire
 Que l'objet seul dont on est fasciné :
 Un faible enfant produit tout ce délire.

Ainsi que moi , sans doute , cher Lecteur ,
 Vous connaissez cet aimable Enchanteur.
 Pas n'est besoin qu'avec plus d'énergie
 J'expose ici ses prestiges divers.
 Il n'est recoin , dans ce vaste univers ,
 Inaccessible à sa douce magie ,
 Et son nom seul en dit plus que mes vers.
 C'est au milieu de la stupide Orgie ,
 Parmi la joie & les cris des buveurs ,
 Que maintenant il répand ses faveurs.

Tandis qu'au gré de leur verve imbécille,
Ils détonnaient leur bruyant Vaudeville,
D'un autre foin Marmontel occupé
Prenait alors peu de part au soupir.
L'œil allumé de plaisir & d'yvresse,
Il contemplait la stupide Déesse.
Il soupirait. Une vive rougeur
De ses desirs manifestait l'ardeur.
Stupidité, qui se sentait confondre,
Dissimulant sa douce émotion,
Jouait le trouble & la distraction,
Et commençait pourtant à lui répondre.
Du Général le regard amoureux
Était si tendre, annonçait tant de feux,
Qu'on oublia qu'il était téméraire.
C'était la force unie à l'art de plaire.
Notre Héros aurait déconcerté
Dans ses rigueurs la prude la plus fière ;
Pouvait-il moins sur la Stupidité ?

Sexe charmant, osez être sincère.
Sans doute il est plus d'un moment par jour
Où votre orgueil a peine à se défendre,
Où la raison ne se fait plus entendre,
Où tout conspire en faveur de l'Amour.
Ce trouble heureux que lui-même a fait naître,
Ce doux transport est facile à connaître.
Le sein palpite, un feu séditieux

Brille, s'allume, étincelle en vos yeux.
Un vif éclat colore le visage :
Des sens émus ce désordre est l'ouvrage.
Notre héroïne éprouvant ces combats,
Voulait envain s'armer d'un œil sévère,
Ou se couvrir des voiles du mystère,
Tout décélait son timide embarras.
Ce n'était plus un secret que sa flamme.
Déjà le Miere avait lu dans son ame :
Non qu'il osât ni témoigner ses feux,
Ni déranger ce tête-à-tête heureux ;
Et cependant le choix de l'immortelle
Porte à son cœur une atteinte cruelle.
Mais dédaignant de s'en appercevoir,
Stupidité, dans ce moment critique,
Faisant parler un regard énergique,
De son amant encourage l'espoir,
Et le conduit à son galant Boudoir.

Lieu favorable à l'amoureux mystère,
Et décoré par la main des plaisirs,
Où la beauté cesse d'être sévère,
Où tout l'invite à flatter ses desirs,
Et dont l'aspect, même à la plus austère,
A quelquefois dérobé des soupirs.

La Dêité, dans ce lieu de délices,
A de son goût prodigué les caprices.

Tous les objets dont il est embelli
 Sont répétés par le crystal poli
 De cent miroirs, dont le reflet magique
 Etonne l'œil abusé par l'optique.
 Ici, le nain paraît être un géant,
 Là, le Cyclope a les traits d'un enfant ;
 Et d'un art faux la bisarre imposture
 De toutes parts y masquait la nature.

Sur les lambris, mille artistes rivaux,
 Favorisés des regards de leur Reine,
 Ont déployé le feu de leurs pinceaux.
 Le Général voit son Aristomene, *a*)
 Dont le succès affligea Melpomene.
 Il voit l'aspic, *b*) qui, par un sifflement,
 De Cléopâtre a fait le dénoûment,
 Et ce Tyran de mémoire abhorrée,

R E M A R Q U E S.

a) Tragédie du Général, fort applaudie par ses amis dans sa nouveauté, mais qui fut trouvée détestable à la lecture, & qui n'a jamais reparu.

b) Le Héros avait imaginé de dénouer sa Tragédie de Cléopâtre par un aspic automate qui, du fonds d'une corbeille, s'élançait, *en sifflant*, sur le sein de Mlle. Clairon. Ce *sifflement* fit dire à un homme de beaucoup d'esprit qu'il était sur la Piece, de l'avis de l'aspic.

Qui but la mort dans la coupe sacrée. *c)*
Tel de Didon le fugitif amant,
Sur les lambris du Temple de Carthage,
Considérât avec étonnement
De ses exploits l'intéressante image, *d)*
Dans le Boudoir, ainsi notre Héros
De son Théâtre admirait les Tableaux.

On y voyait l'aveugle Bélifaire, *e)*
Embéguiné du bonnet Doctoral
Dont l'affubla son Apollon moral.
Auprès de lui, l'auteur de sa misère,
Justinien, *f)* qui l'écoute à regret,
Paraissait dire : ah ! que n'est-il muet !

R E M A R Q U E S.

c) Allusion à ces vers du Héros, dans sa Tragédie de Denis le Tyran :

. Sa main désespérée

M'a fait boire la mort dans la coupe sacrée.

On observa très-judicieusement que ce dernier vers pouvait être Anglais, Italien, Latin, Grec, mais qu'il n'était pas Français.

d) Voyez le premier livre de l'Enéide.

e) Voyez la dernière note du 4^e. Chant.

f) Personnage du Roman de Bélifaire.

D'autres fujets , empruntés de la Fable ,
 Ornaient encor ce séjour délectable.
 C'était Protée & ses pesans troupeaux. *g)*
 Non loin delà , sous l'amant qu'elle adore ,
 Pasiphaé travaille au Minotaure.
 Enfin d'Alcide on voyait les travaux.
 Par la vigueur de ses amours rapides
 Il étonnait toutes les Danaïdes. *h)*

O Marmontel , un spectacle si doux
 Témoigne assez ce qu'on attend de vous !
 Or vous savez que lorsqu'une Déesse

R E M A R Q U E S.

g) Les Monstres Marins de Protée , & le Tableau des Amours de Pasiphaé , forment une décoration de goût très-convenable au lieu de la Scene. Cette décoration nous rappelle certains détails d'un Poème intitulé *la Neuvaïne de Cythere*. Dans ce Poème qui ne devrait présenter que des images gracieuses , l'Auteur s'est permis une Peinture dégoûtante de Serpens accouplés. Voilà bien le ridicule dont parlait Horace :

Serpentes avibus geminantur , Tigribus agni.

h) Elles étaient cinquante. On fait comment Hercule les étonna dans une seule nuit. On ne manquera pas d'observer ici le voile que l'Auteur a su jeter sur des images qui pouvaient paraître un peu trop libres.

Veut d'un mortel honorer la tendresse,
 Si dans l'ardeur de ses premiers desirs,
 Sans éprouver ni langueur, ni faiblesse,
 Il la conduit de plaisirs en plaisirs,
 S'il vient à bout d'étonner sa maîtresse,
 S'il porte au moins ses amoureux exploits
 Au nombre heureux formé de trois fois trois i)
 Le destin veut qu'avec elle il partage
 Le noble don de l'immortalité.
 Ce don sublime est le prix du courage.
 Jeune Adonis, ta fragile beauté,
 Ni la Déesse, objet de ton hommage,
 Ni ses baisers, n'ont pu du sort jaloux
 En ta faveur adoucir le courroux;
 Et Marmontel du beau feu qui le guide
 Se promet bien un bonheur plus solide.

Toi qui traças de si galans tableaux,
 Législateur d'Amathonte & de Gnide,
 Gentil Bernard, k) prête-moi tes pinceaux,

R E M A R Q U E S.

i) Voyez, dans le docte & discret Mathanafius, comment bien l'Antiquité savante a toujours eu de vénération pour le nombre *Trois*.

k) Auteur du joli Poème de l'Art d'aimer : Ouvrage au-dessous de la réputation qu'il avait avant de paraître.

Car mon sujet demande un autre Ovide.

Le Général s'élance dans les bras
De l'Immortelle. O vous que j'idolâtre,
Lui disait-il, ma chere Cléopâtre,
Cessez enfin d'inutiles combats.
A mes transports livrez ce sein d'Albâtre,
Quittez, quittez ce timide embarras.
D'un œil avide où la volupté brille,
De la Déesse il parcourt les appas.
Stupidité qui riait aux éclats,
Se laisse aller sur un Sopha jonquille.

O de Rosois, ô Baculard, ô Blin,
Je vis fouler par l'auguste derriere
Tous vos Ecrits si bien mis en lumière,
Si décorés par l'élégant Burin

R E M A R Q U E S.

tre. Le style en est quelquefois défiguré par ce néologisme, ou plutôt par ce jargon de bonne Compagnie auquel une sorte de séduction nous familiarise, & qu'on peut regarder comme un abus de l'usage du monde. On ne trouve, dans ce Poëme, aucun trait de sentiment; mais il est d'ailleurs plein d'esprit, d'images riantes, de détails charmans, & l'Auteur est souvent inspiré par les Graces.

Des Gravelot, des Longueil, des Cochin. 1)
 Le beau volume, aux jeux d'amour propice,
 Sous la Déesse officieux couffin,
 A Marmontel rendit un doux service.

Enfin il touche au terme de ses vœux,
 Il s'oriente ; & sans que rien l'arrête,
 Il s'établit dans sa noble conquête,
 Et des mortels se croit le plus heureux.
 De cent baisers il couvre sa maîtresse,
 Qui les reçoit avec des yeux distraits :
 Cette indolence a pour lui des attraits,
 Et redoublait son amoureuse ivresse.

Déjà pourtant aux charmes du plaisir

R E M A R Q U E S.

1) Célèbres Graveurs. Il semble que les Editions les plus belles, les plus ornées, ayent été réservées, de nos jours, aux ouvrages les plus insipides. On a cru leur donner du prix par ces ornemens : erreur qui ressemble à celle de ces femmes laides qu'un excès de parure ne rend que plus effroyables. Un homme de goût qui venait d'acheter un de ces ouvrages si magnifiquement décorés, rendit au Libraire tout ce qui était imprimé, & n'emporta que les Estampes. La surprise de l'Auteur du livre, que le hazard rendit témoin de cette Scène, eut fourni le sujet d'une gravure très-piquante.

Stupidité se montre plus sensible.
 Son feu caché , trahi par un soupir ,
 Encourageait son amant invincible.
 Il franchissait l'instant déterminé
 Par qui sa gloire, allait être certaine.
 Huit fois de suite il s'était couronné
 D'un beau laurier dans les bras de la Reine.
 Il atteignait au nombre fortuné ;
 Mais un malheur déranger sa neuvaine.
 Le fort jaloux voulut que Marmontel
 N'eut pas l'honneur d'être un fort immortel. *m)*

Il faut , Lecteur , qu'ici je vous confie
 Ce qui causa cette étrange avanie. *n)*

Le Miere alors , dans un salon voisin ,
 S'était glissé sans nul mauvais dessein ;
 Mais seulement ayant la fantaisie

R E M A R Q U E S.

m) Aucun Poète n'a donné un plus bel exemple de modestie. La Dunciade ne ferait donc pas un ouvrage immortel , si le Général ne l'était pas ! ah ! nous en augurons mieux , & nous croyons que la mémoire du Général ne périra jamais.

n) *Avanie* est , en pareil cas , le mot d'usage dans la bonne compagnie.

De combiner un plan de Tragédie.
Depuis long-tems il méditait envain ,
Quand tout-à-coup , poussé par le destin ,
Dans son accès se croyant Roi de Perse ,
Il déclama quelques vers d'Artaxerce. *o*)
Du mieux qu'il put contrefaisant le Kain , *p*)
Criant , beuglant & se trouvant divin.
Du Général , ô foudaine merveille !
Ces vers à peine avaient frappé l'oreille ,
Que sans vigueur au terme du combat ,
Il devint nul , & plus froid que Dorat ; *q*)
Pétrifié sur la sorte amazone ,
Tel que Phinée en voyant la Gorgone. *r*)

R E M A R Q U E S.

o) Tragédie de M. le Miere , dont la Scene est en Perse.

p) Célèbre acteur Tragique , mais dont le jeu n'est pas toujours naturel.

q) Nous ignorons si M. Dorat , qui est aussi un Poète à bonnes fortunes , a le malheur d'être un peu sujet aux mêmes accidens qu'éprouve ici le Général , ou si l'Auteur n'a voulu faire allusion qu'à la froideur de ses ouvrages. Nous abandonnons cette partie du Commentaire à la discrétion des Dames , qui peuvent connaître plus à fonds que nous les talens de M. Dorat.

r) Voyez le cinquieme livre des Métamorphoses.

Stupidité, perdant son doux espoir,
 Quitte aussi-tôt le céleste Boudoir,
 Court au Sallon, saisit l'Auteur tragique,
 Autour de lui trace un cercle magique,
 Et tout à coup, ô prodige imprévu !
 Sous la baguette il reste confondu.
 Ne pouvant fuir, ni parer sa disgrâce,
 Dans la terreur il paraît absorbé.
 Déjà son corps occupe un moindre espace,
 Son nez s'allonge en un bec recourbé, s)
 Il voit ses bras se couvrir de plumage,
 Oiseau de nuit, il en a le langage.
 Ses cris aigus, mais moins durs que ses vers,
 D'un bruit perçant font retentir les airs ;
 Et cependant, sous sa forme nouvelle,
 A la Déesse il est encor fidele.

R E M A R Q U E S.

s) Autre imitation des Métamorphoses. M. le Miere
 semblerait avoir eu quelque pressentiment de la sienne,
 lorsqu'il a dit, à la fin de son Poëme sur la Peinture,

Ce corps vil & mortel a revêtu des ailes.







Entre les bras de la stupide Pée,
Il s'abandonne aux charmes de Morphée.



LA DUNCIADE.

CHANT SEPTIEME.

LA VISION.

MUSE, reviens au Boudoir amoureux,
 Qui du Héros trompa les tendres vœux.
 Entre les bras de la stupide Fée,
 Il s'abandonne aux charmes de Morphée,
 Qui sur ses yeux, pour prix de ses travaux,
 D'un doux sommeil répandait les pavots :
 Et cependant son amante fidelle
 Veut lui payer par des bienfaits nouveaux
 Le noble effort qu'il a tenté pour elle.

Elle commande aux folles visions,
 Aux songes vains, aux larves menfongeres,
 De le couvrir de leurs aîles légères,
 De l'entourer de leurs illusions ;
 Et sur le champ la troupe fantastique,
 Du sombre Empire accourant à sa voix,

Peint à ses yeux , dans un songe magique ,
 La Dêité donnant partout des loix ,
 Et l'univers rempli de ses exploits.
 Que ces tableaux lui font aimer sa Reine !
 Qu'avec plaisir , au-devant de sa chaîne ,
 Il voit voler les peuples & les Rois !

Du charme heureux telle était la puissance ,
 Que des objets de ces divers tableaux
 La fugitive & trompeuse apparence
 Semblait réelle aux regards du Héros :
 Il croit veiller & sentir leur présence.
 Tel en dormant , un chien rempli d'ardeur
 Croit tout-à-coup entendre le chasseur ;
 Au son du cor , il s'agite , il aboye ,
 Et semble prêt à fondre sur sa proie :
 Ou tel encore un généreux Courfier ,
 Par un effet de son instinct guerrier ,
 Rêve aux combats , frémit , s'impatiente ;
 Et de son pied frappe la plaine absente : *a*)
 De même alors le Héros enchanté
 Entend , voit , fuit sa chere Dêité.

R E M A R Q U E S.

a) Imitation d'un beau vers , que nous croyons de Claudien :

..... *Absentem ferit ungula campum.*

Elle conduit la Horde hyperborée
De ces brigands que le Nord a vomis, *b*)
Désolateurs de l'Europe éplorée,
Et des beaux arts farouches ennemis.
Sous ses drapeaux allez, troupe cruelle,
Aux bords du Tybre où sa voix vous appelle.
Portez la flamme aux palais des Césars.
Sur les débris des Temples, des statues,
Des Arcs brisés, des Colonnes rompues,
Foulez aux pieds l'orgueil de leurs remparts,
Exterminez ces fiers enfans de Mars.

Du sein de Rome embrasée & fumante,
Le Général est soudain transporté
Vers ces climats où la Stupidité
Aujourd'hui même est encor triomphante :
Bords enchanteurs, couronnés de palmiers, *c*)
Et du soleil visités les premiers.
Quelle autre scène à ses yeux se présente ?
La Déesse se coiffe d'un Turban,

R E M A R Q U E S.

b) Tableau du sacage de Rome par les peuples du Nord. Les ruines de l'Italie attestent que la Stupidité marchait réellement à la tête de ces barbares.

c) La Syrie, théâtre des premières conquêtes des Sarrasins.

Tient dans ses mains le fabre & l'Alcoran.

A ses genoux, l'erreur, l'hypocrisie,

Le fanatisme a fait tomber l'Asie,

Et l'ignorance affermit son pouvoir.

Le Musulman, féroce par devoir,

Guidé par elle aux murs d'Alexandrie ;

Va signaler sa pieuse furie. *d)*

Voyez les arts pleurans sur leurs débris ;

Voyez brûler ce vaste amas d'écrits ,

Ce grand dépôt des trésors du génie.

Que de travaux en un jour effacés ;

Que de grands noms à la fois éclipsés ;

Trompent le vœu des filles de Mémoire !

Or maintenant, Messieurs les beaux esprits,

Tous immortels, si l'on veut vous en croire,

Petits Auteurs d'une chanson à boire :

D'un Madrigal, d'un bouquet pour Doris,

Petits rimeurs qui remportez des prix,

Conteurs moraux d'un sot orgueil pétris,

Compilateurs de fadaïses nourris,

Qui de vos noms croyez remplir l'histoire ;

Commentateurs de bouquins vermoulus ,

R E M A R Q U E S.

d) Embrasement de la bibliothèque d'Alexandrie ;
par le Calife Omar. On ne peut évaluer la perte que
firent alors les connaissances humaines.

Lisant

Lisant toujours pour n'être jamais lus,
Il vous sied bien de prétendre à la gloire !

Mais la Déesse accourt dans nos climats.
Elle y triomphe ; & sur son front barbare
Met tour-à-tour le casque & la thiare.
L'Hermite Pierre accompagne ses pas. e)
Prêtres, nonnains, brigands, moines, soldats,
D'aventuriers fanatique ramas ,
Font à l'Hermite un cortège bisarre.
Sur l'orient , surchargé de leur poids ,
Tout l'occident semble fondre à la fois.
Pieux fléaux des pays qu'ils désolent ,
Guerriers sans chef, meurtriers sans aveu ,
Ces insensés pillent , brûlent , violent ,
Et par le crime ils pensent venger Dieu.

Dans les accès de leur aveugle rage ,
Dans cet esprit de démence & d'erreur ,

R E M A R Q U E S.

e) Le fanatisme des Croisades. L'effet en fut terrible ; mais de ces calamités mêmes nâquit un nouvel ordre de choses qui contribua au bonheur de l'Europe. Suivez ce beau développement dans l'excellente introduction préliminaire de l'Histoire de Charles - Quint, par M. Robertson ; mais si vous savez l'Anglais, ne consultez que l'original.

La Dèité contemple son ouvrage,
 Et leur délire établit sa grandeur.
 Pour mieux régner sur l'Europe fourmise,
 Elle s'assied au trône de l'Eglise. *f)*
 L'épaisse nuit des superstitions
 Vient aveugler toutes les Nations.
 Au gré d'un Prêtre, à sa voix sanguinaire,
 L'Europe entière est un champ de fureur,
 Sur un décret de l'anneau du Pêcheur,
 On voit le fils armé contre son pere.
 A l'aigle altier l'humble agneau fait la guerre,
 Et le Pontife, abusant de ses droits,
 Ose marcher sur la tête des Rois.

Alors s'élève un pouvoir sacrilege,
 Né pour flétrir les autels qu'il protege. *g)*
 C'est par le glaive & par les feux vengeurs
 Qu'il asservit, & croit gagner les cœurs.
 Vêtu d'un froc, l'absurde fanatisme
 Erige en loi cet affreux despotisme,

R E M A R Q U E S.

f) Les guerres de l'Empire & du Sacerdoce, pendant la barbarie du X. siècle, que le Cardinal Baronius lui-même appelle un siècle de fer & de plomb. Il regardait ces scandales comme les naufrages de l'Eglise Romaine.

g) L'Inquisition.

Ce tribunal imbécille & cruel,
Monstre sanglant qui frappe au nom du ciel.

Dans ce cahos d'ignorance profonde,
La Déité, souveraine du monde,
Levant son front couronné de brouillards,
Promene au loin ses stupides regards,
De son aspect la fatale influence
Se fit surtout sentir à notre France.
Elle y regna dans ces siècles grossiers,
Trop célébrés par nos vieux Romanciers,
Où, noblement dépourvus de science,
D'illustres foux, appelés Chevaliers, *h*)
Couraient le monde avec leurs Ecuyers,
Et se battaient par fois à toute outrance;
Où nos ayeux croyaient aux Négromans,
Aux possédés, & même aux revenans;
Où la raison, sur les bancs des écoles,
Avait fait place aux vains raisonnemens,
Aux graves riens, aux sottises frivoles,
Dont nous berçaient de prétendus savans,

R E M A R Q U E S.

h) Les Sottises héroïques de la Chevalerie, beaucoup trop vantées aux dépens du tems présent. Lisez, pour vous en convaincre, le Discours intéressant qui sert d'introduction à l'Histoire des Troubadours, par M. l'Abbé Millot.

Qui sous les mots étouffaient le bon sens. *i)*
 Ciel ! quel ramas de formes scolastiques,
 D'argumens creux, de rêves fantastiques,
 Logeaient alors, sous leurs bonnets quarrés,
 Tous ces pédans plaifamment bigarrés,
 Noirs, blancs, gris, bruns, capuchonnés, fourrés,
 Chauffés, déchaux, rasés, barbus, mitrés !

Ces disputeurs, fiers de leur ignorance,
 N'étaient pas seuls les fléaux de la France.
 Dans leurs châteaux mille petits brigands,
 De leurs cantons subalternes tyrans, *k)*
 Rivaux jaloux, ardens à se détruire,
 Toujours armés, & toujours prêts à nuire,
 Pour leur plaisir détrouffaient les passans,
 Puis s'égorgeaient : c'était l'esprit du tems.
 Tems malheureux, âge de barbarie,

R E M A R Q U E S.

i) Le règne des Pédans Scolastiques. Les Ecoles ressembraient alors à des Salles d'escrime, dit le Cardinal Duperron. C'est dans cet âge barbare qu'on vit cette foule de Docteurs irréfragables, séraphiques, illuminés, solennels, authentiques, universels, &c. L'ignorance la plus profonde eut été moins humiliante que cette science ténébreuse.

k) Tableau de l'Anarchie féodale.

Siecles affreux qui lassent mon pinceau,
Privés de mœurs, dénués d'industrie;
Mais regrettés de Jean-Jacques Rousseau ! *l)*

Dieu ! quelle nuit encore plus exécrationnelle,
Par des forfaits tristement mémorable ;
Traîne après elle une éternelle horreur ! *m)*
D'un Dieu de paix les Prêtres en fureur
Osent prescrire à des mains meurtrieres
De se plonger dans le sein de leurs freres.
Paris sanglant les voit avec terreur
Offrir au ciel d'homicides prieres.
Stupidité, le poignard à la main ,
Conduit ce peuple enyvré d'un faux zele.
Elle applaudit à ce zele inhumain :
Qui le croirait ? La Sottise est cruelle ! *n)*

R E M A R Q U E S.

l) Si les Arts & les Sciences ont produit en effet les malheurs du monde, comme l'a prétendu l'éloquent Citoyen de Geneve, ce serait une conséquence naturelle de regretter, d'après ses principes, les tems d'ignorance & de barbarie que nous venons de parcourir. Le Paradoxe de M. Rousseau est mieux combattu par les faits, que par les raisonnemens.

m) La fatale nuit du mois d'Août 1572.

n) Ce vers nous paraît du plus grand sens. Qui

Heureusement , la fiere Dêité
 N'a pas toujours cette féroçité.
 Le ridicule à la fureur succede.
 Pauvres humains , à la Ville , à la Cour ,
 En robe , en froc , vous êtes tour-à-tour
 Sots , ou méchans ; c'est un mal fans remede.

Passons du moins à des excès plus doux.
 Jettons les yeux un moment sur la Fronde.
 Que de fripons , d'intriguans & de foux ,
 Dans cette époque en sottises féconde !

R E M A R Q U E S .

ne frémirait à la vue de cette chaîne de désastres , tous émanés de l'ignorance , de la superstition , du fanatisme ; en un mot de la sottise humaine ? Ce grand tableau appartenait à la Dunciade. Il y jette la plus intéressante variété. Le Poëme borné , comme celui de Pope , à des objets purement littéraires , pouvait être un très-bon ouvrage ; mais ces détails historiques y donnent un nouveau prix. On voit que l'Auteur n'est pas moins Philosophe que Poëte , sans usurper , comme tant d'autres , cette dénomination fastueuse. Il est bien loin de penser qu'on soit coupable pour vouloir éclairer les hommes ; mais il ne faut pas faire du flambeau de la vérité un instrument d'incendie & de destruction.

Quoi ! c'est donc vous Monseigneur de Gondi, o)
Prélat galant, factieux étourdi ?
Soufflez le feu des discordes civiles ,
Faites mouvoir ce troupeau d'imbécilles ,
Tous ces badauts sans pudeur & sans frein ,
Qui, sur vos pas, au bruit des Vaudevilles ,
Vont dans Paris criant au Mazarin.
Pour enflammer leurs têtes indociles ,
Vîte accourez, Messieurs les gens de loi ,
Criez comme eux ; & sans savoir pourquoi ,
Au nom du Roi faites la guerre au Roi. p)

A ces tableaux d'antiques balourdises ,
Qui du Héros fixaient l'attention ,
Stupidité, sans interruption ,
Fit succéder nos modernes sottises
Que je supprime avec discrétion.
Quel art d'ailleurs, quel peintre assez habile

R E M A R Q U E S.

o) Le fameux Cardinal de Retz, factieux par caractère, & sans avoir de projet bien arrêté. Il s'est peint lui-même, dans des Mémoires pleins de génie, tel à peu près qu'on le représente.

p) Le grand Condé disait que la guerre de la Fronde ne méritait d'être chantée qu'en vers burlesques. Ces vers en est la preuve.

Pourrait saisir cette scène mobile,
Ce tourbillon de travers passagers
Que l'on reproche à nos français légers.

Vous pensez bien que parmi ces images
De nos erreurs, de nos goûts inconstans,
Le Général vit nos prétendus sages. *q*
Sophistes vains, effrontés charlatans,
De qui l'intrigue avait su pour un tems,
De notre siècle extorquer les hommages.
Détruifant tout, voulant seuls exercer
Le droit d'écrire, & celui de penser;
Fabricateurs de systèmes futiles,

R E M A R Q U E S.

q) Voyez les petites Lettres sur de grands Philosophes, faites il y a plus de vingt ans, & qui ont depuis été servilement copiées par tant de plagiaires, qui se sont bien gardés de les citer. Voyez aussi la Comédie des Philosophes, & remarquez que c'est à l'abus de l'esprit philosophique qu'on doit imputer, parmi d'autres maux plus graves, l'entière décadence de presque tous les Arts, le mépris des bonnes règles & des vrais modèles, enfin toutes ces innovations bizarres qui nous ramènent insensiblement à la barbarie. La même chose arriva chez les Grecs & chez les Romains. Dès que les Sophistes parurent, les beaux Arts tombèrent dans l'avilissement.

Frondeurs hardis des préjugés utiles,
Et dont l'orgueil & la témérité
Feraient haïr même la vérité.

Que le Héros les voit avec yvresse
Contre le goût sceller leur union,
Tout asservir à leur opinion,
Des noms fameux de Rome & de la Grece
Flétrir l'honneur, & porter au Permesse
La barbarie & la confusion!

Sur un autel qu'éleva leur démente,
Le Général voit un colosse immense r)

R E M A R Q U E S.

r) Ce Colosse immense n'aurait-il pas quelque rapport allégorique à la masse volumineuse de l'Encyclopedie! Ce n'est pas que le projet de ce grand ouvrage ne fût digne d'un siècle de lumière, & que l'ouvrage même, comme on l'a répété souvent, n'ait eu quelques coopérateurs d'un mérite distingué; mais il s'en est trouvé de très-médiocres en bien plus grand nombre. Une imagination fougueuse & déréglée, un esprit de licence, de vertige & d'orgueil, ont présidé à trop d'articles. On a déjà observé que M. Diderot lui-même n'en a pas jugé plus favorablement. C'est, à bien des égards, le Cahos d'Ovide : *rudis indigestaque moles*.

122 *LA DUNCLADE, CHANT VII.*

De qui le front est caché dans les airs,
Et dont la main s'étend sur l'univers..

Il reconnaît la Déesse qu'il aime.

Cette merveille enivre tous ses sens.

Mais, ô prodige ! il s'aperçoit lui-même,
Environné d'un nuage d'encens.

Il est aux piés de l'auguste Immortelle,
Comblé d'honneurs qu'il partage avec elle.

A tout le Pinde il impose des loix, s)

Et la raison disparaît à sa voix.

R E M A R Q U E S.

s) Allusion à la Poétique du Général. Boileau avait donné plusieurs chef-d'œuvres, &, entre autres, la belle Epitre sur le passage du Rhin, avant que de s'ériger en Législateur du Parnasse.







Homère en Grèce aurait eu cet honneur.



LA DUNCIADE.

CHANT HUITIEME.

L'AMBASSADE.

QUAND le Héros, fier de sa vision,
 En savourait la douce illusion,
 Et qu'enyvré du songe prophétique,
 Il voit déjà de nouveaux Marmontels
 Répandre au loin sa doctrine hérétique,
 Et du bon goût renverser les autels,
 Que faisiez-vous, Nymphes de l'Hippocrene ?
 Divinités, si cheres autrefois
 A nos français, quand le plus grand des Rois
 Vous appelait aux rives de la Seine,
 Et qu'on vous vit accourir à sa voix.

Filles du Ciel, ô Muses adorées;
 Tout a changé, ces beaux jours ne sont plus.

La barbarie habite nos contrées,
 Et les accords de vos lyres sacrées
 D'un peuple ingrat sont à peine entendus.
 Stupidité dès-long-tems vous menace,
 Et des complots de son orgueil jaloux
 Déjà le bruit est monté jusqu'à vous.
 De ses guerriers vous connaissez l'audace :
 Pudiques Sœurs, ah ! pour vous j'en frémis.
 Par un ferment ils se sont tous promis,
 Si le Destin leur livre le Parnasse,
 De faire, hélas ! à vos chastes attraits
 L'affront cruel qu'on ne vous fit jamais.
 D'avance entre eux ils disputent leur proie.
 Tels que jadis, sur les cendres de Troye,
 Les fils d'Atrée, Ulysse, Mérion,
 Pyrrhus, Ajax, tous les chefs de la Grece,
 Dans les transports d'une insolente yvresse,
 Se partageaient les veuves d'Ilion,
 Telle est des fots la superbe folie.
 Diderot veut qu'on lui cede Thalie. *a)*
 Robé prétend, même aux yeux des vainqueurs,

R E M A R Q U E S.

a) On fait que c'est une des prétentions favorites de M. Diderot, que d'avoir réformé & perfectionné le genre comique ; & véritablement, quiconque peut se passionner pour ses Comédies, est bien en droit de mépriser celles de Moliere.

De Polymnie *b*) arracher les faveurs.
 Mille rivaux menacent Melpomene.
 Plus fier qu'eux tous, l'Auteur d'Aristomene,
 S'il en eut cru ses brûlantes ardeurs,
 Pour effacer l'affront de sa neuvine,
 Eut, à lui seul, violé les neuf Sœurs. *c*)
 Mais il s'arrête, & veut borner sa gloire
 A profaner la Muse de l'histoire. *d*)
 Pauvre Clio, quoi ! tes trésors divins
 Seraient en proie à ses pesantes mains !

L'impur dessein de la horde stupide
 Fait frissonner la troupe Aganippide.
 Elles tremblaient qu'un arrêt des destins

R E M A R Q U E S.

b) Polymnie est la Muse de la mélodie & du Chant ;
 & personne n'a moins respecté l'harmonie dans ses vers,
 que M. Robé. L'attentat qu'il médite sur cette Muse,
 n'en est que plus original.

c) Tout ce morceau paraît une imitation de ces
 vers de Claudien :

*Jam credunt vicisse Deos , mediisque revinctum ,
 Neptunum traxisse fretis. Hic sternere Martem
 Cogitat , hic Phæbi laceros divellere crines.
 Hic sibi promittit Venerem , speratque Dianæ
 Conjugium , castamque cupit violare Minervam.*

d) Il faut se rappeler que le Général est historio-
 graphe.

A Marmontel n'abandonnât leurs charmes.
 Dans un couvent de timides nonnains,
 Au front modeste, aux yeux doux & bénins,
 Un Grenadier répandrait moins d'allarmes.
 Rien n'est égal à cet effroi mortel
 Qu'aux doctes Sœurs inspire Marmontel.

Témoins du trouble où ces complots perfides
 Avaient plongé les chastes Piérides,
 Apollon veut dissiper leur frayeur.
 Quoi ! leur dit-il, mes compagnes fidelles,
 Quoi ! sous mes yeux craindre qu'un ravisseur
 De vos appas ne profane la fleur !
 Consolez-vous, vous resterez pucelles :
 Plaisant moyen de consoler des belles !

Le Dieu pourtant, dans le fonds de son cœur,
 Quoi qu'il en dît, ne pouvait sans ombrage
 Voir contre lui se former cet orage ;
 Non qu'il craignît, car un Dieu n'a pas peur ;
 Mais des projets de la fière Immortelle
 Voulant du moins percer la profondeur,
 Il résolut de députer vers elle
 Un espion qu'on nomme Ambassadeur. *d)*

R E M A R Q U E S.

c) Non pour faire une alliance avec elle, intention ridicule que quelques personnes ont fait semblant

Pour cet emploi brillant & difficile ,
Jadis à Rome il eut choisi Virgile ;
Homere en Grece aurait eu cet honneur ,
Milton dans Londre , & le Tasse à Ferrare.
Un seul Français , favorisé comme eux , f)
Du grand Henri Chantre à jamais fameux
Pouvait prétendre à ce titre si rare.
Il fut nommé. Le Parnasse applaudit.
L'envie alors fut réduite à se taire.

Flatté d'un choix qui prouvait son crédit
Près d'Apollon , l'impatient Voltaire ,
Quoique malade & presque octogénaire ,
Chez la Déesse en hâte se rendit.
Même on prétend que pour aller plus vite ,
Il enfourcha le superbe Grifon ,
Dont autrefois à sa Jeanne il fit don. g)

R E M A R Q U E S.

de prêter à l'Auteur. Il fait trop bien qu'*entre ces ennemis il n'est pas de traité* ; mais comme il le dit , pour pénétrer les projets de la Déesse.

f) Quel éloge ! on voit bien que le talent de l'Auteur ne se borne pas au genre satyrique.

g) Il serait très-permis en Poésie de représenter l'Arioste , monté sur son hippogriffe. L'âne qui eut l'honneur de porter la Pucelle , le beau Dunois , &c.

Cette monture assez hétéroclite ,
Chemin faisant lui rappelait Fréron.

Peut-être ici, quelque lecteur profane
Demandera : mais à quoi bon cet âne !
Je vous l'ai dit , il fallait un Courfier
Pour transporter notre illustre malade.
Et puis, d'ailleurs, ce baudet singulier
De son espèce est-il donc le premier
Que l'on ait fait conseiller d'ambassade ?
Ah ! je connais maint âne plus grossier
Qui dans l'état occupe un plus beau grade :
Respectez donc le céleste baudet ,
Et laissez-moi de grace aller au fait.

Pour illustrer à jamais son entrée,
Une brillante & nombreuse livrée
Accompagnait le grave Ambassadeur,
Et de son rang annonçait la splendeur.
Comme il en fit le choix à la volée,
C'était un peu marchandise mêlée.

R E M A R Q U E S.

n'est pas indigne de porter M. de Voltaire. Le choix de cette monture nous paraît même d'autant plus judicieux, que c'est une politique très-adroite à un Ambassadeur, que de se ménager, au besoin, quelque intelligence dans le pays ennemi.

J'en

J'en suis fâché; mais d'un historien
La loi première est de ne cacher rien.

Un des fuivans était Robert Covelle, *h*)
Grand sectateur de la loi naturelle,
Qui doit sa gloire au libelle grivois
Ecrit en vers contre les Genevois.
Plus loin venait, aux ordres de Voltaire,
D'aventuriers une troupe légère.
Le dur Martin *i*), le prudent Cacambo,
Et ce Pangloss, qui voyait tout en beau,
Et ce Candide amant de Cunégonde,
Vaurien aimable & libertin charmant,
Lui qui parfois combat si plaisamment

REMARQUES.

h) C'est le Héros du Poème intitulé la Guerre de Geneve. L'Auteur de ce Poème a eu grande raison de dire en parlant du style de Boileau:

Il est trop beau, je ne puis l'imiter.

Il y a véritablement une prodigieuse différence de la Guerre de Geneve au Lutrin.

i) Personnages du Roman de Candide par le Docteur Ralph. Il était difficile de prodiguer plus de gaieté sur un fonds plus triste. L'Auteur veut prouver que tout est mal. Est-ce donc une vérité philosophique bien consolante pour le genre humain?

La providence arbitre de ce monde :
Tous égrillards & pécheurs endurcis,
Et se moquant du peuple circoncis. *k)*

On discernait, dans la joyeuse bande,
Maints beaux esprits frondeurs de la légende.
L'un des premiers est Guillaume Vadé, *l)*
De l'Evangile ennemi décidé.
On y voyait l'auteur de l'Ecoffaise,

R E M A R Q U É S.

k) C'est un des symptômes de l'épidémie philosophique actuellement dominante, que de se répandre en invectives contre le peuple Juif. On croit rabaisser le mérite des Pseaumes de Rousseau, en les appelant des Chansons hébraïques. Veut-on humilier Racine ? on ose dire qu'il n'a peint que des Juifs. Ces outrages d'une Philosophie qui devrait se piquer de tolérance & d'humanité, commençaient à révolter le Public impartial ; les Lettres de quelques Juifs Portugais ont enfin vengé la Synagogue aux dépens des railleurs.

l) Nous ne connaissons Guillaume Vadé, que par le témoignage de Catherine Vadé, sa cousine. Elle nous apprend que son cousin était si modeste, qu'il ne voulait pas que l'on donnât à ses Opuscules d'autre titre que celui de fadaïses : ce qui prouve qu'il en jugeait assez comme le public.

Qui, sous le nom de Jérôme Carré, *m*)
 Donna le jour à plus d'une fadaïse
 Dont le public ne lui fut aucun gré;
 L'Abbé Bazin, *n*) discoureur agréable,
 Par qui l'histoire est travestie en fable;
 De cet abbé le caustique neveu,
 Qui, sur un mot, pour son oncle prend feu; *o*)

R E M A R Q U E S.

m) La même Catherine Vadé nous apprend que le fameux Auteur ou Traducteur de la Comédie de l'Écossaise, se nommait Jérôme-Thomas-Raymond-Ignace-Xavier-François-Régis Carré. Nous félicitons les Lecteurs qui peuvent avoir la clef de ces plaisanteries. Pour nous, qui n'avons pas ce bonheur, nous avouons de bonne foi qu'elles nous paraissent assez insipides.

n) Auteur de la Philosophie de l'Histoire. Cette Philosophie consiste à ébranler la certitude historique, en substituant aux témoignages des Historiens une foule de conjectures souvent hasardées. Avec une érudition plus apparente que réelle, mais d'une superficie très-imposante, il est aisé à un homme de beaucoup d'esprit de jeter des nuages sur les vérités les mieux établies.

o) Allusion à un Ecrit intitulé la Défense de mon Oncle. Un Savant modeste avait donné un petit volume des Erreurs de l'Abbé Bazin, sous le titre de Supplément à la Philosophie de l'Histoire. Le neveu

Monfieur Imhoff, *p*) ce Ruffe mal-honnête;
 Qui dans Paris vint nous laver la tête;
 Certain Docteur appelé Zapata, *q*)
 Et, pour tout dire, un fils de Loyola,

R E M A R Q U E S.

de cet Abbé répondit à la Critique de ce Savant, en le traitant de paillard effronté, d'excrément de college, d'apologifte des bord..., du péché de Sodome, de l'incefte, de la beftialité, &c. &c. il faut avouer que le ftyle du pere Garaffe était de meilleure compagnie, quoique Garaffe n'eut pas l'honneur d'être philofophe.

p) C'est le Ruffe à Paris. Nous ne favons fi c'est un perfonnage réel ou factice. Il s'est un peu moqué de nous, mais nous pourrons bien le lui rendre, fi jamais il nous prend envie de faire un voyage à Petersbourg.

q) Nous avons de ce Docteur environ foixante questions fur la Bible. On peut juger du caractère de fes plaifanteries par une des questions qui terminent fa brochure. » Quand je rencontrerai des filles Juives, » dois-je coucher avec elles avant de les faire brû- » ler? & lorsqu'on les mettra au feu, n'ai-je pas le » droit d'en prendre une cuiffe ou une fesse pour mon » fouper avec des filles Catholiques? «

Le pere Adam *r*) qu'on n'attendait point là.

Quelque Censeur va m'objecter encore
Que dans l'espoir d'en imposer aux yeux,
L'Ambassadeur aurait pu choisir mieux.
Brutus, Oedipe, Orosmane, Zamore, *s*)
Tant de Héros si justement fameux,
Tant de grands noms que la gloire protege,
Et qui vivront chez nos derniers neveux,
Lui formeraient un plus noble cortège.
C'est mon avis. Ce choix précipité
Fut de sa part une témérité.

Avec sa suite, à la hâte assemblée ,

R E M A R Q U E S.

r) C'est un bon Jésuite, réfugié chez M. de Voltaire, & qui, malgré son nom, n'est pas le premier homme du monde, à ce que dit souvent cet illustre Ecrivain.

s) C'est dans ces ouvrages dignes de sa gloire, que nous aimons à reconnaître M. de Voltaire. Il serait aussi injuste de le juger d'après sa livrée, que de vouloir apprécier un homme d'Etat sur les propos de son antichambre. On pourrait faire une énumération beaucoup plus longue des bons ouvrages de M. de Voltaire. Voyez son article dans les Mémoires Littéraires de l'Auteur.

134 *L A D U N C I A D E*,
Son Excellence, ainsi que je l'ai dit,
Piquant des deux sur sa monture ailée,
Chez la Déesse en pompe descendit.

Les fots d'abord lui fermerent la porte :
Ils ignoraient quelle était son escorte.
Ils redoutaient que l'escadron guerrier
Ne méditât contre eux quelque entreprise,
Et dans leur camp ne vint les défier ;
Mais en voyant les branches d'Olivier
Qu'offrait Voltaire en signe de franchise,
Stupidité revint de sa méprise.
Le Général l'avertit en secret
Que par ses soins & par son entremise
Peut-être bien Voltaire on gagnerait,
Que sa livrée on lui débaucherait,
Et qu'en tout cas on se hazarderait
A l'arrêter lui-même par surprise.
A l'instant donc, le Ministre du Dieu,
Qui commençait à murmurer un peu,
Fut introduit aux piés de la sottise.

Sage enchanteur, ah ! c'est dans ce moment
Que j'ai besoin de ta faveur divine,
Pour retracer un grand événement
Que nul lecteur, nul mortel ne devine.
Daigne m'apprendre, officieux Merlin,
Tous ces détails dont je ne dois rien taire.

Observant tout avec un œil malin
Qu'il promenait sur l'assemblée entière,
L'Ambassadeur appuyé d'une main
Sur le neveu du docte Abbé Bazin,
Ainsi parla pour entrer en matière :
Ecoutez-moi , je suis le vieux Voltaire,
Et d'Apollon plénipotentiaire...
Sur ce ton noble il eut continué ;
Mais chez les fots le sublime est hué.
Fréron , d'ailleurs , se mit si fort à braire ,
Au seul aspect de l'âne son confrere ,
Que de ce bruit le Vieillard irrité
Prit cet affront pour une hostilité.
Ce n'est point lui , c'est le Dieu qu'on outrage.
Sa dignité l'oblige à se venger :
A haute voix il allait exiger
Qu'on lui remît le coupable en otage ,
Se promettant de le bien corriger.
Fréron certain du châtiment sinistre
Que d'Apollon lui gardait le Ministre ,
Se mit à braire avec plus de fureur.
A ce signal , ô surprise , ô terreur !
L'Ambassadeur voit sa fuite infidelle
Fuir du côté de la sotte immortelle.
De tant d'amis , d'un parti si nombreux,
Il ne lui reste , en ce désordre affreux
Que son Grison plus estimable qu'eux.
O des Grisons rare & parfait modele !

Il vient s'offrir à l'Envoyé confus ,
 Qui prend son tems pour remonter dessus.
 Un peu plus tard la perfide séquelle ,
 Le Général , Diderot & Saurin ,
 Sur le grand homme allaient porter la main. *1)*
 Ainsi , dit-on , le vainqueur de Pavie , *u)*
 Au droit des gens se fiant un peu trop ,
 Pour éviter pareille ignominie ,
 Fut obligé de s'enfuir au galop.
 Tous entouraient Voltaire avec audace ,
 Tous lui fermaient le chemin du Parnasse ;
 Mais il leur jette un coup d'œil qui les glace.

R E M A R Q U E S .

1) M. de Voltaire ne devait s'affilier à aucune Secte. Il a eu le tort de ne se pas fier assez à sa gloire , & c'était, peut-être , le seul moyen de l'affaiblir. Il a reçu & donné bien des louanges que la postérité aura peine à lui pardonner.

u) Charles-Quint , pressé d'appaiser les troubles de la Flandres , vint se remettre , avec plus de légèreté que de prudence , à la discrétion de François Premier , qui n'en abusa point ; mais éclairé par la réflexion sur le danger qu'il avait couru , & dissimulant mal sa crainte , il partit de Paris avec la plus grande précipitation.

Tel Coligny , d'affassins entouré , x)
Semblait un Roi par son peuple adoré.

L'âne intrépide & docile à son maître ,
Se rappelant l'ardeur qu'il fit paraître ,
Lorsque Milan , y) témoin de ses exploits ,
Le vit sauver des attentats d'un prêtre ,
Et Dorothée , & lui-même , & Dunois ,
L'âne indigné poursuit , atteint , renverse , z)
Tous ces felons que la frayeur disperse ,

R E M A R Q U E S.

x) Le choix de cette comparaison, tirée mot pour mot, du plus bel ouvrage de M. de Voltaire, nous a paru singulièrement heureux.

y) Voyez le septieme Chant de la Pucelle.

z). Nous croyons que ce Chant ne pouvait être terminé d'une maniere plus satisfaisante. Voilà M. de Voltaire rendu à lui-même , & débarrassé de sa perfide livrée. Il n'a besoin que de sa monture pour dissiper cette foule orgueilleuse qui osait se promettre une réputation aux dépens de sa gloire. Il retourne paisiblement au Parnasse , où il conservera toujours le rang d'un des plus singuliers & des plus rares génies qui aient jamais illustré l'Europe.

NB. Que M. de Voltaire lui-même a donné à ce Chant de la Dunciade le témoignage le moins suspect

Lance à Fréron un regard de mépris,
Et prend son vol aux célestes Lambris.

Tandis qu'au Pinde il reconduit Voltaire
Emerveillé de la fureur des fots,
Stupidité, qui redevient plus fiere,
De son parti voyant grossir les flots,

R E M A R Q U E S.

& le plus flatteur de son approbation, dans son charmant Dialogue de Pégase & du Vieillard. Voilà ce que l'on s'est bien gardé de remarquer, & ce que, pour l'honneur de M. P..., & pour le sien, nous ne pouvons nous dispenser de transcrire:

J'écris une sottise; aussitôt on l'imprime.

On y joint méchamment le recueil clandestin

De mon cousin Vadé, de mon oncle Bazin.

Candide, emprisonné dans mon vieux Secrétaire,

En criant *tout est bien*, s'enfuit chez un Libraire.

.

Quatre Bénédictins, avec leurs doctes plumes,

Auraient peine à fournir ce nombre de volumes.

On ne va point, mon fils, fut-on sur toi monté,

Avec ce gros bagage à la postérité.

Rien ne prouve mieux la richesse réelle de M. de Voltaire, que cet aveu plein de noblesse & de franchise. Rien n'est plus propre à déconcerter ses adulateurs, à désarmer ses critiques, & à prouver enfin que ce grand homme fait lui-même apprécier, mieux

Fait dans les rangs de sa suite guerrière
Distribuer la troupe auxiliaire ;
Et déployant son superbe étendart ,
Elle donna le signal du départ.

R E M A R Q U E S.

que personne , sa véritable gloire. Au reste , cette même Livrée , qui nous a paru injurieuse pour lui , & qu'il abandonne , ferait beaucoup d'honneur à ceux de nos Gens de Lettres , qui , peut-être , ont la fatuité de se croire au-dessus d'elle. Ils auraient lieu d'être très-flattés s'ils étaient seulement d'aussi bonne maison. Nous n'en exceptons pas même ceux que M. de Voltaire a la complaisance d'appeller ses amis.





LA DUNCIADE.

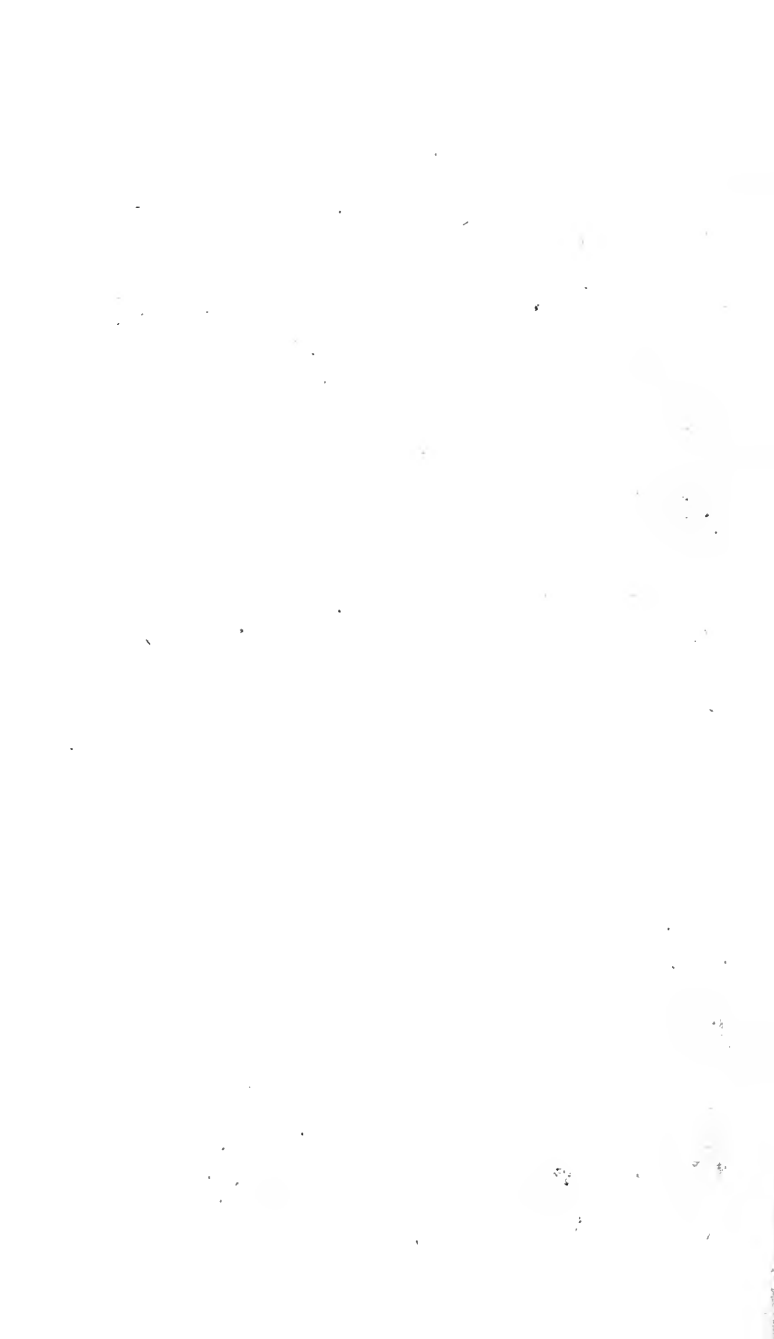
CHANT NEUVIEME.

LES AMAZONES.

SExe enchanteur, à qui tout rend hommage,
Si j'ai passé le printems des amours,
Si malgré moi, j'ai l'honneur d'être sage,
Je me souviens encor de ces beaux jours
Où j'ai subi votre doux esclavage.
Qui n'eut alors envie mon partage!
La volupté, fidelle à mes desirs,
En m'égarant de plaisirs en plaisirs,
Se conformait à mon humeur volage.
Fiere Daphné, pour vaincre tes rigueurs,
Du sentiment j'empruntais le langage.
A moins de frais j'allumais tes ardeurs,
Folâtre Eglé, tes plus tendres faveurs
Etaient le prix d'un léger badinage.



Heureux enfant, égalez votre père !



Mais, croyez-moi, fexe fait pour charmer,
 Contentez-vous d'un si noble avantage,
 Et n'allez pas vous laisser enflammer
 Pour les faux biens qui sont à notre usage.
 Ne quittez point l'aiguille de Pallas
 Pour le compas de la grave Uranie ;
 N'enviez point les palmes du génie ;
 Le Ciel vous fit pour de plus doux combats :
 Donnez des loix , & n'en recevez pas.
 N'allez jamais , d'une ardeur indiscrete ,
 De Calliope emboucher la Trompette.
 Si quelquefois , pour le docte Côteau,
 Vous négligez les myrthes de Cythere ,
 Suivez plutôt la rendre Deshouliere.
 Les sons légers de l'humble chalumeau
 Offrent assez de quoi vous satisfaire.
 Je n'aime point une femme guerriere :
 J'aime encor moins celle qui sur les bancs
 Va se mêler au troupeau des pédans.
 Signalez-vous dans une autre carriere.
 Que dans les cieux Prométhée ou Newton
 Aillent encor dérober la lumiere ,
 Il est plus doux d'égarer la raison.
 Du bel Esprit l'importune chimere ,
 Même à nos yeux , ne vaut pas l'art de plaire.

Stupidité ne pense point ainsi.
 Elle a sans cesse autour de sa personne

Un bataillon qu'elle-même a choisi.
 Ce fut jadis la prude Scudéri *a)*
 Qui commanda cette troupe Amazone.
 A cet emploi succéda Gr-f-gny. *b)*
 Sottise après fit choix de du B-c-ge, *c)*
 Fière beauté, l'ornement d'un autre âge.
 Elle y viendra cette Ricc-b-ni,

R E M A R Q U E S.

a) Madeleine de Scuderi, Auteur des Romans de Clélie, du grand Cyrus, &c. ouvrages qui n'ont plus de lecteurs.

b) Des Lettres d'une Métaphysique précieuse, sous le nom d'une Péruvienne, une Comédie Romanesque, prise d'une autre Comédie du même genre, intitulée la Gouvernante, firent à Madame de G... quelque réputation de son vivant : encore n'est-il pas bien avéré qu'elle fut l'auteur de ces ouvrages. Il est difficile de reconnaître la main d'une femme dans la Métaphysique amoureuse des Lettres Péruviennes.

c) Madame du B... est connue par une Tragédie des Amazones, & par un Poëme imité du Paradis perdu de Milton. Une femme née pour les Graces devrait être peu jalouse de figurer à la suite de Calliope & de Melpomene. Madame Déshoulières fit une Tragédie de Genferic, on lui conseilla de retourner à ses moutons.

Qui n'a point fait le Marquis de Cressi, *d*)
 Qui n'a point fait les Lettres de Fanni,
 Qui n'a point fait Juliette Catesbi.
 P-y-s-eux, *e*) peut-être aura son tour aussi.
 Vous étiez-là, vaillante Hermaphrodite,
 Belle Malcrais, mais ennuyeux Maillard, *f*)
 Pour exprimer votre double mérite,
 Calot lui-même, *g*) eut épuisé son art.

R E M A R Q U E S.

d) Jolis Romans que beaucoup de gens refusent à l'Auteur dont ils portent le nom.

e) On a retenu d'un des Romans de cette Dame, intitulé *Zamor & Almanzine*, une naïveté précieuse à conserver : » La Princesse s'ennuyait fort du Serrail : » le moyen de ne pas périr d'ennui avec des Eunuques ! «

f) L'original de la fameuse *Mériadec* de la *Métromanie*. C'était un Poète Breton, qui sous le nom de *Mlle. Malcrais de la Vigne*, adressa des vers flatteurs à tous nos Ecrivains célèbres, qui lui répondirent par des hommages galans, & même par des déclarations fort tendres. Il crut avoir acquis le droit d'avouer son sexe, & l'admiration fit place aux huées.

Voilà de vos arrêts, Messieurs les gens de goût !

g) Tout le monde connaît le burin original de *Calot*, l'expression singulière & la variété surprenante de ses grotesques.

Telles marchaient ces superbes rivales,
 De la Déesse intrépides Vestales,
 Se souvenant d'avoir eu pour guidon,
 Dans ses beaux jours, la Comtesse Fréron. *h)*
 Trompette en bouche, & Clairon au derriere, *i)*
 Pour annoncer leurs illustres exploits,
 On voit partir la Déesse aux cent voix;
 Et le hibou, qui fut jadis le Miere,
 Voltige autour de la troupe guerriere.

Stupidité, qui connaît leur valeur,
 Veut, à leur tête, envahir le Parnasse.
 Le bataillon, sensible à cet honneur,
 Fait éclater sa belliqueuse audace.
 Mais l'immortelle a besoin d'un Courfier.
 Ne voyant point son Pégase ordinaire,
 Elle eut d'abord le projet singulier

R E M A R Q U E S.

h) M. Fréron qui a été Jésuite, puis Sous-Lieutenant d'infanterie, sous le nom du Chevalier Fréron, puis Abbé, puis marié, puis remarié, &c. a été aussi Comtesse. Ses premieres feuilles s'appellaient Lettres de la Comtesse ***

i) On fait que la Renommée s'est enrichie d'une nouvelle Trompette, qui n'est pas aujourd'hui la moins employée.

De transmuier Chaumeix en dromadaire ;
 Lorsqu'avisant Fréron son Chancelier ,
 Qui soupirait encor de son injure , k)
 Viens , lui dit-elle , & fers moi de monture.
 Au même instant le grave Aliboron
 Fut possesseur de deux superbes aîles.
 Il les déploie : il admire le don
 De la Déesse , & croit que sans façon
 Il va franchir les voûtes éternelles.
 Il voit déjà les vastes cieux ouverts ,
 Quand un malheur qu'il ne prévoyait guere ,
 Dérangea bien ce projet téméraire.
 Stupidité , qui fait tout de travers ,
 Avait placé les aîles à l'envers :
 Si que Fréron , loin de fendre les airs ,
 Etait porté , par un essor étrange ,
 Non vers le ciel , mais toujours vers la fange.
 Plus l'animal s'obstinait à grimper ,
 Plus il luttait contre son caractère ,
 Et plus son aîle , agile en sens contraire ,
 Dans le *Bathos* le forçait à ramper.

Mon cher Lecteur , à ce tableau risible

R E M A R Q U E S.

k) Le double passe-droit que lui a fait la Déesse en faveur du Général.

Arrêtons-nous. Contemplez un moment
 Mon Hippogriffe en sa marche pénible.
 Suivez des yeux le reptile volant.
 De son instinct, toujours prédominant,
 Voyez agir la force irrésistible.
 La Dêité, lui ferrant le bridon,
 L'excite envain à grands coups d'aiguillon;
 Tout le pouvoir de la fiere immortelle
 Est épuisé sur l'animal rebelle.
 Elle ne peut, qu'au bruit du fouet vengeur,
 Du lourd Courfier hâter la pesanteur.
 Un mot pourtant dont se souvient la belle,
 Mot, à la fois, énergique & moqueur,
 Du quadrupede éveille un peu l'ardeur.
 Dès qu'il l'entend, sa marche est plus honnête :
Wasp ¹⁾ est le mot qui fait aller la bête.

Stupidité désigne à ses soldats
 La docte enceinte où s'adressent leurs pas.
 Déjà leurs yeux étincellent de joie ;
 Et Marmontel croyait saisir sa proie ,
 Quand tout-à-coup, de glapissantes voix
 Qui s'efforçaient de parler à la fois,

R E M A R Q U E S.

¹⁾ *Wasp*, ou Frélon, personnage du faiseur de feuilles dans la Comédie de l'Ecoffaïse.

Font arrêter la superbe Déesse.

A ce tumulte on accourt , on s'empresse ;
On veut savoir d'où naît ce mouvement :
Le bruit s'accroît de moment en moment :
Las ! il partoît du bataillon femelle !

Sage Merlin , faut-il que je révele
Ce qui causait cette étrange rumeur ?
Dois-je trahir les secrets d'une belle ?
Comment pourrai-je , ô prudent enchanteur ,
Conter un fait qui n'a pas de modele ?
Faut-il ici vous dire ingénûment
Qu'une Amazone , une docte pucelle
Faifait alors... quoi , lecteur?... un roman ?
Une chanson ? quelque piece nouvelle ?
Un madrigal ?... non ... c'était ... un enfant.
J'ai dit le mot. Or c'est à vous , Mesdames ,
D'après ce fait qu'il fallait publier ,
A décider si le ciel fit les femmes
Pour guerroyer , ou pour versifier.
De ce grand jour l'événement sublime
Fit que l'auteur ne put être anonyme.
Recevez-donc , douce Ricc-b-ni ,
Mon compliment sur cet enfant chéri :
On ne pourra vous nier celui-ci.
B..... vole aux cris de la guerriere.
Rien ne l'arrête. A ce tendre intérêt ,
On voit assez qu'il était du secret :

148 *L A D U N C I A D E*,
Heureux enfant , égalez votre père !

Stupidité descendit de Fréron ,
Mit pied à terre , & reçut le poupon.
La Dêité n'est rien moins que sévère :
Elle embrassa le gentil nourrisson ,
Qui , pour signal de sa gloire future ,
Se met soudain à beugler comme un veau , *m*)
Miaule en chat , & croasse en corbeau.
Stupidité , pour confirmer l'augure ,
Plonge l'enfant dans un marais voisin.
Deviens , dit-elle , insensible aux blessures ,
Invulnérable aux affronts , aux injures ,
Comme les Wasps de Quimpercorentin. *n*)

R E M A R Q U E S.

m) Ceci est imité de Pope avec discrétion. Il dit que Martin Scribler , venant au monde , beugla comme un veau , bêla comme une brebis , caquetta comme une pie , grogna comme un porc , hennit comme un cheval , croassa comme un corbeau , miaula comme un chat , imita le cri des oyes qui fauverent le capitolé , se mit à braire comme un âne... & que le lendemain on le trouva jouant dans son lit avec deux hiboux.

n) On prétend que la maison Wasp est originaire de Quimpercorentin.

Jouis en paix de ton noble destin,
Et défends-toi la plainte & les murmures.
Telle autrefois l'immortelle Thétis o)
Dans l'onde noire avait plongé son fils,
Tel, aux regards de la sotte phalange,
Le nourrisson de la Stupidité
Fut par trois fois replongé dans la fange,
Et son talon ne fut pas excepté.
Son goût naissant aussitôt se déclare :
Déjà dans l'air il pousse un cri bizarre :
D'après ce cri, dont retentit le lac,
Par la Déesse il fut nommé Kakouac. p)

O noble Enfant, né dans ce jour de guerre,
De quels exploits tu vas remplir la terre!
La Déesse t'accorda l'heureux don
De plaire aux fots en choquant la raison;
De déployer, dans une hebdomadaire,

R E M A R Q U E S.

o) On fait qu'elle plongea son fils Achille dans le Styx, pour le rendre invulnérable; mais elle oublia d'y plonger son talon, précaution que la Stupidité ne néglige pas en faveur de son jeune élève.

p) Allusion aux Mémoires pour servir à l'Histoire des *Cacouacs*. On fait que ce mot dérive du Grec, & quelle Secte l'Auteur avait prétendu désigner.

150 *L A D U N C I A D E ,*

Et la bassesse , & l'orgueil d'un Corfaire ;
De plaifanter , fans craindre les arrêts ,
Mieux que Zoïle , ou que l'Abbé Morlaix ;
De colorer la noire calomnie ;
De déchaîner contre la Vérité
Tous les serpens dont se nourrit l'envie ,
Et d'insulter avec impunité
Au noble effor des enfans d'Uranie.
Il eut le don de trouver tout mauvais ,
Hors les écrits que lui-même aurait faits.
Il eut enfin , tout l'esprit de sa mere ,
La noble audace & le feu de son pere.
Ainsi nâquit cet ante-christ du goût : *q*)

R E M A R Q U E S .

q) On aura peine à croire que la naissance de cet Enfant , si visiblement allégorique , ait fourni le sujet d'un des reproches les plus graves que l'on ait faits à l'Auteur. On voulait que , par cet accouchement supposé , il eut flétri la réputation & calomnié l'honneur d'une chaste Amazone. Mais qui ne voit que l'enfant Kakouac , qui beugla comme un veau , miaula comme un chat , & croassa comme un corbeau , n'est qu'un personnage évidemment idéal , tel que Martin-Scribler , Mathanafius , &c. ? qui ne voit que ce nouveau Python n'est qu'un symbole des Zoïles à venir , & qu'enfin les vrais méchans sont ceux qui voudraient mêler de la noirceur au badinage d'une fiction purement poétique.

Puissent ces vers le démasquer par-tout !

O souverains , qui chérifiez la gloire ,
Méfiez-vous de ce nouveau Python ;
C'est l'ennemi des filles de Mémoire ,
Qu'il soit percé des fleches d'Apollon.
Il a des Arts conjuré la ruine :
Tout est perdu si jamais il domine.

Stupidité remet le nourrisson
Entre les mains de l'illustre guerriere ;
Puis reprenant son audace premiere ,
Elle remonte aussitôt sur Fréron ,
Qui se battait alors pour un chardon
Avec Légier , Monvel & la Morliere.
Aliboron fut proclamé vainqueur :
Il en conçoit un favorable augure ,
Et plus léger , plus prompt dans son allure ,
Il semble enfin montrer quelque vigueur.
Tel , à la voix du Héros de Cervante ,
Son fier Courfier , le fameux Rossinante ,
Du Paladin présageant les exploits ,
Osa , dit-on , galopper une fois. r)

R E M A R Q U E S.

r) Voyez le XIV. Chapitre du tome 3 de Don Quichotte.



LA DUNCIADE.



CHANT DIXIEME.



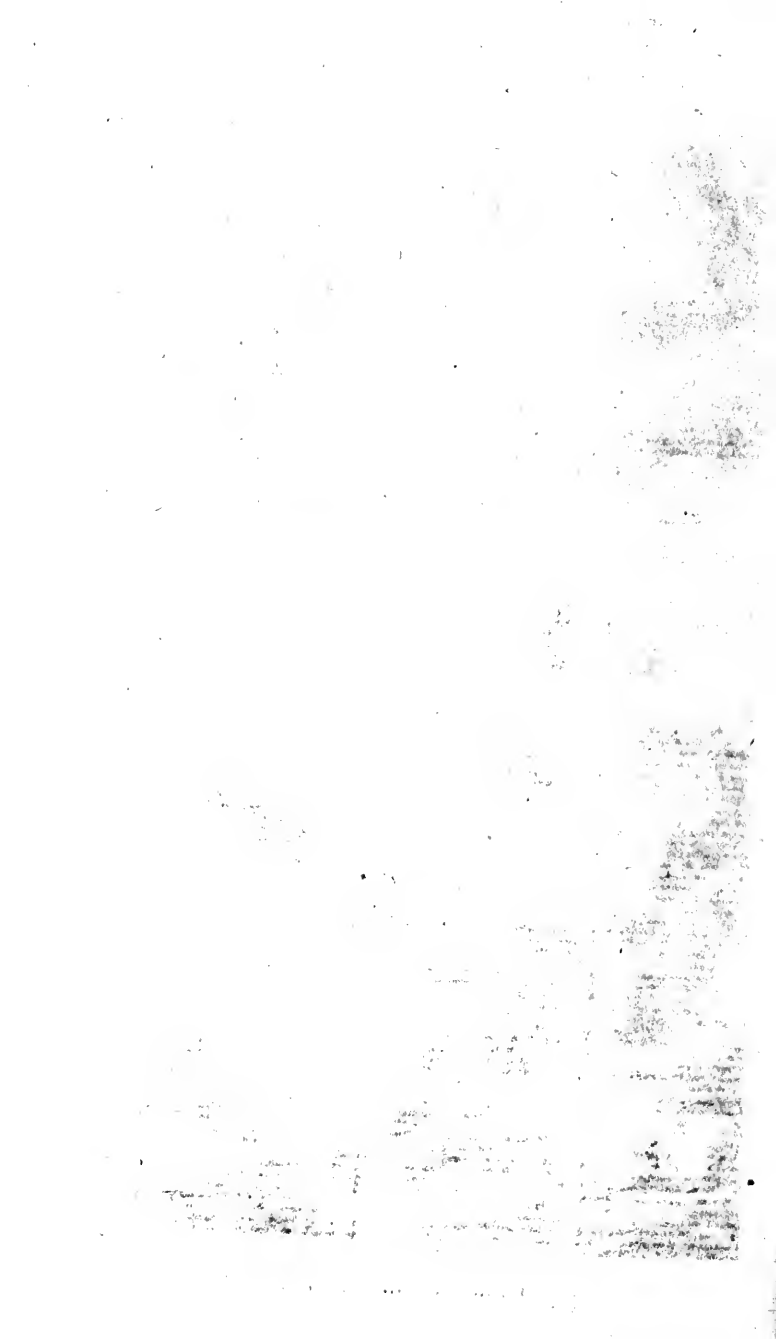
LE SIFFLET.

T Andis qu'en proie à leur vaine arrogance,
 Vers le Parnasse ils marchaient en silence,
 Et qu'ils croyaient avec impunité
 Du Dieu du jour tromper la vigilance,
 Alors ce Dieu méditait sa vengeance.
 Il observait, sur Pégase monté,
 Du bataillon la superbe ordonnance.
 Il fut d'abord un peu déconcerté
 Quand il eut vu leur nombreuse affluence :
 Sur cette foule il n'avait pas compté,
 Et tant de fots passaient son espérance.

Stupidité l'apperçoit dans les cieux.
 A son aspect, Fréron & la guerriere



O grand pouvoir du terrible sifflet !



Voudraient déjà retourner en arriere ;
Mais à l'envi se rassurant tous deux :
C'est bien à toi , Dieu faible & téméraire, *a*)
D'oser , dit-elle, irriter ma colere !
Sœur du Cahos , je regnais avant toi ;
Je commandais à la nature entiere ,
Quand sur le Pinde on ignorait ta loi.
Longtems la nuit précéda la lumiere ,
Et le destin te fit naître après moi : *b*)
Fuis ton aînée , & crains de me déplaire.

Elle parlait ; Apollon , né railleur ,
Lui répondit par un regard moqueur ,
Accompagné d'un sourire ironique.
Ce froid mépris , ce silence énergique
Fit son effet ; & la Déesse eut peur.
Pour s'en tirer ne sachant comment faire ,
D'un ton plus doux elle lui dit : mon frere ,
La tolérance affermit les états :
Vous l'apprendrez en lisant *Eélifaire*.
Que l'intérêt , parmi les potentats ,

R E M A R Q U E S.

a) Imitation d'Homere.

b) Rien de plus vrai que cette allégorie. Le droit d'aînesse est incontestable ; l'ignorance & la barbarie ont toujours précédé les Arts.

Cède une fois au bonheur de la terre.
 Donnons au monde un exemple si beau :
 De la discorde éteignons le flambeau,
 Et qu'entre nous, l'esprit philosophique
 Forme, du moins, un accord politique.

A ces propos, Messer Aliboron,
 Pensant déjà que la paix était sûre,
 Voulut traiter de monture à monture,
 Et s'allier au coursier d'Apollon.
 En sa présence il gambade, il s'exerce,
 Et jusqu'à lui portant son vol inverse,
 Il veut agir de pair à compagnon :
 Mais le coursier, blessé d'un tel commerce,
 Et dédaignant l'ex-Jésuite étalon,
 Tournant le dos, d'une fière ruade,
 Du lourd Grifon repoussa l'accolade.

Cherchez, Lecteur, dans Pline ou dans Buffon,
 Ce qu'ils ont dit à l'article Fréron : c)
 Vous y verrez que l'animal est traître.
 C'est ce qu'alors il fit assez paraître.
 Plein de dépit, mais le dissimulant,
 Aliboron toujours caracolant,

R E M A R Q U E S.

c) Voyez la première page du 8^e. volume de l'Histoire Naturelle de M. de Buffon, édition in-12.

Tourne Pégase; & bouillant de colere,
Vint lâchement le mordre par derriere.
Toute l'armée applaudit à grands cris;
De son audace Apollon fut surpris :
Pour un moment il le crut redoutable ;
Car il pouvait entraîner par son poids
Phébus , Pégase & l'Olympe à la fois.
Le bataillon , d'ailleurs , est formidable :
Vers le Parnasse il avançait toujours :
Apollon voit qu'il faut être implacable.

Muse , dis-moi qui vint à son secours ,
A quel prodige il eut enfin recours ;
Révele-moi ce combat mémorable ,
Et de Fréron la chute épouvantable.

Mon cher Lecteur , vous saurez qu'Apollon
N'est pas réduit seulement à sa lyre :
Il a de plus une arme qui déchire ,
Arme fatale à plus d'un avorton
Qui croit régner dans le sacré Vallon.
C'est un gardien qui veille à son Empire.
Ce n'est pourtant que le sifflet du goût :
Mais ce sifflet l'accompagne partout.
Lorsqu'un rimeur , en proie à son délire ,
Prend son accès pour le talent d'écrire ,
Tout aussitôt Phébus en est instruit
Par son sifflet , & mon sot éconduit.

Pour Marmontel il siffla de lui-même,
 Quand sur le Pinde on entendit sa voix.
 Il redoubla, quand son orgueil extrême
 Osa donner de poétiques loix.
 Il est doué de ce pouvoir suprême :
 Tels ces Trépiés, chef-d'œuvre de Vulcain, *d)*
 Marchaient sans guide au Conseil du destin.

Apollon siffle : & le bruit énergique
 Qui retentit du sifflet satyrique,
 Par l'Hélicon est au loin répété.
 Jamais Astolphe, avec son cor magique, *e)*
 Ne fit d'effet si prompt, si redouté :
 Déjà tout cede à l'instrument cynique.

O grand pouvoir du terrible sifflet !
 Vous verriez fuir & Raynal *f)* & Trublet,

R E M A R Q U E S.

d) Voyez l'Iliade, & remarquez comme tout s'anime sous la main d'Homere.

e) Voyez l'Orlando furioso.

f) M. l'Abbé Raynal, non comme l'Auteur de l'histoire philosophique & politique du commerce des Européens dans les deux Indes, que certainement il n'a ni pu, ni dû faire; mais comme l'Auteur des

Le vieux d'Arnaud, & le pesant Sedaine.
Le Général interdit & confus,
En soupirant se rappelle Egyptus. *g)*
Dorat frémit, & pense à Théagene. *h)*
Thomas lui-même est contraint de céder :
Nul n'obéit, nul ne veut commander.
L'effroi glaçait la troupe fugitive :
Ainsi jadis, de la trompette juive
Les sons vengeurs répétés par l'Echo,
Firent tomber les murs de Jéricho.
Sur Diderot Saurin se précipite.
Le bruit perçant les atteint dans leur fuite.
L'Abbé le Blanc se retire à grands pas,
En maudissant le démon des combats.
La peur se met au quartier des femelles.
L'Abbé Coyer, leur disant des fadeurs,
En ce moment redoublait leurs vapeurs ;
Il est réduit de s'enfuir avec elles :
Et cependant l'Apôtre des ruelles,

R E M A R Q U E S.

histoires du Stadhoudérat, & du Parlement d'Angleterre, qui ne sont remplies que de jolies phrases, & d'antitheses de mots.

g) La dernière Tragédie du Général, & la plus sifflée.

h) Tragédie de M. Dorat, non moins malheureuse.

Même en fuyant , s'égayait sur les mœurs. *i*)
 Une Amazone... Ah ! j'en rougis de honte !
 Tombe en courant , & produit au grand jour
 Ce qui n'est fait que pour l'œil de l'Amour.

Quoi ! vous aussi , mes beaux esprits de Cour ,
 Pour l'Hélicon déserteurs d'Amathonte ,
 Quoi ! votre orgueil se dément à son tour !
 Vous vous cachez , auteur d'Amalazonte, *k*)
 Faible guerrier, un sifflet vous surmonte !

Les chefs partis , on voit fuir les soldats ,
 Déjà Monvel *l*) & le sombre Falbaire *m*)

R E M A R Q U E S .

i) Allusion au goût dominant de M. l'Abbé pour les Bagatelles morales.

k) Tragédie très-oubliée , quoiqu'elle ne soit pas très-ancienne.

l) C'est ici le rebut de l'Armée , ou plutôt la ménagerie de la Déesse.

m) M. Fenouillot de Falbaire , l'un des plus ennuyeux Dramaturges qui ait affligé notre théâtre. On lui doit *l'Honnête Criminel* , *le Fabriquant de Londres* , & en dernier lieu , une certaine *Ecole des Mœurs* , célèbre par un bon mot de M. le Kain. « Comment pouvez-vous » recevoir de pareilles Pièces, lui demanda une très-

Blin , de Rofois , Charpentier , la Morliere
L'ami Robbé , qui n'en conviendra pas ,
Et Sabatier *n*) roulent dans la pouffiere.

Alors tomba le petit Poinfinet ; *o*)
Il fut diffous par un coup de sifflet.
Telle au matin , une vapeur légère
S'évanouit aux premiers feux du jour ,
Tel Poinfinet se perdit sans retour.

R E M A R Q U E S.

» grande Dame excédée de l'ennui qu'elle avait éprou-
» vé ! Madame , répondit l'Auteur , *c'est le secret de la*
» *Comédie.* «

n) L'Auteur des *Trois Siecles* , plagiaire qui avilit
tout ce qu'il dérobe. Il peut avoir les oreilles , mais
certainement il n'a pas les mains de Mydas.

o) C'est celui qui croyait avoir le don de se rendre
invisible , qui a donné tant de Scenes à Paris par son
étonnante crédulité , & qui a fini par aller se noyer au
pays de Don Quichotte , près du Toboso. Sa folie
était du moins d'un genre gai qui prêtait à l'amusement,
public ; mais celle de l'ami Robbé vise à la fureur
comme on peut en juger par sa dernière Satyre , &
c'est l'effet des coups de bûche qui l'ont rendu con-
vulsionnaire.

Dans cet amas de fugitives bufes ,
 Le rédacteur de l'Almanach des Muses *p)*
 Reçoit aussi le prix de son orgueil ;
 Il disparaît ainsi que son Recueil.

Mais Marmontel rappelant son courage ,
 De son malheur veut tirer avantage.
 Il se relève, & bouillant de courroux :
 Lâches amis, vous m'abandonnez tous !
 Est-ce donc là cette ardeur enflammée
 Qui vers le Pinde entraînait votre effor ?
 Un sifflet seul disperse mon armée !
 Y pensez-vous ! quoi ! votre oreille encor
 A ce vain bruit n'est pas accoutumée ?
 Osez me fuivre, ou soudain contre vous
 Mon désespoir va diriger ses coups.

A ce Discours, pillé dans la Pharsale, *q)*
 Notre Héros crut de ses combattans

R E M A R Q U E S.

p) Petite compilation annuelle rédigée sans l'aveu des Muses. Les Notes seules appartiennent au Rédacteur, & ce sont précisément les Notes qui ont fait tomber l'Almanach.

q) On a déjà parlé de la belle passion du Général pour Lucain.

Resusciter

Ressusciter la vigueur martiale ;
 Mais , par malheur , ce n'était plus le tems
 Où l'éloquence enhardissait les gens.
 Loin d'applaudir à ce nouveau Tyrthée, *r*)
 Loin de le suivre , ô vertige fatal !
 O trahison ! la troupe révoltée
 Ose siffler son propre Général.
 Tels de Satan les ténébreux confreres ,
 A son orgueil , si l'on en croit Milton ,
 Répondaient tous sur un semblable ton ,
 Et le sifflaient du sein de leurs chaudieres. *s*)
 Pour Marmontel effrayante leçon !
 Phébus , au ciel , & les fots sur la terre ,
 En l'écoutant , sifflent à l'unisson :
 Tel fut pour lui tout le fruit de la guerre.
 Fréron toujours gardant son caractère ,
 Ne sifflait pas , car il aimait mieux braire.

R E M A R Q U E S.

r) C'est le Poète guerrier dont Horace a dit :

*Tyrthæusque mares animos ad Martia bella
 Versibus exacuit.*

s) Voyez le X. livre du Paradis perdu. » Satan
 » suspendit son discours pour goûter , au milieu des
 » acclamations , les applaudissemens qu'il croyait mé-
 » riter , quand il entendit , de tous côtés , d'épouvan-
 » tables sifflemens , signe du mépris général.

Aux mouvemens de l'effréné Grifon,
La Déité, peu ferme sur l'arçon,
De l'animal empoigna la criniere;
Mais vainement elle épuise son art
Pour contenir sa monture infidele;
Déjà Fréron méditait son départ.
Il fait semblant de diriger son aile
Vers l'Empirée; & la sotte immortelle
S'applaudissait de cet effor gaillard;
Mais à l'instant il s'échappe sous elle.
Il est contraint de céder à la fois
A son instinct, à sa honte, à son poids.
Il obéit à la loi qui le guide;
En descendant son vol est plus rapide.
Il s'abyma dans un marais profond;
Sa pesanteur l'entraîna jusqu'au fond.
Stupidité, des siens abandonnée,
Dans son palais retourna consternée;
Et cependant Phébus victorieux
Prend congé d'elle & plane au haut des cieux.

Messieurs les fots, nous voilà quitte à quitte.
Chacun de nous a le lot qu'il mérite.
Dans vos écrits vous m'avez outragé,
J'en suis content, ma gloire est votre ouvrage.
Par son sifflet Apollon m'a vengé,
Et les regrets seront votre partage.
Je goûte enfin le repos du vrai sage.

Pour le troubler vos cris sont impuissans.
 Vivons en paix déformais, j'y consens;
 Mais respectez mon tranquille hermitage,
 Ou je reviens terrible à l'abordage :
 N'espérez pas éviter mon coup d'œil,
 Messieurs les fots, je vous vois d'Argenteuil. *t)*

É P I L O G U E.

Ainsi j'osais sans crainte & sans scrupule,
 Mais respectant & les loix & les mœurs,
 Sur les Écrits de nos fades rimeurs,
 En me jouant, lancer le ridicule.
 Dans ma retraite, oubliant leurs clameurs,
 Exempt de fiel, j'opposais à leur rage
 Quelques bons mots (innocent badinage)

R E M A R Q U E S.

t) Jolie retraite de M. P... aux bords de la Seine.
 C'est par allusion à cette retraite, & à une femme très-aimable qui venait souvent en partager la solitude, qu'un homme d'esprit adressa ces vers à l'Auteur.

Nos rimeurs vont craindre Argenteuil,
 Comme ils craignaient jadis Auteuil : *
 Heureux pourtant dans leurs disgraces,
 Que pour adoucir vos pinceaux !
 Vous ayez près de vous les Graces ;
 Elles manquaient à Despréaux.

* Village près de Paris, où Boileau avait une maison.

Et l'amitié, qu'on ignore à Paris,
 Venait regner sous mes berceaux fleuris.
 Et cependant, ô siècle déplorable !
 O de forfaits assemblage exécration !
 Quelles horreurs, que de fléaux divers,
 Se déchaînaient sur ce triste univers ! u)

N'a-t-on pas vu le fanatisme impie,
 Dans sa fureur, non encore assoupie,
 Fouler aux pieds les plus augustes droits,
 Et menacer la majesté des Rois ?

N'a-t-on pas vu les élémens en guerre
 Se réunir pour effrayer la terre,

R E M A R Q U E S.

u) On ne fait si l'on s'exagère les maux présens ; mais aucun siècle, peut-être, n'a rassemblé, dans un espace de moins de vingt ans, un plus grand nombre de calamités que celui-ci. Les tremblemens de terre qui ont menacé d'engloutir Lisbonne & Constantinople, des guerres allumées dans les quatre parties du monde, les Rois de France, de Portugal & de Pologne successivement assassinés... Ah ! Virgile du moins avait l'avantage de dater ses Géorgiques d'un siècle de gloire. Mais que nous sommes encore barbares, & que l'Europe enorgueillie du progrès de ses lumières, est encore voisine du fanatisme !

Pour agiter, jusqu'en les fondemens ,
Le globe entier par de longs tremblemens ?

De l'Amérique à l'Europe ébranlée
N'a-t-on pas vu Bellone échevelée ,
Teinte de sang, fécouant ses flambeaux ,
Creuser partout d'innombrables tombeaux ?

Quittez, quittez ces armes que j'abhorre ,
Faibles mortels , formés pour les douleurs.
Votre séjour est baigné de vos pleurs ;
Faut-il, hélas ! l'ensanglanter encore ?

Sage Choiseul , c'est toi qui loin de nous
As de Bellone écarté le courroux.
C'est par tes soins que nos heureux rivages
Sont désormais fermés à ses ravages ,
Lorsqu'on la voit, chez les peuples du Nord ,
Porter l'effroi, la discorde & la mort.

Viens ranimer nos Muses qui sommeillent.
Que tous les Arts à ta voix se réveillent !
A peine , hélas ! les a-t-on vu fleurir ,
Qu'un sort jaloux les condamne à périr.
I en est tems , préviens leur décadence.
Les protéger, c'est honorer la France ;
De ton grand nom c'est affermir l'éclat.

Le Dieu des vers ne fut jamais ingrat. x)
 S'il fit chérir Mécène & sa mémoire,
 Il doit un jour éterniser ta gloire.
 L'ami d'Auguste, indulgent aux bons mots,
 Aux traits d'Horace abandonnait les fots.
 Ainsi que lui, daigne un moment sourire
 A la gaité d'une utile Satyre;
 Et délassé de tes soins importants,
 Livre à mes vers les Scudéris du tems.

R E M A R Q U E S.

x) On ne peut trop répéter, à la gloire des Gens de Lettres, que Fouquet, dans sa disgrâce, n'éprouva de fidélité que de leur part. On fait quel fut le dévouement de Pélisson. Le bon la Fontaine, lui-même, déploya, dans cette occasion, le plus grand caractère: c'est qu'il n'est pas de vrai génie sans élévation d'ame & sans courage.



VARIANTES CHOISIES

*Dans les différentes Éditions de la
Dunciade.*





VARIANTES

Choisies dans les différentes Éditions
de la Dunciade.

I.

*La plupart des Éditions précédentes commen-
çaient ainsi :*

Messieurs les Sots, dont la prose & les vers
Depuis longtems fatiguent mes oreilles,
Vous que Fréron, l'orateur des déserts,
Trois fois par mois, *a)* met au rang des merveilles,
Voici les jours par Apollon prédits :
Égayez-vous, Messieurs les beaux Esprits.
Vous qui craigniez le sel de la Satyre,
Sel que jamais n'anima vos Écrits,
Égayez-vous, voici l'instant de rire.

Si l'on m'a vu, dès mes plus jeunes ans,

R E M A R Q U E S.

a) L'Année Littéraire de M. Fréron paraît par ca-
hier tous les dix jours.

Suivre tes loix, te consacrer ma vie,
 Dieu des beaux Arts, si tes soins bienfaisans
 Me consolaient du courroux de l'Envie,
 Quand sur la Scene amené par Thalie,
 Je démasquai les Sophistes du tems, *b*)
 Reviens encore inspirer mon génie,
 Prête à mes vers le charme des bons mots.
 Je vais chanter les ténébreux complots
 De la sottise & de sa confrérie.
 Venger le goût c'est servir sa patrie :
 Je n'attends pas de plus digne loyer.
 Quel prix plus beau pourrait flatter un Sage ?
 Il n'en est point, malgré l'Abbé Coyer ; *c*)
 Et mon pays a mon premier hommage.

O mes Amis , rendez grace à Merlin ,

R E M A R Q U E S.

b) Allusion à la Comédie des Philosophes. Moliere avait joué les Hypocrites de Religion, qui sont aujourd'hui très-rares. L'Auteur, dans sa Comédie, joua les Tartuffes de mœurs, qui sont devenus très-communs. Moliere fut persécuté par les faux Dévots; l'Auteur ne le fut pas moins par les faux Philosophes.

c) M. l'Abbé Coyer a fait un beau Discours moral pour prouver que le mot *Patrie* est un mot abusif qui n'a plus de sens dans aucune langue.

Si cet Ecrit mérite de vous plaire,
Remerciez cet Enchanteur divin
Du beau présent qu'il a daigné me faire :
J'en dois conter le surprenant mystere
Pour obéir aux ordres du destin.

Vous connaissez l'agréable domaine,
Le Tivoli que je dois à Mécene. *d*)
Vous avez vu souvent ces lieux chéris,
Paissible Empire, où notre souveraine,
La liberté, conduite par les ris,
Vient présider aux plaisirs qu'elle amene.
Mille Côteaux, par Bacchus enrichis,
Forment, au loin, une riant Scène.
L'œil enchanté, s'égarant dans la plaine,
Découvre enfin le superbe Paris,
Ses toits dorés, & cette pompe vaine
Dont en secret mon cœur n'est plus épris :
Je vis en sage, & j'ai brisé ma chaîne.

Jardins charmans, gazons toujours fleuris ,

R E M A R Q U E S.

d) On se rappelle d'avoir vu dans le cabinet de l'Auteur un Portrait de M. le Duc de Choiseul, avec cette Inscription : *Nobis hæc otia fecit.* Ce témoignage de reconnaissance est le Commentaire de ces vers.

Que maintenant je foule avec Lifette,
Par qui mes jours désormais embellis
Coulent en paix au sein de la retraite,
Ombrages frais, beaux lieux que j'ai choisis,
Vous n'êtes rien au prix de ma Lorgnette.

Cette Lorgnette où le nom de Merlin, &c.

*Ce commencement nous semble très-agréable ;
mais celui de l'Édition actuelle l'emporte par
la précision.*

II.

Après ce vers :

Combien d'Auteurs elle a pour favoris !

On lisait :

Combien d'entre-eux que ma simple franchise
Mettait au rang de nos plus beaux esprits,
Sont à ses pieds incessamment admis !
Combien je vis, riant de ma méprise,
De fots enfans, de fots à barbe grise,
En robe, en froc, en soutanne, en plumet,
Que de Cotins, & que d'Abbés Trublet !

III.

Après ce vers :

Car, entre nous, je la croyais plus fiere.

Il y avait

Mais parmi ceux dont le masque hébété
Prête à son front le plus de majesté,
Celui de tous qui la coiffe à merveilles,
Le plus plaisant sous ses longues oreilles,
Qu'elle préfère à tout autre patron,
C'est, comme on fait, celui de Jean Fréron.

IV.

*L'Auteur passait ensuite à quelques détails sur
les menus plaisirs de la Déesse :*

Elle a ses Jeux, ses Acteurs, son Orchestre;
Elle y nota tous les vers d'Hypermnestre. e)

.

A son Théâtre on n'entendit jamais
Les sons divins de Phédre ou d'Athalie.
Ces vers charmans, ces accords si parfaits,

R E M A R Q U E S.

e) La première, & l'une des plus dures Tragédies
de M. le Miere.

Fatigueraient son oreille engourdie.
 Jamais Cinna , Camille , Cornélie ,
 Ni les enfans du sombre Crébillon ,
 N'ont abordé cette terre ennemie.
 On y frémit seulement à leur nom.
 Mérope en pleurs , ni la tendre Zaïre ,
 N'ont point d'accès dans ce bisarre empire ;
 Mais tour à tour les singes de Pradon ,
 Les Marmontel , les Saurin , les le Miere ,
 Y sont fêtés en dépit d'Apollon ,
 Et sont vengés de l'importune guerre
 Que leur faisaient les sifflets du parterre.

Si vers le Pinde élevant son effor , *f*)
 Dans ses Écrits une muse nouvelle
 Fait éclater quelque noble étincelle
 Du feu divin que l'on admire encor
 Dans le vieux Chantre & d'Achille & d'Hector ,
 Le jeune Auteur est honni chez la belle.
 Tout aussitôt la stupide immortelle
 Le livre aux traits de maître Aliboron ,
 Son Chancelier , autrement dit Fréron.
 Lors diffamant & l'Auteur & ses œuvres ,

R E M A R Q U E S.

f) Ces vers ne se trouvent que dans les Éditions de 1764.

Aliboron fait siffler ses coulevres ;
 Mais ces serpens qu'il emprunte à l'Ennui ,
 N'ont un venin funeste que pour lui.
 De leurs poisons lui-même il est la proie.
 Sottise insulte à ses cris impuissans ;
 Jusques chez elle on rit à ses dépens ;
 Des camoufflets lui tiennent lieu d'encens ;
 Et ses douleurs font la publique joye.

V.

Après ces vers :

Le naturel , la piquante finesse ,
 Les tours heureux , les bons mots sont proscrits
 Au Tribunal de la triste Déesse ,

Il y avait , dans l'Édition de 1770 :

Les Dufresnys lui semblent odieux ,
 Voisenon lourd , Collé fastidieux.
 Le seul Scarron est plaisant à ses yeux ,
 Et la fait rire à force de grimaces :
 Aussi jamais ne vit-on sur ses traces
 De Turcaret l'Auteur ingénieux ,
 Ni les Greffet , ni ce peintre des Graces , g)

R E M A R Q U E S.

g) M. de Saint-Foix , Auteur des Comédies de l'Oracle , des Graces , &c. & des Essais Historiques sur Paris.

Cet Écrivain charmant , voluptueux ,
Le favori de Minerve & des jeux.

Par son jargon Marivaux fut lui plaire.
Peut-être même un excès de froideur
Eut à Destouche acquis le même honneur ,
Si d'une verve & plus mâle & plus fière ,
Il n'avait peint le Comte de Tufière , *h*)
Et cet Époux bisarre en son humeur ,
Ce philosophe amoureux de sa femme , *i*)
Mais qui rougit d'avouer son bonheur ,
Et par orgueil craint de montrer sa flamme ; &c.

V I.

On trouvait encore les vers suivans dans l'Édition de 1770 :

La Dêité veut que ses favoris
Soient excités par l'amour de la gloire.
Impatiens d'une illustre victoire ,
Vous les voyez accourir à grands cris ,
Et le ciseau transmet à la mémoire

R E M A R Q U E S.

h) La Comédie du Glorieux.

i) Celle du Philosophe marié.

Cénie , Drame en Prose du même genre , mais qui
n'est qu'une imitation de la Gouvernante de la Chauffée.

Les

Les combattans qui remportent des prix.
 On applaudit à des honneurs si justes.
 Leurs noms fameux font gravés sous leurs bustes.
 Au premier rang j'apperçus cet Auteur,
 De Jérémie ennuyeux traducteur, *k*)
 Et ce pédant au style énigmatique,
 De la nature interprete emphatique, *l*)
 Et d'Acajou le grave historien, *m*)
 Profateur sec & froid grammairien,
 Qui se flattait d'éclipser la Bruyere.
 A ses côtés je distinguai le Miere,
 Rival heureux des talens de Boyer.
 Je reconnus le docte Abbé Coyer,
 Qui se permet, dans sa verve légère,
 De persiffler la Fontaine & Moliere.

O mes Amis, parmi tous ces Héros,
 Qui ne rirait de voir les traits falots

R E M A R Q U E S.

k) M. Baculard.

l) L'Auteur du Livre inexplicable, intitulé Interprétation de la Nature.

m) M. Duclos, qui a travaillé dans le genre, & non dans le goût de la Bruyere, a fait le petit Conte d'Acajou, avec une Préface très-orgueilleuse, & très-méprisante pour le public.

Du gros Fréron, tiré d'après Sylène ?
Mais, croyez-moi, le burin des Calots
Doit attrister quand on a vu Sedaine.
Tous ces Messieurs, assis sur leurs pivots,
Branlent la tête ainsi que nos magots,
Et la Déesse en rit à perdre haleine.

Lorgnette en main, je parcourais ces lieux, &c.

LE CHANT SECOND

Commençait ainsi dans une des dernières Éditions.

Vous qui des yeux mesurant la carrière,
Brûlez déjà d'en courir les hazards,
Jeunes Amans de Minerve & des Arts,
Nobles rivaux, dont la gloire première
A des neuf Sœurs attiré les regards,
Que j'aime à voir ces Nymphes du Parnasse
Encourager votre naissante audace !
Et que je hais ces Frelons vénimeux,
Qui dans la fange & dans l'ignominie,
Ont l'œil blessé des rayons du génie !
Que je suis loin d'être injuste comme eux !
Le vrai mérite est sûr de mon suffrage ;
Mais de l'or pur je distingue le faux.
Guidé par Pope, instruit par Despreaux,
Mon Apollon, sage dans ses bons mots,
Loue avec joie, & blâme avec courage.

Grace à Merlin, vous savez, mes Amis, &c.

II.

Après ce vers :

Vinrent en foule inonder ses parvis.

L'Auteur avait ajouté :

Tous n'attendaient qu'un regard de leur Reine,
Qui fourrait de voir grossir sa Cour ;
Et Charpentier *n*) leur servait de tambour,
Frappant des mains sur sa lourde bedaine.
Quoique son air parût un peu pesant,
On admirait son maintien imposant,
Son geste noble & sa démarche fière ;
Quand , pour hâter un bataillon trop lent,
A ses côtés Crévier *o*) se mit à braire.
Chaumeix jaloux l'imita sur le champ ;
Aliboron reconnaît son plain-chant ;
Et courroucé contre le téméraire
De qui la bouche osait le contrefaire ,
A son Larinx donnant un libre essor ,
Fit résonner ses poumons de Stentor. *p*)

R E M A R Q U E S.

n) Écrivain très-obscur.

o) Auteur d'une Histoire de l'Université, & d'une Critique de l'Esprit des Loix.

p) Soldat, connu dans l'Iliade par sa voix terrible.

Tels que les flots soulevés par l'orage , &c.

I I I.

Après ce vers :

Prêtez l'oreille à de plus nobles faits.

On lisait :

Mes ennemis cimentent ma puissance.
Vous avez vu ce Rousseau que je hais ,
Ce Gênois , dont le nom seul m'offense ,
Lui , qui pouvait arrêter mes progrès ,
Vous l'avez vu , par son inconséquence ,
En ma faveur armer son éloquence. *q)*
Mais je dédaigne un secours étranger ,
Et mieux que lui vous m'avez su venger.

Si de nos jours un Code poétique , &c.

I V.

Après ces vers :

Je verrais Phédre & Tartuffe & Chimene ,
Enfevelis sous mes Drames anglais.

R E M A R Q U E S.

q) Allusion au fameux Discours de M. Rousseau contre les Arts & les Sciences.

Il y avait :

Eh ! qu'a produit la gâité de Moliere ?
 Est-ce en riant qu'on réforme les mœurs ?
 Il faut tracer d'énergiques horreurs.
 Il faut montrer , pour briser tous les cœurs ,
 Un Barneveldt , *r*) à son heure dernière ,
 Sur l'échaffaut prêchant les Spectateurs.

V.

Après ce vers :

Et va partout lui briguer des suffrages.

L'Auteur avait mis dans les premieres Éditions :

Il me restait un parti redouté.
 Je m'appuiais sur ces modernes sages ,
 Qui , sous mes loix , cherchant la vérité ,
 Me consacraient leurs pénibles ouvrages.
 Je n'avais pas de Sujets plus zélés.

R E M A R Q U E S.

r) Principal Personnage d'un Drame Anglais , intitulé *Le Marchand de Londres*. Ce Heros vole son maître , assassine son oncle , & finit par être pendu. On a fait un Opéra comique français de cette gentillesse Anglaise.

Un Monstre s), né dans le sein des furies ;
 Osa sur eux porter ses mains hardies :
 Je les vis tous indignement sifflés.
 Ce jour fatal , présent à ma mémoire ,
 Ce jour affreux fut l'écueil de ma gloire.

J'eusse espéré quelque accès à la Cour ;
 Mais vain espoir dans un malheur extrême !
 Près de Louis les Arts font leur séjour ,
 Énorgueillis de sa faveur suprême ,
 Minerve a pris les traits de Pompadour ;
 Tout me poursuit jusqu'à la beauté même !
 Ah ! ç'en est trop... Venez venger l'affront , &c.

V I.

Après ce vers ,

Fait éclater une ardeur qu'il n'a pas.

On lisait :

D'Arnaud les suit , & fier de leur estime ,
 D'un air balourd médite un Chant sublime.
 Tels s'assembloient autour d'Agamemnon , &c.

R E M A R Q U E S.

s) Allusion à la Comédie des Philosophes. La Déesse parlait de l'Auteur, comme ces Messieurs en ont parlé dans leurs Libelles.

CHANT TROISIÈME.

Après ce vers :

Il est né doux ; les combats lui font peur.

On lisait :

L'Abbé Morlaix lui servait d'Acolyte ;
Sa *Vision t)* lui valut cet honneur ;
Et ce n'est pas la première faveur
Que cet ouvrage attire à son mérite.

CHANT QUATRIÈME.

Après ce vers :

Pousse dans l'air d'affreux gémissemens.

Il y avait dans les Éditions précédentes :

L'Young Français, *u)* par la flamme ennemie ,

R E M A R Q U E S.

t) Voyez la première Note du second Chant.

u) Les amis de M. Baculard l'appellent l'Young Français. Le véritable Young, que nous ne connaissons que par la belle traduction de M. le Tourneur, eut été bien choqué de la comparaison. La traduction en vers des Lamentations de Jérémie, par M. d'Ar-

Voit confumer son triste Jérémie,
 Et son Cominge avec son Euphémie,
 Et son recueil qu'il a défavoué,
 Son Coligny, qui ne fut point joué,
 Et son Fayël par Fréron tant loué,
 Mais du public obstinément hué.

O quel fatras de fades poésies, &c.

CHANT CINQUIEME.

Après ces vers :

Fréron pourtant, avec un ris malin
 Veut qu'on le mette audeffus de le Miere.

L'Auteur avait ajouté :

Ce jugement est frondé par Saurin,
 Qui, sur les mots jouant d'un ton badin, x)

R E M A R Q U E S.

naud, n'avait été que le prélude du Galimatias lugubre & sépulchral qu'il a employé depuis dans ses Tragédies de Cominge, d'Euphémie & de Fayël. Le Recueil de ses Poésies galantes, qu'il a défavoué, était du moins d'un ennui plus supportable. Il est vrai que dans ce même Recueil, on trouvait déjà une Tragédie bien funeste, intitulée la Mort de Coligny, ou le Massacte de la Saint Barthelemy.

x) On peut juger de ce badinage ingénieux, par

Dit que le Miere est l'unique lumiere
Du goût français qui touche à son déclin,
Qu'il est des Arts l'espérance dernière,
L'honneur du Pinde, & que Voltaire enfin
Depuis longtems n'a qu'un vol-terre-à-terre.
Ces Calambours y) dignes de Trissotin,
Sont, à leur goût, du meilleur sel attique.

R E M A R Q U E S.

ces vers qu'il avait mis à la tête de sa Comédie de l'Orpheline léguée:

Ma femme, qui n'es pas ma femme,
Ou plutôt ma femme qui l'es,
Reçois l'hommage de ce Drame,
Digne d'un plus heureux succès.

y) On ne pouvait gueres se dispenser, dans un Poëme tel que celui-ci, de donner une idée de ces stupides Calambours, qui ont succédé aux Turlupinades. On en trouve souvent dans les feuilles de M. Fréron. C'en est un, par exemple, que de changer, comme il l'a fait, le nom de famille de M. de Voltaire (*Arouet*) en celui d'*Arouer*. Voyez ce que dit Moliere de ces insipides jeux de mots, dans la premiere Scene de sa Critique de l'Ecole des Femmes.

M. de Voltaire les caractérise ainsi:

La louche énigme, & les mauvais bons mots
A double sens, qui font l'esprit des fors.

Par Béverley ! ζ) voilà de bon comique,
Dit la Sottise ; & ce plaisant refrain
Est répété par la troupe héroïque.

Mais la Satyre a pour eux plus d'attraits.
Contre Buffon , le bataillon caustique
Forme le plan d'un Vaudeville unique.
On se partage un nombre de couplets
En bout-rimés , & Fréron les commence
Avec gâité sur un air de Romance.
Chacun le fuit en élevant la voix.
Le feul d'Arnaud garde un profond silence.
Plus occupé du nombre que du choix,
Sur tous les mets il s'élançe à la fois.
Il est doué de la faim des Harpies ,
Présent fatal qu'il reçut des Furies.
Il se flattait d'égalér par ses vers
Du Phlégéton les lugubres concers. aa)

R E M A R Q U E S.

Mais personne ne leur a imprimé un ridicule plus piquant que M. le Marquis de Bievre, en paroissant se livrer lui-même à cette manie, pour mieux s'en moquer.

ζ) Serment favori de la Déesse, depuis le Drame Anglais de M. Saurin.

aa) Allusion à la manie de M. d'Arnaud pour le genre sombre.

Il s'en vanta. Cet orgueil téméraire
De Tyfiphone excita la colere.
Depuis ce tems , l'Auteur infortuné
Se plaint toujours d'avoir trop peu dîné. *bb*)
Tel fut puni cet imprudent Satyre ,
Ce Marfyas , *cc*) au chant lourd & grossier ,
Quand follement il osa défier
Les doux accords du maître de la lyre.
Ce châtiment, mortels audacieux ,
Doit vous apprendre à respecter les Dieux. *dd*)

CHANT SIXIEME.

I.

Après ce vers :

Et commençait pourtant à lui répondre.

REMARQUES.

bb) Cette insatiable faim n'était évidemment qu'une plaisanterie. Ce n'est point le *fouci qui trouble Colletet* : c'est la faim d'Erésichton ou de Mydas, qui pouvait se concilier avec la plus grande opulence.

cc) Voyez le VI. livre des Métamorphoses.

dd) Virgile avait dit avant l'Auteur :

Discite justitiam moniti & non temnere Divos,

L'Auteur avait mis :

Levant les yeux avec précaution ,
Puis les baissant avec discrétion ,
Et découvrant , d'une main complaisante ,
De son gros sein la blancheur séduisante.

Peut-être ici quelque importun Censeur
M'accusera d'un peu d'irrévérence.
Quoi ! Sans combats , oubliant la décence ,
Une Déesse au penchant de son cœur ,
Céder ainsi !... Je conviens , cher Lecteur ,
Que cet excès d'amoureuse indulgence ,
Que tant d'ardeur pour un simple mortel
Doit étonner ... Mais c'était Marmontel !
Nul mieux que lui d'une beauté sévère ,
Par une audace aux amans nécessaire ,
Ne connut l'art de vaincre les mépris.
Il fait d'ailleurs (car il a lu l'histoire)
Qu'un Général doit suivre sa victoire ,
Et qu'Annibal vit ses lauriers flétris
Pour n'avoir pas assez connu le prix
Du seul instant qui décidait sa gloire.

De Marmontel le regard amoureux
Était si tendre , &c.

II.

Après ces vers :

Cette indolence a pour lui des attraits ,
Et redoublait son amoureuse yvresse.

Il y avait :

Il est des goûts de différente espee.
Moi , je voudrais , dans mes tendres accès ,
Être excité par ma vive maîtresse ,
En recevoir careffe pour careffe ,
Et que son feu ne s'éteignît jamais.
J'avais peut-être , en ma belle jeunesse ,
D'autres desirs , & des sens plus parfaits ;
Mais le tems fuit , & nous changeons sans cesse.

Déjà pourtant aux charmes du plaisir , &c.

CHANT DIXIEME.

I.

*Ce Chant commençait ainsi dans les précédentes
Éditions :*

Je vais finir sans aucun préambule ,
Ami lecteur , ma Muse en ce moment
S'impatiente & court au dénouement.
Fréron m'appelle , & j'aurais du scrupule

190 *VARIANTES DE LA DUNCIADE.*

De retenir son lourd individu
Dans son effor plus longtems suspendu : &c.

II.

Après ce vers :

Le vieux d'Arnaud & le pefant Sédaine.

On lifait :

Le Général interdit & confus
Croit affifter à son Aristomene.
Ce jour fatal lui rappelle Egyptus.
Le Miere entend la troupe conjurée
Des fifflemens qui pourfuivaient Térée. ee) &c.

R E M A R Q U E S.

ee) Tragédie de M. le Miere, durement accueillie du Public.

On trouverait une foule d'autres Variantes, qui prouvent l'attention fêvere que l'Auteur a cru devoir donner à cet ouvrage ; mais elles ne font pas affez importantes pour être recueillies.

Fin des Variantes.

PIECES

RELATIVES

A L A

DUNCIAD E.

AVIS

A V I S

D E S É D I T E U R S.

QUOIQUE la persécution se soit insensiblement rallentie, sinon contre l'Auteur de la *Dunciade*, du moins contre son ouvrage, nous avons cru devoir conserver toutes ces pièces, qui sont moins l'apologie personnelle de M. *Parlissot*, que celle du genre dans lequel il a travaillé.

La quantité de ces Apologies prouve les violences qui les ont rendu nécessaires. Elles appartiennent, par conséquent, à l'histoire de notre Littérature; elles servent à peindre l'esprit du tems; elles contiennent, d'ailleurs, ou des Anecdotes très-piquantes, & qui le deviendront encore davantage, ou des principes de goût d'autant plus utiles, qu'il s'élève chaque jour de nouveaux législateurs qui nous replongeraient bientôt dans la barbarie, si l'on n'employait à combattre leurs paradoxes, autant de vigilance, qu'ils employent de manège pour tâcher de les accréditer.

On entend répéter sans cesse contre le genre Satyrique, contre la *Mémoire de Boileau*, &

contre Moliere lui-même , d'impertinentes Objections , qui se trouvent ici réfutées invinciblement. L'Auteur en liant sa cause à celle de ces grands hommes , ne l'a rendu que plus intéressante , & c'est à la mal-adresse de ses ennemis qu'il est redevable d'un système de défense dont il ne se dissimule ni les avantages , ni l'honneur.

Le nom d'Aristophane , qu'il n'eut osé attendre de l'adulation , lui a été donné par la haine. Rien ne prouve mieux l'aveuglement des passions violentes , & ne fait mieux sentir que le moyen le plus sûr d'apprécier un homme célèbre , c'est de compter les aveux qui échappent en sa faveur à ses ennemis les plus déclarés ; jamais on n'a plus médit de la Dunciade de Pope , que depuis que l'Auteur a donné la sienne ; jamais on n'a plus décrié les Satyres de Boileau ; jamais on n'a prodigué plus de fiel & d'injures. Les personnes impartiales n'ont pas besoin qu'on leur explique ce que cette affectation signifie : il faudrait que M. Palissot fût bien modeste , pour n'avoir pas été tenté quelquefois de devenir bien vain.

P R É F A C E

De l'Édition de 1764.

ON fait que l'illustre *Pope* a donné à l'Angleterre un poëme immortel, connu sous le nom de la *Dunciade*. Le modele de ce Poëme n'existait chez aucune Nation. Un mélange singulier de peintures hardies, bisarres quelquefois, mais décelant toujours le grand Maître, toutes les richesses de l'invention dans un sujet qui paraît stérile; les finesse de la raillerie accompagnées d'une gaîté continue; le sel piquant des bons mots, celui de la naïveté, souvent même les principes du goût le plus délicat, forment à-peu-près le caractère de ce Poëme original, dont nous n'avons aucune traduction digne d'être lue.

La France où la gaîté était autrefois si bien accueillie, semblait naturellement devoir s'approprier ce Poëme, où tout respire l'enjoûment. Mais il faut convenir aussi qu'il regne dans cet Ouvrage un certain goût de terroir (si l'on peut hasarder ce mot) qui a dû décourager quiconque n'aurait eu que l'intention de le traduire. Les traits y paraissent sou-

vent trop recherchés, les peintures trop chargées, les plaisanteries trop dures, les métaphores trop prodiguées. Enfin, par une licence Anglaise dont on trouverait aujourd'hui parmi nous plus d'un exemple, la satire y frappe jusques sur les mœurs. Le Gouvernement, qui doit être étranger à toutes les disputes littéraires, & en recueillir les fruits, n'eût pas à se louer des ménagemens de l'Auteur qui paraît d'ailleurs s'être un peu trop occupé de la vengeance de ses querelles particulières. Ce sont-là, sans doute, les raisons qui ont dû faire perdre l'idée de transporter dans notre langue les beautés de l'ouvrage Anglais.

On s'est proposé d'atteindre, s'il était possible, au caractère de ce Poème singulier, sans dérober les idées du Poète. On a tâché de donner la Dunciade sous la forme qui pouvait plaire en France, & à laquelle on a jugé que Pope lui-même se fût assujetti, s'il eût écrit pour nous. C'était ainsi que l'on devait imiter un Ouvrage dont presque toutes les beautés sont purement locales, mais dont l'idée générale est charmante. L'ordonnance du Poème Français, le merveilleux, les fictions qui sont l'ame de la Poésie, appartiennent donc uniquement au nouvel Auteur.

La Dunciade, lorsqu'elle parut à Londres,

fut l'époque d'une révolution très-avantageuse pour les Lettres ; révolution dont les suites se font encore sentir en Angleterre. On fait combien la gloire des Nations est liée à celles d'un petit nombre de génies rares qui les rendent respectables par leurs travaux. Les noms, aujourd'hui obscurs des Dènnys , des Ralph , des Théobald , des Norton , des Cibber , des Blackmore , ayant été livrés , dans ce Poëme , au ridicule qu'ils méritaient , la justice que l'on devait à leurs célèbres adversaires fut plus prompte , les Grands Hommes furent consolés , les suffrages du peuple , encore partagés , se réunirent , on ne prononça plus sans respect les noms des Dryden , des Adifson , des Swift , de Pope lui-même ; & le génie fut vengé. -

On ose croire qu'un ouvrage de ce genre devenait à Paris d'une nécessité plus indispensable encore. » Il n'y a plus d'autre moyen , » dit M. de Voltaire , de rendre les lettres respectables , que de faire trembler ceux qui » les outragent. C'est le dernier parti que prit » Pope avant de mourir. Il rendit ridicules » à jamais , dans sa Dunciade , tous ceux qui » devaient l'être. Ils n'osèrent plus se montrer , » ils disparurent. Toute la nation lui applaudit : car si dans les commencemens , la malignité donna un peu de vogue à ces lâches

» ennemis de Pope , de Swift & de leurs amis ,
 » la raison prit bientôt le dessus... Le vrai
 » talent des vers est une arme qu'il faut em-
 » ployer pour venger le genre humain. «

On ne peut se dissimuler, en effet, que la barbarie ne commence à se reproduire. Jamais le savoir ne fut plus rare , & la maladie d'écrire plus commune. Il était tenu , sans doute , de réprimer l'orgueil de cette foule d'Écrivains , par qui la considération de la France diminue sensiblement chez l'étranger. La plupart, s'érigeant d'eux-mêmes en législateurs , semblent ne s'attacher qu'à flétrir cette partie de la gloire nationale qu'aucune révolution n'avait encore altérée. Les noms immortels des Boffuet, des Pascal, des Boileau, des la Fontaine, des Rousseau, ceux des Montesquieu, des Voltaire, des Buffon, paraissent ne devoir plus être exposés aux caprices insolens de quelques plumes téméraires ou vénales. S'il est juste & raisonnable que le Gouvernement tolere tous les écrits qui ne peuvent blesser ni son économie , ni la religion , ni les mœurs , il n'est pas indifférent à l'honneur des lettres que le bon goût reste sans vengeur. L'impunité légale dont jouissent les détracteurs des Grands Hommes, ne s'étend pas jusqu'à les mettre à l'abri du ridicule.

Ce fut en se rendant redoutable à ces perturbateurs des arts, que Boileau fut véritablement utile à sa Patrie. Il consola Racine prêt à se décourager. De son tems, on se permettait encore d'écrire que le rival d'Euripide n'était qu'un caprice de mode, *que l'on verrait passer comme l'usage du café*. Eh ! qui décidait ainsi sur le plus beau génie qu'ait eu la France ? Une femme du monde (*), respectée, donnant le ton, & recommandable en tout, si elle se fût abstenue de juger ce qu'elle ne devait qu'admirer. Dans le même tems, Madame Déshoulières dangereuse par le crédit que ses talens apparens ou réels donnaient à ses décisions, tenait à-peu-près le même langage. Elle faisait en faveur de la Phedre de Pradon, de mauvais sonnets, mais qui avaient alors d'autant plus de vogue, que l'envie est plus empressée à humilier un Grand Homme. Le bel esprit, Saint-Evremond, avait introduit cette maniere de penser si défavorable à Racine, sous prétexte de l'admiration exclusive qu'il avait vouée à Corneille : comme si l'on ne pouvait louer un homme célèbre qu'au préjudice de ses émules. Assurément, l'ennemi de Racine n'était pas digne d'admirer Corneille.

*) Madame de Sévigné.

Boileau fut obligé de commencer par détruire. L'usage courageux qu'il fit des traits du ridicule, sauva le goût de la Nation incertaine encore de ce qu'elle devait applaudir, & flottant entre le génie & la médiocrité. L'académie Française avait perdu de sa gloire par des choix indignes d'elle. Chapelain, l'oracle de M Colbert & de la maison de Longueville; Perault, chargé du rôle des pensions; Cotin; tant admiré à l'Hôtel de Rambouillet; Pradon, soutenu par une cabale puissante; une foule d'Ecrivains pareils, dont les noms sont presque oubliés, mais qui faisaient alors le grand nombre, menaçaient la Littérature à peine naissante d'une destruction qui semblait inévitable : Boileau se dévoua pour l'intérêt des arts, & fixa la gloire de la Nation.

On sçait qu'il s'est élevé, de nos jours, un parti contre les meilleurs Ecrivains du siècle de Louis XIV, auxquels on ose manquer de respect, contre Despréaux en particulier, & sur-tout contre le genre satyrique. Quelques-uns de ceux qui s'appellent Gens de Lettres, & qui en sont les plus dangereux ennemis, qui proscrivent la satyre & qui font des libelles, relevent avec une exagération maligne, ces divisions indispensables par lesquelles se soutient la Démocratie littéraire, & qui sont les ressorts

nécessaires de l'émulation. Ces Messieurs voudraient qu'une douceuse aménité rapprochant tous les esprits, fit cesser pour jamais le prétendu scandale de ces querelles. On ne doute pas qu'ils n'aient leurs raisons pour penser ainsi, & pour redire, avec une affectation de sentiment devenue fort à la mode, ce que disaient autrefois les Cotins & les Pradons leurs devanciers. Mais il faut leur répondre avec M. Helvétius, que » le peu d'analogie des idées d'un » sot & d'un homme d'esprit rompt entr'eux » toute société, & qu'en fait de mérite, c'est » le signe d'anathème que de se plaire trop » à la société des gens médiocres. « Il faut leur apprendre qu'il n'est pas de traité possible entre le bon & le mauvais goût ; & à propos du grand Poëte qu'ils tâchent de rabaisser, il faut leur rappeler cette anecdote infamante pour eux, mais honorable pour les lettres, dont on a trop négligé le souvenir.

Louis XIV, dans le privilege qui fut expédié à Boileau pour le débit de ses Ouvrages, commanda que l'on fit mention du singulier plaisir (ce sont les termes) qu'il avait éprouvé en les lisant. Que devinrent alors ces recueils d'injures accumulées contre un Grand Homme ? Ces inimitiés qui semblaient ne devoir jamais finir ? Ces accusations vagues de noirceur, de

méchanceté, si prodiguées par des ames noires & méchantes ? La vie de Boileau Citoyen servit d'apologie à la conduite du Poëte. Son désintéressement, sa probité, ses mœurs produisirent enfin l'effet lent, mais sûr, que produit toujours l'honnêteté sur les ames justes. Il eut l'honneur d'avoir pour amis les Condé, les la Rochefoucault, les Vivonne, les Lamoignon, les Daguesseau ; & Montausier prévenu finit par l'estimer.

Quelque réservé qu'ait été Boileau dans ses satyres, on se flatte d'avoir porté la circonspection plus loin encore que lui. On ne trouvera point dans la Dunciade :

J'appelle un chat un chat, & Rollet un fripon.

On n'y verra l'infortune de personne humiliée, comme dans ces vers :

Tandis que Colletet, crotté jusqu'à l'échine,
S'en va chercher son pain de cuisine en cuisine.

On a tâché d'emprunter une maniere différente de celle de Boileau. Ses jugemens toujours fondés sur la raison la plus sévère ne permettaient aucun appel aux Ecrivains qu'il a critiqués. On a cru que dans un Poëme on pouvait se livrer davantage aux caprices de l'i-

agination, dont les écarts sont toujours soupçonnés d'une certaine exagération ; & pour adoucir l'amertume de la satire, on a essayé d'allier à ce genre austère la gaieté de l'Arioste ; mais cette gaieté ne tombe que sur le travers de l'esprit, jamais sur les mœurs. L'Auteur a veillé sur lui-même avec d'autant plus d'attention, qu'il a été longtems exposé à tout ce que la calomnie & la haine pouvaient imaginer de plus atroce, mais heureusement de plus absurde. Il a été poursuivi jusques dans sa retraite par des lettres anonymes non moins odieuses que ces libelles, & parmi les Ecrivains qu'il a joués dans la Dunciade, il en est peu qui ne se soient rendus coupables envers lui de quelques excès. On verra par son Poëme qu'il ne s'est point avili par d'indignes représailles. Il ne s'abaisa point dans le tems, à solliciter une vengeance que les Loix n'auraient pu lui refuser. Il aima mieux ne la devoir qu'à lui-même en repoussant d'infames injures, & de viles calomnies par les seules armes du ridicule.

On demande en quoi la satire permise diffère du libelle. Il faut de l'audace pour affecter de les confondre ; & ce serait outrager ceux au Tribunal de qui cette question pourrait être portée, que de les supposer capables d'une méprise sur un objet de cette nature.

Le Gouvernement exige de tout Citoyen des mœurs & de la probité. Il doit par conséquent protéger quiconque est attaqué sous l'un ou l'autre de ces rapports. Les Loix seules ont le droit de diffamer ; & quelle circonspection n'apportent-elles pas lorsqu'il s'agit d'infliger cette peine ! Mais il est très-indifférent à l'Administration que tel ou tel Citoyen fasse bien ou mal des vers , & qu'il ait plus ou moins de ce qu'on appelle talens agréables. Le bel esprit est un luxe , de même que les Arts d'agrément. Il est libre à chacun d'afficher ce luxe ; mais aux conditions d'être puni par le ridicule , de l'orgueil de l'affiche si en effet elle est téméraire.

On sent bien qu'il n'est pas possible à un homme tel que M. de Voltaire , par exemple , lorsqu'il est attaqué par un mauvais Poète , de ne pas se moquer de ses méchans vers. C'est un mouvement involontaire pareil à celui qui faisait frissonner Rameau , quand il entendait de la mauvaise musique. Ce sentiment ne suppose même aucune malignité.

S'il arrivait pourtant qu'un Auteur d'un goût trop difficile se trompât dans ses jugemens satyriques , le public le rendrait garant de ses méprises , & plus elles seraient grossières , plus il serait humilié. Cette réflexion devrait calmer

peut-être , le ressentiment de ceux qui se croient injustement critiqués. Tout le risque en est pour le Juge. Il est vrai que s'il est mortifiant d'avoir compromis son goût par des critiques hasardées, il est aussi très-flatteur d'avoir eu le premier un sentiment à soi, qui ait entraîné celui du public, & qui se trouve confirmé par la postérité.

C'est précisément à cause de cette alternative de gloire & d'humiliation dans laquelle tout Auteur satyrique est si naturellement placé, qu'il paraîtrait convenable d'interdire toute espèce de satire anonyme, & d'exiger qu'à la liberté qu'il se donne, l'Auteur joignît toujours le courage de se nommer. Ce serait la seule barrière raisonnable que le Gouvernement pourrait opposer au droit que tout homme a d'écrire sur des objets aussi indifférens en eux-mêmes que les arts d'agrément. En effet, les honnêtes gens reconnaîtront toujours quelque vérité dans cette maxime de M. Greffet :

Un Ecrit clandestin n'est pas d'un honnête homme.

Quiconque du moins se cache pour attaquer, s'expose avec justice à être regardé comme un lâche.

Malgré des limites si claires, si précises, on ne manquera pas de crier encore à la mé-

chanceté contre l'Auteur de la Dunciade ; & ce seront ceux mêmes qui l'auront déchiré avec le plus de fureur , qui feront le plus de bruit. Mais malheur à tout Ecrivain , & à tout homme en place qui n'exciteraient aucune envie ! Les gens sensés croiront que cet Auteur a fait en faveur du goût , un usage courageux des talens que lui a donné la nature , & ils lui en sauront gré.



LETTRE

DE L'AUTEUR

AU ROI DE POLOGNE,

DUC DE LORRAINE ET DE BAR,

En lui envoyant un Exemplaire de son Poëme.

SIRE,

CE siècle, éternellement recommandable par les Ouvrages de plusieurs Grands hommes, & sur-tout par ceux de Votre Majesté, semblerait manquer encore d'un genre de Poëme dont le modele appartenait à l'Angleterre. L'illustre Pope, qui eût été votre admirateur, crut ajouter quelque chose à la gloire de son pays, en livrant au ridicule une foule d'Ecrivains sans génie, qui sont les plus dangereux ennemis des véritables Gens de Lettres. Un siècle que les Ecrits de V. M. ont rendu mémorable à jamais, devait être l'époque d'un pareil ouvrage. Le Poëme de Pope reprima

en Angleterre l'ignorance & la barbarie, comme vos immortelles productions ont réprimé, parmi nous, les coupables efforts d'une Philosophie vaine & dangereuse. A l'exemple de cet Anglais célèbre j'ai eu le courage, Sire, d'employer les armes du ridicule pour la défense des Arts que Votre Majesté a daigné cultiver. Mais Pope fut quelquefois dur & amer; j'ai tâché d'être moins sérieux; & si ce badinage était digne de vous amuser quelques momens, j'aurais sur l'Auteur Anglais un avantage qui déterminerait en ma faveur la préférence de tous les gens de goût. J'ai pensé, Sire, que le tems était venu d'humilier les ennemis de la gloire & du génie. Boileau qui a tant contribué à la réputation du siècle de Louis XIV. aurait été animé d'un zèle plus ardent encore pour la défense des Arts, s'il avait eu l'honneur d'être votre contemporain; il eût cru devoir les venger d'autant plus, que Votre Majesté les a rendus plus respectables. C'est à ce titre, Sire, que j'ose présenter à un grand Roi l'hommage de la Dunciade.

(1764.)

AUTRE LETTRE

D U M Ê M E

A MGR LE DUC DE CHOISEUL.

MONSEIGNEUR,

J'Ai l'honneur de vous envoyer un des premiers exemplaires de la Dunciade. Il est digne de vous de protéger un ouvrage entrepris pour l'honneur des Lettres, & peut-être, pour le bien public. Il ferait en effet très-avantageux que beaucoup de gens qui n'ont que la manie d'écrire, & nulle espèce de talent, n'ayant plus de gloire chimérique à espérer dans la Littérature, cherchassent à se rendre utiles à la Société, en embrassant quelques professions plus convenables. Vous entendrez bientôt, Monseigneur, le cri des Oies s'élever de tous côtés contre cette production, qui pourtant n'est qu'un badinage; mais toutes les fois que les Oies crient, il ne faut pas croire que l'on assiege le Capitole.

Je suis, &c. &c.

(1764)

L E T T R E

D U M Ê M E

A MADAME LA MARQUISE
DE POMPADOUR.

MADAME,

J'Ai dû mettre aux pieds des Graces un ouvrage fait pour la défense du goût. Je desire bien vivement que ce badinage puisse vous plaire, & vous paraître digne des mêmes bontés dont vous avez honoré la Comédie des Philosophes. Après avoir combattu la sottise pompeuse à laquelle on a donné, si improprement, le nom de Philosophie, j'ai cru qu'il était tems de jeter un peu de ridicule sur celle des prétentions au bel esprit; qui sont aujourd'hui si communes, & si prodigieusement exaltées. Vous êtes, Madame, la Protectrice des véritables Gens de Lettres, * qui n'ont pas d'ennemis plus

* Malheureusement pour eux & pour l'Auteur, Madame de Pompadour mourut peu de tems après que cette lettre fut écrite.

dangereux que les fots, c'est-à-dire, ceux qui sont animés de l'orgueil de la médiocrité insolente. Vous vous seriez fait un devoir de défendre Boileau contre leurs calomnies ; ils auroient cessé d'être à craindre, & vous n'en auriez été que plus respectable.

Je suis, &c.



LA petite Piece suivante courut manuscrite à Paris, quelque-tems après que la Dunciade eût paru. Elle fut faite, sans doute, pour consoler l'Auteur du Libelle qui avait été répandu contre lui sous le titre de la Vision; & l'atrocité de ce dernier Ecrit ne pouvait être plus heureusement réprimée que par la gaîté de celui-ci.

L A

VÉRITABLE VISION

D E

C H A R L E S P...

.....
..... Et je m'éveillai en sursaut, & je
reconnus l'Enchanteur Merlin à sa longue barbe
blanche ; & j'entendis distinctement ces pa-
roles :

Rassure-toi, mon fils, & quoiqu'il y ait eu
des pseudo-prophètes, tel que celui de Bohé-
mischbroda ,

Et d'ignorans Visionnaires, tel que l'Auteur
de la Vision ,

Et que l'esprit de mensonge ait parlé par leur
bouche pour décrier les vrais prophètes, prens
confiance en ce que je vais t'annoncer, & ne
te décourage point.

Et parce que tu as été mon serviteur,

Et que tu as fidèlement employé ma Lorgnette à l'usage auquel je l'avais destinée, tu éprouveras la persécution comme tu l'as déjà éprouvée :

Et les fots entreront en fureur, parce que tu auras découvert en riant leurs longues oreilles ;

Et ils iront sonner l'alarme dans tous les bureaux d'esprit & chez tous leurs protecteurs ;

Et chacun d'eux s'empressera de dire : Monseigneur ou Madame, si je ne suis qu'un fot, que deviendra la petite réputation que j'avais pris tant de peine à vous faire ?

Et ils souleveront contre toi les Académies, quoique tu ayes loué plusieurs membres de ces Académies ; & ils tâcheront de faire tomber quelques gens de mérite dans les pièges de leur vanité ;

Et ils te fourniront la matière de plusieurs nouveaux Chants pour ta Dunciade ;

Et parce que tu auras été plaisant, ils t'appelleront scélérat.

Et ils recueilleront les injures qu'on difait à Moliere,

Et celles qu'on a dites à Boileau & à Alexandre Pope :

Et fans le vouloir ils t'égalèrent aux Grands Hommes, en t'affociant aux mêmes insultes qu'ils leur ont faites;

Et ils consigneront ces gentilleffes de leur esprit, jusques dans l'Encyclopédie, qu'ils appellent le *Livre*,

Et personne n'y prendra garde.

Et cette compilation des compilations, qui ne devait contenir que des vérités utiles, n'aura plus de Lecteur, parce qu'elle fera devenue le dépôt des erreurs, des libelles & des mensonges.

Et désabusés des gros Dictionnaires qu'on ne lit point, ils te diront des injures dans de petits Almanachs qu'on ne lira pas davantage;

Et quand ils auront fait de mauvaises Satyres, ils te les attribueront pour te punir d'en avoir fait de bonnes;

Et les honnêtes gens ne les croiront pas:

Et pour te contredire, ils donneront le titre de fots à de Grands Hommes;

Et ils donneront celui de grands hommes à des fots ;

Et pourtant chacun d'eux ne fera offensé que des traits de la Dunciade qui le regarderont personnellement, (*) & ne pourra s'empêcher de rire tout bas de ce que tu auras dit des autres ,

Et le public rira d'eux tous :

*) Ceci fait allusion à une anecdote assez plaisante. L'Auteur lut sa Dunciade , avant qu'elle parût , à plusieurs des héros du Poëme pris séparément , avec l'attention de supprimer toujours le nom de celui qui en écoutait la lecture. Chacun de ces Messieurs riait de la meilleure foi du monde , & convenait qu'il n'y avait rien du tout à redire à la liberté que l'Auteur avait prise. C'était à qui répéterait *pulchrè* , *benè* , *rectè* : tant il est vrai qu'intérieurement ces Messieurs se rendent justice , & qu'en s'exceptant eux-mêmes , ils se jugent à-peu-près comme l'Auteur les a jugés. Rien ne prouve davantage que ce dernier a eu raison ; & c'était le meilleur expédient qu'il pût choisir pour éprouver son propre ouvrage. Il est vrai que dès que la Dunciade parut , ceux qui ne s'attendaient pas à y trouver leur nom , ne manquèrent pas de faire cause commune avec les autres ; & , comme on peut bien le penser , l'Auteur n'en fut ni affligé , ni surpris.

Et maître Aliboron de l'Académie des Arcades ne cessera de braire ,

Et il fera imité par beaucoup d'autres , qui crieront derriere toi : Voilà le monstre :

Et ils feront pleuvoir jusques dans ta retraite , de petits libelles anonymes , que tu pourras ajouter en forme de supplément à la Dunciade :

Et comme il est plus aisé de calomnier que de plaire , ils finiront par ennuyer même leurs semblables ;

Et ils cabaleront pour t'interdire les Presses , comme si tu avais fait , à leur exemple , des Ouvrages téméraires & des Ecrits calomnieux :

Et la Dunciade aura plus de peine à être imprimée que les *Si* , les *Mais* , les *Quand* , les *Qu'est-ce* , les *Pourquoi* , & les *Facéties Parisiennes* :

Et parce que tu auras dit qu'ils font mal des vers ou de la prose , on te débitera sous le manteau comme le Portier des Chartreux ,

Et ils débiteront pendant ce tems-là leurs

petits Pamphlets philosophiques sur le Gouvernement & sur la Religion ;

Et malgré tous leurs efforts, la bonne compagnie de la Cour & de la Ville fera pour toi , ainsi que tu l'as déjà éprouvé ;

Et de ce débordement d'Ecrits que tu auras excités , il ne subsistera au bout de quelques années, que tes Philosophes & la Dunciade ;

Et tu feras à leur amour-propre de nouvelles plaies auxquelles ils ne s'attendent pas ;

Et ils auront dans leur parti beaucoup de déferteurs ;

Et tous ceux qui sont demeurés fidèles au bon goût se réuniront avec toi ;

Et je me suis réservé un petit troupeau d'E-lus , qui subsistera jusqu'à la consommation des siècles ;

Et l'Année Littéraire ne prévaudra pas contre eux ;

Et la génération qui se prépare, vaudra mieux que la précédente , & te consolera ;

Et leurs ouvrages & les tiens rendront à ta Nation un peu de cette gaité qui lui convenait si bien, & qui n'a jamais produit de mal ;

Et la manie du bel esprit & la folie du raisonnement commenceront à décliner ;

Et il y aura moins de Philosophes ;

Et les Dames auront moins de vapeurs ;

Et les soupés redeviendront plaisans, & l'on y chantera des vaudevilles comme au tems passé ;

Et la maladie des prétentions disparaîtra devant la joie ;

Et tant de gens qui s'y entendent si mal, ne se mêleront plus ni de finance, ni de politique, ni d'agriculture, ni de commerce, ni même de querelles Théologiques ;

Et les Matelots se reposeront de la manœuvre du vaisseau sur l'art du Pilote :

Et tout digne Français se contentera d'aimer son maitre, sa Patrie, sa Dame & le plaisir :

Et l'ancien honneur, l'ancienne franchise ;

l'ancienne galanterie , l'ancienne politesse & l'ancienne bravoure régneront en France plus que jamais ;

Et ta Nation ramenée à son premier caractère , redeviendra la plus brillante & la plus aimable des Nations ,

Et il n'y aura plus d'Anglomanie.

Et lorsque ce bon tems sera revenu , tu feras quelques Comédies plaisantes , & l'on ne s'étonnera plus de ne pas pleurer aux Comédies ,

Et on cessera de rire aux Tragédies ,

Et tout rentrera dans l'ordre ,

Et il te sera permis d'avouer la Dunciade ,

Et les honnêtes gens qui auront prévu ces choses , diront avec toi :

Venger le goût , c'est servir sa patrie.



L E T T R E

D E L' A U T E U R

A M O N S I E U R

L E C O M T E D E B

*Qui sert de Discours préliminaire à l'Édition
de 1771.*

Vous me demandez, Monsieur le Comte ; si j'ai quelque part à une nouvelle édition de la Dunciade qui vient de paraître, & dont vous avez la bonté de m'envoyer un exemplaire. Je commence par vous en remercier. Cette Edition mérite d'être préférée à celles que l'on a faites en différentes Provinces, & dans lesquelles on s'est borné à contrefaire servilement l'édition de Paris. Mais j'ai l'honneur de vous assurer que sans vous j'ignorerais absolument son existence.

En supposant que je fisse réimprimer ce Poëme, vous voulez bien m'honorer de vos conseils. Vous seriez bien aise, dites-vous, qu'à l'égard de certaines gens, je ne persévérasse

point dans ce que vous appelez mon impénitence finale. Vous desireriez de ne plus voir les noms des Diderot, des Duclos, des Marmontel, confondus avec une foule de noms vulgaires que vous m'abandonnez sans regret.

Je conviens d'abord avec vous (& voici ma profession de foi en littérature) que la plupart de ces Messieurs ont véritablement beaucoup d'esprit, & que M. Diderot, entr'autres mérite une considération distinguée par l'étendue de ses connaissances. Malgré l'enflure de son style, & l'obscurité dans laquelle il lui plaît souvent de s'envelopper, on ne peut nier que l'imagination la plus brillante ne perce quelquefois par éclairs dans ses ouvrages; mais cette imagination, belle par momens, est presque toujours déréglée ou confuse. Je n'en suis pas moins persuadé, que s'il eût voulu se renfermer dans son personnage de savant, jamais on n'aurait tenté de lui disputer sa réputation. La seule ambition qu'il a eue de passer à la fois pour un Philosophe profond, & pour un bel Esprit agréable, me paraît la source de ses disgraces. Je n'ai parlé, dans la *Dunciade*, que du bel esprit; & il faut avoir le courage d'avouer que le *Pere de Famille* & le *Fils naturel*, annoncés avec tant de faste, & qui ont produit de si méchantes copies, ne sont que

des Ouvrages très-médiocres dans un genre infiniment plus facile que celui de la bonne Comédie, contre lequel il semble que la philosophie moderne ait conspiré.

A l'égard de M. Marmontel, ses Contes moraux, qui pourtant ne sont que des Contes, & des Contes en prose, lui sont à la vérité plus d'honneur dans le monde, que toutes les Tragédies par lesquelles il a débuté avec une si rare persévérance, & que la longue & inutile poétique qu'il n'a donnée sans doute qu'en faveur de ses poésies. Si sa prose est en général assez correcte, j'applaudis de bon cœur à ce mérite. Mes principales plaisanteries ne portent que sur ses vers, qui malheureusement ont produit ceux de M. le Miere, lesquels en produiront d'autres, qui en amèneront de plus barbares, jusqu'à ce que notre langue retombe enfin dans le cahos dont l'harmonie de Racine avait su la tirer.

Je ne défavouerai pas non plus que l'on ne trouve beaucoup d'esprit dans les *Considérations sur les mœurs* de M. Duclos. Il se peut même qu'il y en ait davantage que dans la Bruyère; & cela me rappellerait encore Racine, qui disait en parlant de M. Toureil, dont cependant il estimait les connaissances : » Le » bourreau fera tant qu'il donnera de l'esprit à » Démosthène ! «

Je pense donc à peu près comme vous à l'égard de tous ces Messieurs. Mais me direz-vous, ce sont pourtant ces gens d'esprit que vous traiterez impitoyablement de Sots dans votre *Dunciade*. J'en conviens avec vous, Monsieur le Comte; mais expliquons-nous, s'il vous plaît.

Vous savez aussi-bien que moi, sans doute, que le nom de Sot en poésie, n'a pas tout-à-fait la même signification qu'il aurait dans la société. La poésie satyrique dans laquelle il doit entrer toujours un peu d'exagération, & qui évite les circonlocutions & les périphrases, emploie le mot de Sot qui a l'avantage d'être très-court, pour désigner sans façon un homme de beaucoup d'esprit, qui a le malheur de faire habituellement des sottises; & aux yeux du goût, tout Ouvrage médiocre en est une. C'est ainsi du moins que mes devanciers, Horace, Perse, Juvénal, Regnier, Boileau, Molière & Pope en ont usé chacun dans leur langue; & il faut bien se garder de croire que par le mot de Sot, ils entendaient à la rigueur, un homme dénué de tout esprit & de toutes connaissances. En ce cas-là, ils n'auraient pu même l'appliquer à aucun Auteur, car le plus inepte a toujours reçu quelque éducation, a fait quelques études, combiné quelques idées, & c'en est assez pour n'être pas un Sot; du moins dans
l'acception

l'acception du terme. Mais, Monsieur, savez-vous bien que le mauvais goût & le faux bel esprit, sur-tout quand ils sont joints à des prétentions, indisposaient plus vivement un homme tel que Boileau, que de simples platitudes ? permettez à ce propos , que je vous rappelle une anecdote de l'autre siècle.

Moliere qui a si bien dit :

Un sot savant est sot plus qu'un sot ignorant.

Et qui eut volontiers répété avec le grand Rousseau :

Que Dieu préserve mon ouïe
D'un homme d'esprit qui m'ennuïe,
J'aimerais cent fois mieux un sot.

Moliere pourtant représentait un jour à Boileau que Chapelain était en grande considération dans le monde , que plusieurs gens de lettres le consultaient , qu'il était particulièrement aimé de M. Colbert , & qu'enfin les railleries outrées de Boileau pourraient lui susciter quelques affaires auprès de ce Ministre , & peut-être du Roi-même. Ces réflexions un peu trop sérieuses ayant mis le Satyrique de mauvaise humeur : „ Oh ! le Roi & M. de Colbert feront ce qu'il leur plaira , répondit-il brusquement , mais à moins que le Roi ne m'ordonne expressément de trouver bons les vers

„ de Chapelain , je soutiendrai toujours qu'un
 „ homme , après avoir fait la Pucelle , mérite
 „ d'être pendu. ” Moliere se mit à rire de
 cette faillie , & la consacra depuis dans son
 Misanthrope.

Voilà , Monsieur le Comte , l'énergique impétuosité du bon goût révolté. Il ne pèse & ne peut plus peser ses termes. Que les Lecteurs en rabattent de sang-froid tout ce qu'ils voudront , à la bonne heure. Mais le Poète dominé par son enthousiasme , ne s'arrête pas à ces convenances minutieuses du discours ordinaire. Il nomme les choses par leur nom , & pour lui une mauvaise poétique n'est qu'une sottise. L'Auteur peut avoir tout l'esprit du monde & n'être qu'un sot. Il y aurait de la pure chicane à nous contester ces expressions. Eh ! Monsieur , ne vous est-il jamais arrivé à vous-même d'être détourné de la lecture d'Iphigénie , par exemple , pour entendre des vers d'Aristomene , qu'un partisan mal-adroît de M. Marmontel aurait entrepris de vous faire admirer ? Dans votre premier mouvement , qui est toujours celui du sentiment & du goût , n'auriez-vous pas de bon cœur alors envoyé le Poète & son impertinent admirateur à tous les diables ?

Eh bien , Monsieur , c'est-là notre histoire ,

ou si vous le voulez , notre péché à tous tant que nous sommes d'Ecrivains satyriques ! Nous passons volontiers quelques sottises à tout homme de mérite qui n'a pas l'habitude d'en faire , & qui s'est distingué par de bons Ouvrages. Mais si nous sommes indulgens pour le génie , nous sommes impitoyables pour les gens orgueilleux & médiocres. Qui les oblige de prendre l'affiche de bel esprit ? Nous leur transportons dans nos vers , par une hardiesse de poésie très-usitée , l'épithète due à leurs écrits , & ce n'est qu'une figure de Rhétorique. Après tout , Monsieur le Comte , vous qui êtes l'aménité même , que diriez-vous d'un boiteux qui aurait la fureur de danser & de s'égalier à Vestris ?

D'ailleurs (& ceci est une réflexion très-importante) ce ne sont pas les imbécilles qui sont à craindre dans la littérature. L'homme le plus dangereux est au contraire un Ecrivain de beaucoup d'esprit , mais sans goût , qui se croit du génie , qui a eu l'art d'en imposer à la multitude , & qui tant que le prestige dure , décourage par ses succès l'émulation des bons esprits qui n'ont ni cabale , ni manège. Lamotte était précisément l'homme que je viens de peindre : aussi n'aurais-je pas manqué de le mettre dans la Dunciade , si

j'eusse vécu de son tems , ou j'aurais fait une Dunciade très-inutile. Après cela , je ne fais trop de quoi nos beaux esprits pourraient avoir à se plaindre.

Un nom ne doit donc pas être exempt du ridicule , uniquement parce qu'il est fameux ; & ce qui vous prouvera , Monsieur , combien toutes les opinions diffèrent , c'est que l'on m'a fait un reproche directement opposé au vôtre , en m'accusant d'avoir employé dans mon Poème quelques noms trop obscurs. Cependant on trouverait au hazard , plus de noms de cette espece dans les Satyres de Boileau que dans toute la Dunciade. Je n'en veux pour témoins que ces vers :

On ne lit gueres plus Rampale & Ménardiere ;
Que Magnon , Dufouhait , Corbin & la Morliere.

Je ne parle ni de Motin , ni de l'Abbé de Pure , ni de Pinchêne , qui vraisemblablement ne faisaient pas une grande sensation dans leur tems , puisqu'ils sont aujourd'hui si complètement oubliés. Mais si l'on n'a pas reproché à Boileau d'avoir employé de pareils noms , je devais m'attendre , au moins , à la même faveur , moi dont l'Ouvrage est de plus longue haleine que ses Satyres , & qui m'étant proposé de peindre un combat , ne pouvais gue-

res me dispenser de donner des soldats à mes Généraux.

Vous avez entendu faire, Monsieur, un autre reproche à la Dunciade, auquel je ne me ferais jamais attendu. Quelques personnes ont dit que ce Poëme était trop littéraire, & par conséquent ne pouvait gueres intéresser que des Gens de Lettres. A cela je n'ai rien à répondre, sinon que le sujet le voulait ainsi. Je ne doute pas qu'en Angleterre Pope n'ait effuyé la même critique. Il y a dans sa Dunciade, un bien plus grand nombre d'acteurs que dans la mienne. On y trouve jusqu'à des Libraires ; & l'objection de mes Censeurs ne me paraît pas mieux fondée que si l'on reprochait à la *Rome sauvée* de M. de Voltaire, que le sujet en est trop étranger à nos mœurs, & ne peut intéresser que des Romains. Je demande aux auteurs de cette objection, si la Dunciade pouvait être autre chose qu'un Poëme littéraire.

Cependant, depuis que j'ai lu dans Boileau mon maître, *qu'un fat quelquefois ouvre un avis important*, je ne dédaigne aucune critique ; & l'on sera peut-être fort étonné de voir un jour dans la Dunciade un bien plus grand nombre de morceaux de Poésie, qui ne tenant en rien à la Littéra-

ture, y jetteraient en effet beaucoup plus de variété ; de voir cette même Dunciade augmentée de nouveaux traits d'imagination, de nouvelles peintures , (car vous savez combien je pense que sans les peintures point de salut en poésie :) & voilà pourquoi j'ai tâché que chacun de mes Chants pût fournir au besoin, à un Graveur qui ferait né plaisant, le sujet des trois ou quatre estampes, pour lesquelles j'évoquerais volontiers l'ombre de Callot mon compatriote. Oui, Monsieur le Comte, si Dieu me prête vie, je vous prédis que vous relirez un jour la Dunciade bien revue, bien corrigée, bien augmentée, & devenue peut-être un Poëme épique tout comme une autre ; car enfin il me paraît que tous mes héros pris ensemble valent bien au moins, & le Lutrín chanté par Boileau, & l'Hypogriſſe de l'Arioste, & les Grenouilles d'Homere.

Vous ne sauriez croire combien le retour du printems fait fermenter, depuis quelques jours, toutes ces idées dans ma tête. Vous vous en appercevrez bien à cette longue réponse, & peut-être vous repentirez-vous de m'avoir donné lieu de vous la faire. Mais je me flatte du moins que la franchise de mes aveux vous prouvera toute mon impar-

tialité sur le compte de nos beaux esprits. Au reste, Monsieur, la postérité nous jugera tous, & c'est ce qui devrait, ce me semble, adoucir la haine de ceux qui peuvent croire que je les ai mal jugés.

Je n'ai pas la ridicule prétention de faire trouver la Dunciade plaisante à ceux qui ont de très-bonnes raisons pour n'en pas rire. Mais il y a dans le Public une certaine portion de connaisseurs qui ne sont dévoués à aucun parti, & qui se laissent aller tout naturellement à l'impression qu'ils éprouvent. Ce sont eux que nous avons vu rire à la Comédie des Philosophes, au milieu des cris de fureur qu'ils entendaient jeter autour d'eux par quelques fanatiques, qui faisaient semblant de croire que l'on avait eu le projet d'outrager la saine philosophie : projet qui eût été digne des petites Maisons, & dont ils supposaient apparemment que la Ville & la Cour avaient été complices. Vous m'avez appris, Monsieur, que dans le monde, beaucoup de personnes de ce caractère indulgent vous avaient avoué que la Dunciade les avait amusés. Les plus honnêtes paraissaient même me savoir gré de mes ménagemens pour les mœurs de ceux qui m'ont le plus indécemment attaqué dans leurs libelles. C'est de ces

ames justes & éclairées que j'ambitionne les suffrages , & j'osais m'en flatter après avoir obtenu le vôtre. Sur le nombre & la qualité des Lecteurs qui me conviennent , je suis entièrement de l'avis d'Horace , qui se consolait avec Pollion des injures de Crispinus.

Vous connaissez , Monsieur le Comte , mon attachement & mon respect.

D'Argenteuil ce 23 Mars 1767.



A P O L O G I E
 D U P O È M E
 D E L A
 D U N C I A D E ,

Par feu M. l'Abbé BRUZZOLLI, de l'Académie des Invaghiti de Mantoue.

LA Dunciade est un Poëme satyrique : c'est donc avec les Ouvrages du même genre qu'il convient de la comparer. Si l'Auteur s'est permis contre l'honneur de quelques Citoyens une licence condamnable, on ne peut sans doute l'excuser. Si au contraire on démontre qu'il s'est abstenu de tous les excès dont on lui avait donné l'exemple, & qu'il a circonscrit la satire dans les justes limites que la raison & le goût lui ont fixées, non-seulement il doit s'attendre à l'indulgence, mais à la considération de tous les honnêtes gens.

Je ne le jugerai que d'après des Ecrivains de sa Nation, car son apologie serait trop ai-

fée, si je mettais ses traits les plus hardis en parallele avec les excessives libertés qu'ont prises en Angleterre les Rochester & les Pope ; en Allemagne les Rabener & les Haller , ou même parmi nous , notre Arioste & notre Menzini , quoique les plus réservés de nos satyriques. Je ne le comparerai pas même à Regnier , mais à Boileau , le plus circonspect des auteurs Français : On ne compare point les talens , mais les faits.

L'Auteur observe avec raison dans la Préface de son Poëme , que l'on n'y trouve aucun vers de l'espece de celui-ci :

J'appelle un chat un chat & Rollet un fripon.

Il y pouvait ajouter ces autres vers du même Poëte :

On compterait plutôt combien dans un printemps
Guénaud & l'antimoine ont fait mourir de gens,
Et combien la Neveu , devant son mariage ,
A de fois au Public vendu son pucelage ,

Ces traits portent directement sur les mœurs , & ce n'est pas la seule hardiesse dont Boileau fournirait des exemples. Plusieurs Citoyens , tels que les Avocats Gautier , Huot & le Mazier , décriés sur leur état ; tous les Chanoines de la Sainte Chapelle , représentés comme des

Epicuriens fainéans & imbécilles ; l'Architecte Perrault accusé d'ignorance dans son art ; le traiteur Mignot , qualifié d'empoisonneur ; le Perruquier , l'Amour parlant à sa femme des plaisirs défendus qu'ils ont goûtés ensemble avant le mariage ; tous ces particuliers (qui n'étaient pas gens de Lettres) auraient peut-être eu lieu de se plaindre de ces libertés de Boileau , qui ne s'en fût pas justifié aussi facilement que de ses innocentes plaisanteries sur les Ecrits des Cotin & des Pradon. Or on ne trouve dans la Dunciade que des plaisanteries de ce dernier genre , & à l'exception de quelques Auteurs , *qui sont esclaves nés de qui-conque les achete* , aucun Citoyen ne paraît avoir eu lieu de se plaindre de M. P. . .

Eh ! qui sont encore les Gens de Lettres aux dépens desquels il s'est permis de rire ? A-t-il , à l'exemple de certains Ecrivains , dont les ouvrages paraissent cependant tous les jours *con licenza de' superiori* , a-t-il essayé d'avilir ce que la Littérature Française a de plus estimable , les Montesquieu , les Crébillon , les Voltaire , les Buffon , les Rousseau , les d'Alembert , les Condillac , les Mably , les Piron , les Greffet , & tant d'autres dont un homme étranger en France n'est pas obligé de se rappeler tous les noms ? Il a parlé de presque

tous ces Ecrivains , plus ou moins célèbres , avec les justes égards qui leur font dûs. Qui donc a-t-il attaqué ? Quelques Poètes ampoulés & barbares , quelques Charlatans de Philosophie , quelques Pédans accrédités , quelques Auteurs de mauvais Romans , de fades Héroïdes , de petits Contes , d'ennuyeux Libelles , d'Opéra bouffons , de Parades , ou , ce qui est encore pis , de ces Drames lugubres qu'on ne peut lire sans une secrète indignation contre ceux qui ont osé profaner , par de pareils ouvrages , le plus beau Théâtre de l'Europe.

Existerait-il donc en France une loi qui défendît de s'égayer aux dépens de la plus vaine & de la plus frivole des prétentions , celle du bel esprit , lorsque cette manie n'est justifiée par aucun talent. Que les Ecrivains prosateurs ou Poètes cessent de se faire illusion. Placés naturellement entre la gloire & les sifflets , dès qu'ils ont eu l'orgueil de se dévouer aux arts de pur agrément , ils se sont mis dans la nécessité de plaire sous peine de ridicule.

Il n'en est ni d'un versificateur , ni d'un musicien , comme de ceux qui exercent , sous la protection des loix , une profession utile ou nécessaire. Ceux-ci doivent être soutenus si on les trouble dans l'exercice de leur état ; les autres ne doivent être défendus que par leurs

propres talens. La gloire est pour eux une belle récompense quand ils réussissent , & le sifflet une peine bien modérée quand ils ennuiant.

Par quel étrange renversement d'idées , ces Messieurs qui , en tout pays , se soulevent si volontiers contre toute espece de joug (même dans les matieres les plus respectables) voudraient-ils établir sur le Parnasse l'intolérance & l'inquisition ? Quoi ! leur faudrait-il des Arrêts pour se faire admirer ? Jusqu'où ne va point le délire de la vanité humiliée ! Est-il donc bien vrai , comme l'a dit le célèbre Caldéron , qu'une femme quittée pour sa laideur , & un Poète sifflé pour son ineptie , seraient en effet les deux Etres les plus dangereux , les plus impitoyables , si leur dépit n'était pas heureusement borné par leur faiblesse !

Qu'auraient pensé dans l'autre siècle les Séguier , les Lamoignon , les Daguesseau , les Bignon , & tant d'autres Magistrats illustres , dont le génie sans doute anime encore leurs successeurs , si Cotin , quoique prédicateur , si Pradon , si Quinault même étaient venus leur demander vengeance des railleries de Despréaux ? A cette impertinente requête ne voyez-vous pas l'auguste Assemblée partager ce rire inextinguible qu'Homere prête à ses Dieux :

Quando vider, Vulcan servir per casa.

Cependant, on ne peut nier que les Satyres de Despréaux n'eussent quelquefois un caractère d'amertume que toutes les plaisanteries de la Dunciade n'auront jamais. On fait que souvent il inférait des vers satyriques jusques dans les Epîtres qu'il adressait à Louis XIV. Par-là il semblait rendre en quelque sorte le Monarque complice de ses malignités, & le sujet maltraité avait la douleur d'être convaincu du mépris de son Maître.

Si l'on objectait à l'Auteur de la Dunciade la quantité de noms qu'il a répandus dans son Poëme, il serait aisé de prouver qu'il y en a bien davantage encore dans les Satyres de Boileau. (*) On y trouve à la fois & des Ecrivains obscurs en plus grand nombre que dans la Dunciade, & des Auteurs plus distingués dont presque tous étaient de l'Académie Fran-

NOTE DES ÉDITEURS.

*) Pour démontrer aux yeux des Lecteurs que M. l'Abbé Bruzzolli n'exagere pas, nous croyons devoir transcrire ici la plupart des noms que Boileau a sacrifiés à la vengeance du goût : Quinault, Chapelain, les deux Perrault, Charpentier, la Calprenede, Hainault, Brébœuf, Bourfaut, Desmarets de Saint Sorlin, Regnier Desmarets, Titreville, Colletet, Liniere, Pin-

çaïse, & quelques hommes enfin qui conservent encore, malgré les railleries de Despréaux, une juste célébrité. Peut-être aussi la postérité fera-t-elle quelques exceptions aux jugemens portés dans la Dunciade; & cette espérance doit servir de consolation à tous ceux qui se croient en droit d'en appeller.

Mais c'est sur-tout avec ceux de ses Contemporains qui ont écrit des Satyres que M. P... doit être comparé. C'est le seul moyen d'apprécier avec équité le genre de malignité dont on l'accuse.

Voici des traits satyriques connus & pris au hazard dans les Œuvres d'un des plus célèbres Ecrivains Français.

Ce vieux rimeur couvert d'ignominies,
Organe impur de tant de calomnies,
Cet ennemi du public outragé,
Puni sans cesse & jamais corrigé,

chêne, Pradon, Boyer, Sauval, Perrin, Bonnetcorse, Scarron, Daffouci, Malleville, Gombaud, Tallemant, le Clerc, Faret, Saint Amand, Conrart, Rampale, Ménardiere, Corbin, Dufouhait, Magnon, l'Abbé de Pure, Ménage, Corin, Cassaigne, Scudéri, Neuf-Germain, la Serre, le Pays, Montmaur, Pelletier, Saint Pavin, Sainte Garde, les Journalistes de Trévoux, Bardin, Motin, la Morliere, &c. &c. &c.

Ce vil Rufus, *) que jadis votre pere
 A par pitié tiré de la misere,
 Et qui depuis serpent envénimé,
 Piqua le sein qui l'avait ranimé,

.
 L'affreux Rufus, loin de cacher en paix
 Des jours tissés de honte & de forfaits,
 Va r'allumer aux marais de Bruxelles
 D'un feu mourant les pâles étincelles,
 Et contre moi croit rejeter l'affront
 De l'infamie écrite sur son front.

Epître contre la Calomnie.

Quel monstre plus hideux s'avance!
 La nature fuit & s'offense!
 A l'aspect de ce vieux Giton.
 Il a la rage de Zoïle,
 De Gacon l'esprit & le style,
 Et l'ame impure de Chauffon.



C'est Desfontaines, c'est ce Prêtre
 Venu de Sodome à Bicêtre,
 De Bicêtre au sacré vallon.
 A-t-il l'espérance bisarre
 Que le bûcher qu'on lui prépare
 Soit fait des lauriers d'Apollon?

Ode sur l'ingratitude.

Quel est (dit Candide) ce gros cochon qui
 » m'a dit tant de mal de la Piece où j'ai tant

*) Le grand Rousseau.

» pleuré? C'est un folliculaire. Qu'appellez-
 » vous folliculaire? C'est un faiseur de feuilles,
 » un Fré...

Candide.

» Monsieur Frélon, Quoi! l'on ne vous a
 » pas encore montré en public le cou décoré
 » d'un collier de fer de quatre pouces de hau-
 » teur?

L'Ecoffaise (Comédie que l'on
 représente tous les jours.)

Je m'acostai d'un homme à lourde mine,
 Qui sur sa plume a fondé sa cuisine,
 Grand écumeur des boubiers d'Hélicon;
 De Loyola chassé pour ses fredaines,
 Vermisseau né du cu de Desfontaines,
 Digne en tout sens de son extraction,
 Lâche Zoïle, autrefois laid Giton,
 Cet animal se nommait Jean F.....

Le Pauvre Diable.

On peut remarquer en passant, que dans
 cette Satyre du pauvre Diable, il y a dix à
 douze personnes de nommées. J'étais à Paris
 quand elle parut, & elle avait le cours le plus
 paisible. D'ailleurs, les Ouvrages de l'Auteur
 font entre les mains de tout le monde.

Nous grossirions trop ce Recueil, si nous
 nous permettions de rapporter toutes les Epi-

grammes de ce genre contenues dans les *Epîtres* de cet illustre Ecrivain à Madame D****, & au Vaisseau qui porte son nom; dans une de ces petites pieces fugitives, intitulée *les Chevaux & les Anes*, dans ce Chant détaché du Poëme de la Pucelle, où l'Auteur envoie tant de beaux Esprits aux galeres; dans les brochures facétieuses qu'il a successivement publiées sur MM. La Beaumelle, Larcher, Nédham, Guyon, Patouillet, Nonotte, Coger, &c. &c. enfin dans le Poëme connu sous le titre de la Guerre de Geneve.

Les Satyres du même Auteur contre M. de Maupertuis, ont à-peu-près la même teinte. Celles qu'il a faites contre M. de Pompignan, quoique plus modérées, ne laissent pas de contenir encore quelques personnalités un peu vives. Elles sont d'une verve plus gaie; mais pourtant on y reconnaît toujours le même pinceau, la même maniere.

Des Ouvrages de ce Poëte célèbre qui a si bien connu le ton de son siècle, l'art des bien-séances, & qui vient de publier *les Honnêtetés Littéraires*, si je passe à d'autres Ecrits satyriques qui ont eu le plus de vogue à Paris, depuis quelques années, on y verra la liberté poussée encore plus loin. L'Auteur de la *Dunciade* lui-même a été attaqué de la maniere la

plus indécente dans plusieurs Libelles, attribués par la notoriété publique à des gens qui ne rougissent point de s'appeller philosophes. Des Magistrats, des Femmes illustres par leur naissance, des Citoyens du premier ordre, se sont trouvés compromis dans quelques-unes de ces facéties atroces, qui n'ont pas été moins communes dans ce siècle prétendu philosophique, que dans l'âge ténébreux du pédantisme.

Voilà donc le ton qui régnait dans les Ecrits polémiques, le ton qui était à la mode, lorsque l'Auteur de la Dunciade a donné son Poëme. On demande actuellement à quiconque fait lire, s'il y a la moindre comparaison à faire entre les traits que nous avons rapportés, & les plaisanteries de cette même Dunciade. De pures fictions, telles que des Ailes à l'envers; un Bouclier, une Lorgnette, un Siffler, des vers sans aigreur & sans fiel, tel que :

Fréron par qui l'on bâille en France,

Tout ce badinage allégorique peut-il paraître du même genre que les Ouvrages dont on s'est permis de donner une faible idée ? N'est-il donc pas évident que M. P... a réformé la Satyre, & qu'il l'a ramenée à ce caractère de modération dont jamais elle n'aurait dû s'écarter

ter? Toute sa Dunciade se trouverait justifiée par ce seul vers de Moliere :

Ce n'est point à l'honneur que touchent ces matieres.

D'après cela, ne pourrait-on pas regarder comme très-étrange, que cet Auteur soit accusé tous les jours de méchanceté par quelques-uns de ces mêmes Ecrivains qui sont dans l'habitude de se permettre la plus grande licence; & ne ferait-ce point ici le cas de leur appliquer notre proverbe trivial, mais plein de sens : *La padella chiama un Caldaro cul bruciato?*

On peut ajouter à cette Apologie suffisante, sans doute, pour deffiller les yeux les plus prévenus, que l'Auteur de la Dunciade (à ce que des personnes qui le connaissent particulièrement nous ont certifié) est arrivé à Paris dans sa plus tendre jeunesse, c'est-à-dire dans l'âge de l'imprudence & des fautes : cependant, malgré la contagion de l'exemple, & le succès de tant d'Ouvrages licencieux en tout genre dont l'Europe a été inondée, on ne voit pas qu'il ait été noté même d'un soupçon sur aucun Ecrit contraire à l'ordre, & qui blessât le moins du monde l'æconomie civile & religieuse du Gouvernement. Il a été courageux & libre, & rien de plus.

Ce serait donc une injustice bien étrange que

d'embrasser la querelle des ennemis de M. P..., tandis qu'ils emploient contre lui, non-seulement l'injure pour le diffamer, mais la violence pour l'empêcher de se défendre. Ce serait, comme on le dit parmi nous, d'après Juvenal : *perdonar a' Corvi, e punir le Colombe*. Qui donnerait à des Auteurs de Libelles le singulier privilege de se plaindre avec tant d'amertume d'un simple badinage, d'une Satyre purement littéraire? Ceci nous ramene encore à Juvenal :

Quis tulerit Gracchos de seditione quærentes !

REMARQUE DES ÉDITEURS.

Il nous semble qu'on ne peut rien ajouter à cette Apologie qui doit rendre la mémoire de M. l'Abbé Bruzzolli à jamais précieuse à toutes les personnes qui se piquent d'impartialité. Cependant nous croyons pouvoir dire encore qu'en faisant sa Dunciade, M. P... n'a fait que se conformer au desir unanime des Gens de Lettres. On a déjà vu dans sa Préface combien M. de Voltaire souhaitait l'existence d'un pareil Poëme. Mais si l'on trouve le même souhait exprimé plus vivement encore dans un Auteur qui est ici du plus grand poids, dans M. d'Arnaud de Baculard; si deux esprits éloignés par une échelle de degrés si incommensurables, se sont fortuitement rencontrés dans une même idée; si l'Hylope s'est en quelque sorte exprimé comme le Cedre,

ne doit-on pas en conclure qu'en effet M. P... n'a fait que remplir le vœu public ? Or voici ce qu'on trouve dans les Œuvres de M. d'Arnaud, Tome I, page 182.

Et vous par qui sont créés ces chefs-d'œuvres :
 Vous qu'aujourd'hui soutiennent vos manœuvres,
 Esprits charmans qui possédez si bien
 L'urbanité, ce galant entretien,
 Ce doux jargon qu'on ose trouver fade,
 Dignes héros d'une autre Dunciade,
 Hâtez-vous donc de remplir vos destins :
 Vous dormirez parmi les Triffotins.

Et sur cela M. d'Arnaud observe judicieusement dans une Note, que si nous n'avons pas fait à la Dunciade de Pope (Poëme qu'il dit être écrit dans le goût du Lutrin) un accueil aussi distingué qu'à ses autres Poésies, c'est que par un abus de notre éducation Française, nous ne connaissons gueres que la Littérature de notre pays. Cependant M. d'Arnaud souhaiterait encore à la Dunciade Anglaise plus de graces & d'ironie.



AUTRE APOLOGIE

DE LA

DUNCIADE,

*Imprimée en 1772, sous le titre de Lettre de
l'Auteur à un de ses amis.*

J'Ai peine à croire ce que vous m'annoncez ; Monsieur, que l'on ait présenté au Ministre une requête par laquelle on lui demande qu'il me soit défendu de faire paraître la Dunciade. 1) Une pareille démarche serait capable d'allarmer tous les gens de lettres, ceux du moins qui ont conservé quelque respect pour la dignité de leur profession. En effet, vouloir me faire interdire, sans m'entendre, la liberté de publier un ouvrage purement littéraire, ce serait donner un exemple bien dangereux, en invitant l'autorité à violer à mon égard toutes les loix. Ce serait la familiariser avec les idées d'un despotisme bien effrayant. Eh ! que fe-

1) La Requête n'était que trop vraie ; mais elle fut méprisée comme elle devait l'être.

rait-on de plus si j'étais soupçonné de receler dans mon cabinet quelques-uns de ces écrits , devenus trop communs , qui ne respirent que la plus audacieuse licence ?

Vous connoissez la Dunciade , Monsieur. Vous savez que c'est un ouvrage dans lequel j'ai vengé, ou cru venger le goût. J'ose , dans ce poëme , avoir un avis sur des matieres très-indifférentes. J'y parle de la prose ou *des vers de Messieurs tels*. Si , par ma franchise , j'ai pu blesser la vanité de quelques écrivains , il en est d'autres que j'ai loués de maniere , peut-être , à mériter de leur part quelque reconnaissance , & ce sont , précisément , ceux qui pourraient inspirer de l'envie. Il est vrai que la médiocrité , quoiqu'elle ne puisse gueres exciter que la pitié , est toujours la premiere à crier à la jalousie , & que ce principe d'orgueil se tourne facilement , chez elle , en esprit de persécution. La requête dont vous me parlez en ferait une nouvelle preuve : cependant , aurait-on assez de mal-adresse pour ne pas sentir qu'en essayant de faire proscrire mon ouvrage , on ne lui donnerait que plus de célébrité ? je vous le répète , Monsieur , j'ai peine à croire que cette seule considération n'eut pas fait évanouir le projet de requête , si , véritablement , on avoit eu l'imbécillité d'y penser.

Je fais bien que, dans des circonstances à peu près pareilles, l'illustre Despréaux, dont on voudrait me faire partager le sort, vit commencer une plainte contre lui; mais il eut pour protecteurs les Termes, les Caumartin, les Daguesseau, les Lamoignon, en un mot tout ce que la nation avait de plus respectable. Pensez-vous donc que je n'en trouverais pas dans une même cause, & mépriseriez-vous assez notre siècle, pour croire que le beau siècle de Louis XIV n'y serait plus même regardé comme une autorité? permettez-moi d'en augurer mieux. Je ne désespérerais pas que, par leurs intrigues, mes ennemis ne me donnassent pour protecteur le Ministre même qu'ils auraient tenté de prévenir contre moi; & alors quels remerciemens ne leur devrais-je pas? Je fais à quelle distance je suis du génie de Boileau, mais convenez du moins que, dans cette heureuse supposition, je n'aurais rien à lui envier. L'animosité de quelques hommes obscurs m'aurait fait plus de bien que tous mes ouvrages.

Soyez donc tranquille, comme je le suis, Monsieur. Autant j'ai de respect & de soumission pour les loix, autant je suis capable de fermeté lorsque j'ai pour moi le témoignage honorable d'une conscience qui n'a rien à se reprocher. Mes ennemis ne parviendront pas si

facilement à me donner de l'inquiétude. Je ne suis pas un homme isolé & sans nom , comme la plupart des délateurs qui travaillent sourdement à me nuire. On ne m'opprimerait pas sans exciter des cris. Il ne sera pas dit que , sous le règne de Louis XV , on ait persécuté un de ses sujets pour avoir bien ou mal jugé des ouvrages de goût. La manie du bel esprit n'est pas plus essentielle à la société que celle de la musique. Or , sans manquer de respect, même à la première personne de l'Etat , on pourrait dire qu'elle a la voix fautive , si véritablement avec l'organe le plus rebelle & le plus ingrat , elle avait la fureur de chanter.

Pensez-vous d'ailleurs , Monsieur , que nos Ministres ne sachent pas très-bien qu'une liberté raisonnable est le plus sûr moyen de réprimer la licence , que cette liberté est l'ame du génie , que rien ne serait plus dangereux que de vouloir la renfermer dans des limites trop sévères , que bientôt les esprits ne connaîtraient plus de frein , & qu'alors le commerce intéressant de la Librairie irait s'ensevelir pour jamais , chez l'Etranger. Soyez persuadé que l'administration est trop éclairée pour que ces grandes vûes lui échappent. Elle fait qu'elle doit être bien tranquille , tant que les gens de lettres ne seront occupés que des pe-

tites querelles de leur vanité, qui n'est jamais importante qu'à leurs propres yeux. Ce ferait même une adresse politique que de laisser cette pâture à quelques esprits turbulents, qui pourraient causer de l'inquiétude, s'ils se livraient à des spéculations trop sérieuses. Lorsque le public ne se passionnera que sur des objets aussi indifférens que des disputes littéraires, tout est en sûreté.

Le Cardinal de Richelieu, fondateur de l'Académie, sentit bien qu'en dirigeant le goût de la nation du côté des lettres, il la détournait, par une conséquence infaillible, des objets que, dans une Monarchie, la sagesse du Gouvernement ne doit point abandonner à des discussions téméraires. Louis XIV, dans le siècle de gloire qui porte son nom, se conduisit par les mêmes principes. Il encouragea & le satyrique Despréaux, & Moliere beaucoup plus satyrique encore. Ce grand Prince, quoique protecteur déclaré de Quinault, ne s'offensa point des railleries que Boileau prodiguait à ce poëte lyrique. Les dieux n'intervinrent pas dans les querelles du Parnasse. Il fut permis à tout le monde de rire, & la nation fut paisible & heureuse.

La Dunciade, puisqu'il faut y revenir, n'est, comme vous l'observez très-judicieusement,

qu'une pure fantaisie poétique, 2) un ouvrage de plaisanterie, tel à peu près que le *Lutrin*, qui fut fait sous les yeux, &, pour ainsi dire, par les ordres de M. de Lamoignon. Elle est même à bien des égards, moins hardie, car enfin elle n'a pu blesser que l'amour-propre de quelques beaux esprits, personnages beaucoup moins graves que les Chanoines de la sainte Chapelle. Un pareil ouvrage ne peut donc jamais devenir une affaire d'Etat. Loin d'être un objet de rigueur, il serait de nature à obtenir un privilège, & je ne doute pas que, si le moment était venu d'en faire la demande, il ne me fût accordé sans difficulté.

Ne remarquez-vous pas, Monsieur, dans les bruits que mes ennemis affectent de répandre, une exagération trop marquée pour n'être pas suspecte? Seroit-il bien possible que l'on eût, comme ils osent le dire, l'injustice de me rendre responsable des éditions d'un Poème, dont je n'ai eu aucune raison de faire un secret, & qui est sorti si souvent de mes mains? je ne veux pas lui donner plus d'importance qu'il n'en mérite; mais plusieurs personnes de la ville &

2) La *Dunciade* était encore bien différente de ce qu'elle est devenue aujourd'hui.

de la Cour en ont possédé longtems le manuscrit. Je pourrais prouver, d'ailleurs, que, depuis 1764, on en a fait, au moins, cinq ou six éditions auxquelles je n'ai pas eu la moindre part. On y a même ajouté des Chants entiers, & , qui plus est , des Chants contre moi. Voudrait-on que je fusse le seul qui n'eut pas la liberté de le donner, tel que je l'ai corrigé, & peut-être embelli? Traiterait-on la Dunciade, comme on n'a pas traité le *Système de la Nature*, ou quelques autres ouvrages de ce genre? Non, Monsieur, pour mépriser l'orgueil de quelques importans du Parnasse, on ne se porterait pas à cet excès de ridicule. Je saurais, s'il en étoit besoin, me prévaloir pour ma justification, de cette foule de Libelles dont on a osé m'accabler depuis dix ans, & que je n'ai repoussés que par le mépris sans me permettre aucune plainte. Serait-ce donc me dédommager trop avantageusement de cette licence inexcusable, que de m'accorder un peu de liberté?

Vous pouvez vous rappeler, Monsieur, qu'une seule plaisanterie de Boileau, arrêta la main de M. de Lamoignon, prêt à signer un arrêt en faveur de la Physique d'Aristote, contre celle de Descartes. Vous savez que l'illustre Magistrat ne fit que rire de cette innocente faillie,

qui lui découvrait une surprise qu'on avait voulu faire à l'autorité. Un jeune Poète de mes amis, ayant entendu parler, comme vous, de la Requête présentée contre la Dunciade, vient de prendre la même liberté. Il a adressé, de son propre mouvement, à M. le Chancelier le badinage que je vous envoie. Lisez, Monsieur, & applaudissez à une Muse de dix-huit ans, qui mérite si bien d'être encouragée.

Paris ce 18 Mars 1770.



REQUÊTE

DE PLUSIEURS GRANDS HOMMES

A M. LE CHANCELIER,

Contre la nouvelle Édition de la Dunciade.

AH ! Monseigneur , daignez de grace
Prendre part à notre courroux.
Sachez qu'en ses transports jaloux ,
Un finge de Pope & d'Horace
Se prépare à nous berner tous.
Ah ! Monseigneur , écoutez-nous ,
Pour conjurer cette disgrâce ,
Nos Muses font à vos genoux.

On dit que la sienne menace
D'immoler encor dans ses vers
Tous les illustres du Parnasse ,
Et nous dispute avec audace
Les hommages de l'univers !
Peut-on avec indifférence
Regarder un tel attentat ?
Non , non , pour ce crime d'Etat
Il ne faut point de Tolérance.

Il fiffle fans ménagement
 Le Traducteur de Jérémie! *)
 Il ose avouer hautement
 Qu'il bâille en lisant Euphémie! **)
 Il croit dormir impunément
 Aux Discours de l'Académie;
 Et cacher sa bile ennemie
 Sous le masque de l'enjouement.
 Pour tant d'audace & d'infamie,
 Est-il un trop dur châtement?

C'est peu de rendre ridicules
 Les de Rosois, & les d'Arnauds,
 De déchirer leurs opuscules,
 Si célèbres dans les Journaux,
 Et tous les vers duriuscules
 De nos rimeurs originaux.
 Monseigneur, pourrez-vous le croire?
 Et vit-on jamais rien de tel!

*) M. d'Arnaud. Sa Traduction est connue par cette
 Epigramme :

Or savez-vous pourquoi pleurait tant Jérémie?
 C'est que par don de prophétie,
 Ce grand larmoyeur prévoyait
 Qu'un jour d'Arnaud le traduirait.

**) *Euphémie*, Parade lugubre du même Auteur.

Il a sifflé Guillaume Tell, *)
Et veut au divin Marmontel
Fermer le temple de la gloire.
Jamais on n'eut le goût si faux,
Jamais l'on n'eut l'ame si noire.
Le traître vante la mémoire
De ce monstre de Despréaux.
Il a l'audace singulière
D'immoler nos Drames Anglais,
Nos pathétiques Beverleys,
Aux vieilles farces de Moliere.
Il veut faire trouver du feu
Dans les glaces de la Bruyere.
Il a le front d'être en tout lieu
Le Zoile de la Morliere,
Et le flatteur de Montesquieu!
Souffrirez-vous qu'il fasse un jeu
De renverser tous nos systèmes, **)

*) La plus dure des Tragédies de M. le Miére. Nous apprenons qu'elle vient d'être rendue très-fidèlement, vers pour vers, en langue Allemande, par le célèbre M. SAMUEL WINSTKISPURGHERRHOW, & que sa traduction a été représentée avec autant de succès que l'original, dans le Bailliage de SCHWARTZEMBURG, & dans la Comté de RAPPERSCHWEIL, près ZUR RACHEN, en Suisse.

**) Allusion à la Comédie des *Philosophes*.
Tome III. R

Et d'oser nous traiter nous-mêmes,
Comme nous avons traité Dieu?

S'il eût berné, dans sa Satyre,
D'Alembert, Voltaire ou Buffon,
Sans doute, on pourrait lui sourire,
Sur de tels hommes, dans le fond,
Il est bien permis de médire.
Mais il ose, ô crime! ô délire!
Insulter l'Opéra bouffon.
Mégère; en Muse travestie,
Inspira sa perversité;
Il blesse notre vanité,
Nous nous plaignons par modestie,
Et sur-tout par humanité.
En vain la bonne Compagnie
S'obstine à louer sa gaîté,
Il nous couvre d'ignominie,
Aux yeux de la postérité,
Son insolente liberté
Ne doit pas rester impunie.
Au défaut de votre équité,
Nous armerons la Calomnie.
Nous déchaînerons les serpens
Du Fanatisme & de l'Envie;
Et puisqu'il rit à nos dépens,
Nous empoisonnerons sa vie.

Rire est un forfait aujourd'hui.

S'il est ennuyé de nos rimes,
C'est le plus grand de tous les crimes
Que de témoigner son ennui.

Punissez sa Muse profane,
Et vengez enfin notre honneur.
Le tems est venu, Monseigneur,
D'accabler cet Aristophane:
Et pour mieux le désespérer,
Supprimant l'œuvre criminelle
Dont il voulait nous attérer,
Il faut que sans plus différer,
Une sentence solennelle
Le condamne à nous admirer.



E X T R A I T
D'UNE LETTRE
A D R E S S É E
AUX AUTEURS
D U J O U R N A L
E N C Y C L O P É D I Q U E.

DE tous les Papiers publics , le Journal Encyclopédique est le seul dont les Auteurs aient eu le courage de parler du Poëme de la Dunciade , lorsqu'il parut , & dans le tems même où l'auteur était persécuté. » Sans adopter , disent-ils *dans leur Volume du premier Avril 1764* , toutes les critiques contenues dans la Dunciade , on ne peut cependant refuser au Poëte les éloges que mérite une production remplie d'esprit , d'imagination , & de bonne plaisanterie. »

Ce préambule est suivi de la Lettre , dont nous ne donnons ici qu'un extrait , pour ne pas répéter toutes les citations qui s'y trouvent.



Les difficultés qui empêchent la Dunciade de se répandre, laissent aux Auteurs qui y sont attaqués la liberté de calomnier ce Poëme auprès de leurs Protecteurs & de leurs amis. Pour moi qui l'ai lû sans prévention, je ne rougis pas, abstraction faite de toute Satyre, de le mettre, non au-dessus, mais presque à côté de la Dunciade Anglaise, & de le placer dans la liste de nos Poëmes héroï-comiques Français entre le Lutrín & le Vert-vert. Il y a plus de force & plus d'énergie dans quelques traits satyriques de la Dunciade Anglaise, des idées plus grandes & plus vastes ; mais aussi est-on révolté des images dégoûtantes & des injures atroces dont elle est parsemée. La Stupidité, proposant à ceux qui pourront écouter, sans dormir, la lecture de quelques ouvrages connus en Angleterre, de leur donner pour récompense le privilege exclusif de juger tous les Ecrits présens & à venir ; le sommeil répandu sur tous les auditeurs à cette lecture ; les ames stupides trempées dans le Léthé avant leur entrée au monde ; la vision des triomphes présens & futurs de la Stupidité, sont des imaginations très-ingénieuses & très-plaisantes. Mais il faut convenir que le Li-

braire Curl se roulant dans une mare produite par sa Corinne , qui rend tous les matins à la terre , devant la boutique de son voisin , ce que le cabaret lui a fourni la veille ; que les prix proposés par la Déesse à celui qui criera le plus , & à ceux qui seront les plus habiles à plonger dans la fange ; que l'exercice des fots qui , pour mériter ces prix , se déshabillent & se précipitent dans un cloaque infect , rempli d'immondices & de chiens noyés ; il faut convenir , dis-je , que ces détails sont bien infoutenables.

La Dunciade Française nous offre des traits plus heureux & plus agréables. Tout le premier Chant , qui n'est à la vérité qu'un dénombrement des originaux que le Poète aperçoit chez la Sottise , est d'un bout à l'autre , un tissu d'épigrammes , dont le cadre est d'ailleurs très-ingénieux.

Dans le second Chant , la Sottise prononce un Discours qui me paraît bien supérieur à celui que Pope met aussi dans la bouche de la Déesse. Elle fait apporter ensuite *le vaste Bouclier qu'elle forgea de sa main immortelle*. L'Auteur a tiré le plus grand parti du contraste que lui ont offert la peinture de ce Bouclier & une description très-agréable de la Ceinture de Vénus.

Le troisieme Chant présente à la fois des idées neuves & des plaisanteries qui n'avaient point encore été imaginées ; soit dans l'aventure comique , par laquelle l'Auteur prouve que les femmes sont faites pour autre chose que *pour guerroyer & pour versifier*, soit dans l'imagination heureuse & singuliere des ailes inverses qu'il donne au Pégase de la Sottise ; soit enfin dans l'idée , non moins originale de ce Sifflet redoutable qui veille à la conservation du Goût, & qui siffla de lui-même , lorsqu'un rimeur orgueilleux voulut donner de poétiques loix.

Vous trouverez certainement dans ce Poëme plus de noblesse , un style peut-être moins figuré , quelquefois moins élevé ; mais plus égal & plus soutenu que dans la Dunciade Anglaise. Souvent elle étincelle de génie, mais souvent aussi elle tombe dans le bas & dans le grossier. L'Allégorie qui y domine presque d'un bout à l'autre, est difficile à saisir, ce qui rend ce Poëme plus obscur que l'obscurité même des noms de ses Héros. Les Métaphores y sont trop accumulées. Malgré tous ces défauts, la Dunciade de Pope est un de ses chefs-d'œuvre. Celle de M. P. est généralement plus gaie ; l'une l'emporte par la force, l'autre peut-être par les graces , &c.

*A V I S**D E S É D I T E U R S .*

LES Auteurs du Journal Encyclopédique ne furent point les seuls qui osèrent rendre au Poème de M. P. une justice courageuse. On verra dans le recueil des lettres adressées à l'Auteur par M. de Voltaire, l'impression vive que fit sur ce dernier la fiction des aîles à l'envers ; mais en attendant, nous ne pouvons nous dispenser de rapporter encore quelques témoignages du plaisir que parut faire ce même ouvrage à plusieurs Gens de Lettres d'un mérite distingué. On sent bien que la Dunciade ne pouvait trouver de défenseurs que dans cette classe d'Ecrivains.

L E T T R E

D E M. L E B R U N ,

A L' A U T E U R

D E L A D U N C I A D E.

Q Ue vous importent , Monsieur , les vains bruits d'une populace d'Auteurs qui se rendront , en se plaignant , encore plus ridicules ! Ce sont les derniers cris de l'hydre. Rassurez-vous , mon cher Pope ; la crainte sied mal à l'ombre des lauriers. On convient que votre Dunciade est pleine d'esprit & de vigueur. Si vous n'avez d'ennemis que ceux du bon goût & du sens commun , vous devez vous en féliciter , & vous deviez vous y attendre. Je vous promets pour défenseurs tous les vrais enfans d'Apollon , que vous avez vengés avec autant d'adresse que de courage. Votre Préface est on ne peut pas plus ingénieuse. Il est impossible , après l'avoir lue , de ne pas devenir , sous peine de ridicule , le partisan de votre ouvrage. J'ose vous le prédire , Monsieur , le Public qui aime

à rire ne peut que s'amuser beaucoup de tout ceci. Je connais déjà trois Editions de la Dunciade : ainsi vous ne devez pas être étonné que les murmures continuent. Mais je vous répéterai ce que disait Racine à Boileau, très-allarmé du tumulte qu'excitait sa Satyre contre les Femmes : » Vous avez attaqué un corps » nombreux & qui n'est que langues : l'orage » passera. " Adieu, mon ami, je vous embrasse de tout mon cœur.



L E T T R E

*D E M. M**.* *D. M**.*

A U M Ê M E.

J'Ai entendu faire , mon ami , tant de raisonnemens pitoyables , & débiter tant de faussetés sur les chagrins que la Dunciade vous causait , que j'aurais craint de vous faire injure , si je vous eusse seulement témoigné la moindre inquiétude. Il y a quatre jours que quelqu'un sortant d'une maison fort honnête , dit à une personne de ma connaissance qu'on vous avait intenté deux procès criminels , l'un à l'instigation de M. Crévier , l'autre de la part d'un auteur dont on ne put se rappeler le nom , & que M. le D. de C** . pour vous y soustraire , vous avait fait donner une lettre de cachet qui vous exilait à 50 lieues. J'allai voir , dès le jour même une personne plus au fait de ce qui se passe , qui me rassura , mais non pas autant que je l'aurais voulu , puisqu'elle me dit qu'on vous suscitait des ennemis de tous côtés. Vous jugez , mon ami , si des choses aussi hasardées , & qui , dans le fond , ne di-

fent rien de positif, peuvent se mander. Il en est de même de quelques Epigrammes à faire horreur, où l'on dit que vous avez la bassesse & les crimes de Villon, & qu'au lieu d'exil il faut vous envoyer aux galeres : en vérité, l'imagination se noircit, & de pareilles infamies feraient désirer de vivre parmi les ours. Si j'avais appris quelque chose qui pût vous être utile, je n'aurais pas manqué de vous en informer. Je vois avec étonnement que les fots tiennent à bien des gens, & que c'est attaquer un corps assez respectable. Peut-être auriez-vous dû tâcher d'émouffer un peu la pointe de votre sel ; mais malheureusement ils avaient fait trop de libelles contre vous, pour que vous employassiez plus de ménagement. Après tout, vous ne faites la guerre qu'à leur vanité, & c'est de votre part une revanche bien modérée. Adieu, mon ami ; voilà de belles occasions pour montrer du courage.

P.S. On voulait chez quelques personnes que l'ouvrage ne fut pas plaisant. J'en suis convenu, en ajoutant qu'il ne devait pas l'être pour ceux que vous aviez nommés ; mais que l'instrument d'Apollon, qui siffle de lui-même, était, à ce que je pensais, un modele de plaisanterie.

L E T T R E

D E

D E M. D E L A H A R P E ,

A U M Ê M E.

L'Intérêt que je prends à la Dunciade , & à son auteur m'avait déjà rendu assez actif pour l'avoir deux ou trois fois entre les mains dans les premiers jours où elle a paru. Elle est encore ici fort rare par les raisons que vous connaissez ; & cette circonstance me rend encore plus précieux le présent que vous m'en faites. Je l'ai fait lire dans le peu de momens que je l'ai possédée , à plusieurs gens de Lettres , à M. le Marquis de Ximenez , entre autres , qui n'est pas des plus aisés , & qui en est enchanté : ce terme n'est pas trop fort. L'Ouvrage n'a pas encore assez de publicité pour que je vous rende un compte bien exact de l'impression qu'il fait. Mais vous devez supposer aisément que ceux qui y sont attaqués le trouvent très-mauvais , que beaucoup d'autres n'osent pas dire qu'ils le trouvent bon , & qu'il ne sera mis à sa place que lorsqu'il

fera universellement connu. Alors le grand nombre des gens indifférens ne pourra se refuser à la gaité qui y régné, & trouvera fort étrange qu'une douzaine de mauvais Auteurs qui nous ont tant de fois ennuyés, ne nous permettent pas de nous en dédommager une seule fois, en riant à leurs dépens. Mais ce qui donnera le plus de vogue & de crédit à l'ouvrage, c'est le grand nombre de vers faits pour être retenus aisément, tels que *Fréron, par qui l'on bâille en France*. Ces traits-là ne s'oublieront jamais; & les plaintes des Auteurs bientôt ne seront pas plus écoutées que leurs ouvrages.

Adieu, Monsieur; la justice que je vous rends ici, je vous l'ai rendue par-tout. Dieu fait si quelques personnes m'en aiment davantage, mais vous savez comme on se console.



OBSERVATIONS

Sur la Lettre précédente.

Quoique le sentiment de M. de la Harpe , en faveur de la Dunciade , mérite , par lui-même , une attention particulière , nous ne voulons cependant y considérer que la manière franche & précise dont il y rend compte de la sensation que ce poëme produisit , dès son origine , sur plusieurs gens de goût , & , entre autres , sur M. le Marquis de Ximenez.

On verra , par les pièces suivantes , combien ce dernier fut alarmé de la publicité de cette Lettre , & combien la crainte de déplaire à une certaine classe d'Ecrivains inspirait alors d'inquiétude à ceux-mêmes , qui liés avec l'auteur par la conformité de leurs sentimens , semblaient avoir le plus d'intérêt à épouser sa querelle. On se permettait bien de l'encourager secrètement , mais sous la condition tacite de le désavouer au besoin , & avec la précaution de ne jamais se fermer le retour vers le parti dominant , si des raisons de prudence venaient à l'exiger.

Les Anecdotes qui peuvent servir à caractériser un siècle, sont toujours précieuses ; & peut-être ne trouverait-on pas , dans l'histoire de nos mœurs, une singularité plus piquante que cet esprit de faction & d'audace qui régnait , d'un côté , parmi quelques gens de lettres , & , de l'autre , cet excès de pusillanimité à peine croyable , qui retenait dans un lâche silence tous ceux que la cause commune devait naturellement soulever contre un pareil manège.

Des Ecrivains , qui n'auraient été que ridicules , s'ils n'avaient eu l'art de persuader qu'ils étaient redoutables , avaient pris sur l'opinion un empire assez absolu , pour intimider quiconque ne leur sacrifiait pas sa liberté de penser.

Convenus de s'appeller entre eux , par une distinction audacieuse , *la haute Littérature* ; insensiblement ils avaient accoutumé le public à l'insolence de cette dénomination. Ils avaient , si l'on ose le dire , trouvé le secret de faire de la réputation une espèce de monopole , & de s'en réserver la distribution exclusive , soit à la faveur d'une ligue que tout Paris a vu se former , soit par leur adresse à se ménager des créatures , non-seulement chez quelques personnes en place , mais dans les Académies ; dans les Cercles , parmi les Censeurs , chez
des

des Libraires même , & pour ne rien laisser échapper d'utile à leurs vues , chez des Comédiens.

A couvert des ridicules du Théâtre, au moyen de l'influence prépondérante qu'ils s'étaient arrogée sur nos Spectacles, devenus d'ailleurs les maîtres du plus grand nombre des papiers publics, & peu contents encore de la violence qu'ils exerçaient, par ce manège, sur les suffrages de la nation, ils avaient tenté d'étendre leur empire jusques chez l'Etranger, en s'emparant de la plûpart des correspondances. Ils avaient imaginé de recruter les provinces d'une foule de petits émissaires à leurs ordres, dont ils faisaient, au besoin, des instituteurs pour la jeunesse, ou qui, selon leurs talens, se chargeaient de fonctions plus délicates, & réservées plus particulièrement encore à la confiance.

Un homme célèbre, il faut l'avouer, mais que la supériorité de son génie n'a jamais su défendre des faiblesses communes *), séduit par leurs éternelles adulations, flatté de se trouver le chef d'une grande multitude, & ne dédaignant aucun des moyens d'en imposer à la renommée, avait singulièrement contribué à donner du crédit à cette bisarre confédération.

*) M. de Voltaire.

Il avait daigné leur prêter l'appui de sa considération personnelle , & cacher , sous des témoignages de bienveillance & d'estime , le profond mépris qu'il ressentait pour eux. C'est ainsi qu'on voit des Grands admettre à leur familiarité d'indignes favoris , & se prêter à des services , dont , intérieurement , ils ne peuvent se dispenser de rougir.

Mais , aux yeux d'une nation éclairée , tous ces prestiges de l'intrigue ne peuvent opérer qu'une illusion passagère.

C'est à la fois pour achever de la détruire , & pour nous mettre à l'abri de tout reproche d'exagération , que nous croyons devoir justifier , du moins par un exemple , tout ce que nous venons de dire de l'état actuel , ou plutôt de l'anarchie de notre littérature. Le public ne verra pas sans quelque surprise , non-seulement un homme de lettres , mais un homme d'un nom distingué , forcé de combattre sa propre opinion par la crainte de s'exposer au ressentiment de quelques écrivains qu'il a la faiblesse de redouter : pusillanimité singulière , qui ne lui permet pas de sentir que le danger n'existe que dans son imagination , & que la frayeur , dont il ne fait pas se défendre , est le seul moyen de donner à ce fantôme quelque apparence de réalité.

PREMIERE LETTRE

DE M. LE MARQUIS

D E X I M E N E Z

A L' A U T E U R *).

ON vient de m'assurer , Monsieur , que la Dunciade était imprimée aussi bien que la Comédie du *Satyrique* , ou de l'*Homme Dangereux*. Je vous ferai très-obligé de me faire savoir où je pourrais les trouver... Je vais lire avec bien de l'empressement ce que j'ai écouté avec tant de plaisir, &c.

Paris , ce jeudi 13 Juin 1771.

*) On ne transcrit de ces lettres que ce qui peut avoir du rapport à l'objet qu'on s'est proposé. On n'aurait pas même songé à les rendre publiques, si M. le Marquis de Ximenez n'eut pas fait insérer dans le *Mercur* de France, à leur occasion , une lettre que nous nous garderons bien d'oublier.

SECONDE LETTRE

D U M Ê M E.

JE viens de lire avec le plus grand étonnement la lettre que M. de la Harpe vous écrivait en 1764 , & où il me cite , si ce n'est infidèlement , du moins très-imprudemment. Vous pouviez , Monsieur , faire imprimer cette lettre sans que mon nom y fût mêlé.... En vérité , vous m'affligez beaucoup , & je ne fais comment réparer la faute de M. de la Harpe.. J'ai pu trouver vos vers purs , corrects , élégans , dignes enfin de Boileau ; mais il est impossible que je sois enchanté des jugemens que vous portez sur des hommes que j'aime , que j'estime , & avec lesquels j'ai vécu longtems , tels que Messieurs Diderot , &c.

Dimanche 16. Juin.



TROISIEME LETTRE

DU MÊME.

..... J Ugez vous-même de sang froid, Monsieur, combien il est fâcheux pour moi de me voir mêlé dans une querelle où je n'ai que faire. M. de la Harpe me force à y jouer ce rôle, car vous connaissez trop bien les hommes pour ne pas deviner quel effet mon approbation, toute mince qu'elle est réellement, fera sur les écrivains que vous humiliez. *Tous se réuniront contre moi.* Ils me reprocheront que je n'ai pas le droit d'être si difficile, & que je ne vous ai loué qu'afin de n'être pas placé moi-même au-dessous d'eux. Vous armez contre moi la plume de tous ceux qui ont à se plaindre de la vôtre. Je ne pouvais pas deviner en quels termes il avait plu à M. de la Harpe de me faire parler... Mais ce qui est fait est fait. Ne nous occupons que du remède. J'aurai l'honneur de vous faire part d'un moyen que j'imagine, & j'ai celui d'être avec autant de reconnaissance que d'attachement, Monsieur, votre &c.

QUATRIEME LETTRE

D U M Ê M E.

Ce mercredi soir 26 Juin.

. **J**E vous envoie, Monsieur, ce que je me proposais de faire insérer dans le *Mercur*e qui va paraître ; mais le Censeur ou le Libraire n'ont pas voulu imprimer cette lettre que j'écrivais à M. de la Harpe, & dont voici le premier brouillon. J'ai été obligé de faire ordonner par M. de S***, qu'on y insérât du moins un extrait de cette même lettre, & je suis ravi que vous ne désapprouviez pas cette conduite. Vous savez que je n'aspire plus qu'au repos & à l'obscurité, &c.



C O P I E

DE LA LETTRE

A M. DE LA HARPE,

*Que M. le Marquis de Ximenez voulait qu'on
imprimât dans le Mercure.*

JE me trouve cité , Monsieur , je ne fais pourquoi , dans une lettre que vous écrivites , en 1764 , à M. Palissot , qui vient de la publier. Voici vos propres paroles. „ Je l'ai fait lire „ (la Dunciade) à plusieurs gens de lettres , „ à M. le Marquis de Ximenez , entre autres , „ qui n'est pas des plus aisés , & qui en est „ enchanté , ce terme n'est pas trop fort. „

Il importe peu , sans doute au public de savoir si je suis des plus aisés ou des plus difficiles , & si la Dunciade m'enchanté ou non. Nous savons tous deux que penser du style , mais il s'agit ici du fond , & non de la forme. Je me rappelle très-bien d'avoir entendu avec plaisir ces vers que vous me lûtes , & qui ne sont plus dans la nouvelle édition de la Dunciade :

En France encore il est plus d'un Mécène;
 Et nous voyons l'équitable public
 Malgré Fréron, applaudir à Warwick.

Vous savez quel intérêt je prenais à cette Tragédie, & combien son Auteur me fera toujours cher. Aussi je suis loin de désavouer les éloges qui sont dus à l'esprit & au singulier talent de M. Palissot. J'applaudis même à sa facilité de faire des vers *qui deviennent proverbes en naissant*; mais je dois à moi-même, & peut-être à l'honneur des Lettres, aujourd'hui trop négligé, de déclarer que je n'ai entendu, ni n'entends approuver aucun des jugemens portés, soit en bien soit en mal, par l'auteur de la Dunciade, sur aucun auteur vivant; que la Satyre ne peut être utile, & que Boileau même est inexcusable d'avoir défolé Cassaigne, Cotin, &c.

A Paris, ce 19 Juin 1772.



R É P O N S E

D E L' A U T E U R

A L A

L E T T R E P R É C É D E N T E.

JE commence par vous dire, Monsieur le Marquis, que loin d'avoir à me plaindre de la Lettre dont vous me faites l'honneur de m'adresser le modele, je ne vous en devrais que des remerciemens, si les auteurs du Mercure avaient l'attention de ne la point dénaturer. *) Mais la

*) C'est, comme on le verra, ce que les Auteurs du Mercure ne manquerent pas de faire. Le Public fait assez que ce Journal est un de ceux dont la Confédération philosophique a eu le plus de soin de s'emparer. Aussi le nom de M. Palissot ne s'y trouve-t-il jamais, &, par une distinction dont il s'honore, on n'y a pas même annoncé le titre de sa Comédie des Courtisanes; quoique l'objet de l'institution de ce Journal, & sa principale utilité soit précisément d'annoncer, sans exception, tous les ouvrages nouveaux, & d'indiquer les Libraires qui les débitent. Heureusement la réputation du Mercure est toujours demeurée au niveau où la Bruyere l'avait fixée : *immédiatement au-dessous de rien.*

croyez-vous bien capable de vous procurer le repos que vous semblez desirer , & vous-même , Monsieur , auriez-vous lieu d'en être très-content ? C'est ce que je vais me permettre d'examiner un moment avec vous.

Je prends d'abord la liberté de demander à M. le Marquis de Ximenez , s'il s'est bien consulté avant que de se résoudre à appuyer de son nom un paradoxe tel que celui qui termine sa Lettre. » *La Satyre ne peut être utile , & Boileau-même est inexcusable* , &c.

Vous voulez , Monsieur , ne pas prendre de parti , mais est-il bien vrai que vous n'en prenez aucun en attaquant la mémoire de Boileau ? Regardez-vous comme un moyen bien sûr de conserver la paix avec tout le monde , que de vous déclarer contre un Poète à qui le bon goût donnera toujours des vengeurs , & qui vous a répondu d'avance par ces beaux vers :

La Satyre en leçons , en nouveautés fertile ,
Sait seule assaisonner le plaissant & l'utile ,
Et d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon sens ,
Détromper les esprits des erreurs de leur tems.
Elle seule , bravant la haine & l'injustice ,
Va jusques sous le dais , faire pâlir le vice ,
Et souvent , sans rien craindre , à l'aide d'un bon mot ,
Va venger la raison des attentats d'un sot.

Et selon vous , Monsieur , cette Satyre que Mo-

lière a portée encore beaucoup plus loin que Boileau, ne ferait utile à rien ?

J'ai l'honneur de vous répéter encore que, pour ce qui me regarde, je n'aurais pas le plus léger sujet de me plaindre de votre Lettre; mais je vous prie de considérer que vous m'apprenez vous-même que les auteurs du *Mercur*e n'ont pas voulu l'adopter telle qu'elle est, & qu'il vous a fallu des ordres pour obtenir qu'elle fût inférée, par extrait, dans leur Journal. On ne manquera pas, Monsieur, de supprimer tout ce que vous disiez d'honnête pour moi, & l'on ne retiendra que ce qui est amer contre le genre satyrique. On vous fera donc prendre un parti malgré vous; & le moyen que je puisse alors garder le silence! Comme ce ne sera plus votre Lettre qui paraîtra véritablement dans le *Mercur*e, mais un extrait infidèle, je ferai forcé d'appeler de cet extrait à vous-même.

Vous croyez, Monsieur, prendre le parti le plus sûr, en vous rangeant de celui qui paraît le plus fort. Mais ne commencez-vous pas à remarquer qu'enfin les vrais gens de Lettres, les esprits sages, & l'administration elle-même, se sont indignés de cette confédération étrange de quelques Ecrivains qui ne tendaient qu'à la tyrannie, en usurpant les dehors de la tolérance? Vous me croyez seul, & mon courage vous

étonne ; mais détrompez-vous , Monsieur. Il faut bien que j'aie quelques amis , puisque la *Dunciade* vient de paraître , & qu'elle n'est plus persécutée. J'ai du moins pour moi le cri de tous ceux qui réclament contre l'oppression , & qui ont été révoltés de voir que , même sur de simples objets de littérature , on voulait attenter à la liberté publique.

Qu'arrivera-t'il , Monsieur , de votre lettre à M. de la Harpe ? De deux choses l'une. S'il avoue sans détour la lettre que j'ai rendu publique , il aura lieu de craindre , comme vous , que sa tranquillité ne soit compromise. S'il avait la mal-adresse de la désavouer , il me forcerait à des explications que les inégalités de sa conduite à mon égard justifieraient assez ; mais que jusqu'à présent j'ai cru devoir renfermer en moi-même , par le souvenir de l'estime que ses premiers essais m'avaient inspirée. Vous voyez , Monsieur , que tout cela ferait bien loin du repos que vous desirez , & de l'obscurité qui vous semble si douce. Je peux me tromper , mais je crois que pour vivre en paix , c'est un très-mauvais parti que de vouloir ménager tout le monde. Je crois que ce système de neutralité suppose une absence de caractère sujette à beaucoup d'inconvéniens , soit en politique , soit en littérature. C'est l'esprit de la loi de

Solon, qui ne voulait pas que , dans les troubles civils , il fût permis à aucun citoyen de demeurer neutre.

Il résulte , Monsieur , de ma trop longue réponse , que je m'engage au silence le plus absolu , si la lettre insérée dans le Mercure se trouve conforme au modele que vous me faites l'honneur de m'envoyer ; mais je ne vous invite pas moins , au nom de la gloire , à supprimer ce que vous dites de Boileau , & du genre Satyrique. Contentez-vous de déclarer que vous n'approuvez , soit en bien soit en mal , aucun des jugemens que j'ai portés sur les auteurs vivans. Je pense que c'en est bien assez , & qu'ils ne sont pas en droit d'exiger de vous plus de ménagemens.

Mais si les Rédacteurs du Mercure se permettent , comme je le soupçonne , d'altérer les expressions & l'esprit de votre lettre , vous ne me ferez pas mauvais gré de me servir contre eux de tous mes avantages.

J'ai l'honneur d'être , &c.



R É P O N S E

DE M. LE MARQUIS

D E X I M E N E Z.

Ce samedi 29 Juin , à 7 heures du soir.

EN recevant votre lettre , Monsieur , j'ai passé chez M. la Combe que je n'ai point trouvé. J'ai passé chez l'imprimeur du Mercure (M. Lambert) qui m'a dit que j'arrivais trop tard , & que le Mercure était chez les relieurs.

Vous voyez , Monsieur , que ce n'est point ma faute , & que j'avais bonne envie de vous complaire , d'autant plus que les termes que vous voulez substituer à ceux que j'ai employés , me paraissent remplir également mon seul objet , qui est de ne point grossir le nombre de mes ennemis en paraissant approuver vos jugemens.

Ce que je ne puis comprendre , c'est la chaleur avec laquelle vous prenez le parti de Boileau & de Moliere , comme si ce que je pense sur la Satyre , d'après l'opinion des plus grands

moralistes, *) pouvait détruire la réputation de ces illustres morts. Comment, avec autant d'esprit, avez-vous pu confondre un moment la cause des mœurs avec celle du génie ? Si Molière est le premier des poètes Comiques, ce n'est pas chez des peuples chrétiens, qu'il a pu passer pour le plus vertueux des hommes.

J'espère, Monsieur, que cette explication vous suffira, & que vous ne me tirerez point de l'obscurité où je me suis condamné depuis plus de quinze ans.

J'ai l'honneur d'être, &c.

*) Il faut en excepter du moins le célèbre Arnauld, qui n'était pas suspect de favoriser la morale relâchée, & de qui pourtant Boileau a dit :

Arnauld, le grand Arnauld fit mon apologie.



LETTRE

Inferée par les Auteurs du Mercure, sous le nom de M. le Marquis de Ximenez, dans le premier Volume de Juillet 1772.

JE me trouve cité, Monsieur, je ne fais pour-
quoi, dans une lettre écrite à M. Palissot, qui
vient de la publier.

» Je l'ai fait lire (dit l'écrivain en parlant
» de la Dunciade) à plusieurs gens de Lettres,
» à M. le Marquis de Ximenez, entre autres,
» qui n'est pas des plus aisés, & qui en est
» enchanté : ce terme n'est pas trop fort.

Il importe peu au public de savoir si la Dun-
ciade m'enchanté ou m'ennuie ; mais il m'im-
porte que plusieurs Ecrivains que j'honore &
que j'aime, sachent que je suis loin d'applau-
dir aux traits malins dont on a voulu les per-
cer, que je n'ai prétendu approuver aucun des
jugemens portés par M. Palissot, & que Boi-
leau même me paraît inexcusable d'avoir dé-
solé des Ecrivains qui ne l'avaient point offensé.

Nous ne nous permettons aucune réflexion sur ces
Lettres, qui s'expliquent assez d'elles-mêmes.

ÉPIGRAMME

ÉPIGRAMME

ADRESSÉE A L'AUTEUR

PAR M. DE LA M^{**}. C^{***}.

O De tes ennemis aveuglement heureux !
Pour avoir peint les Sots, on t'exile loin d'eux.
Une haine plus éclairée
De leurs cercles nombreux t'aurait ouvert l'entrée,
De leurs bruyans essaims t'aurait environné,
Et pour mieux affliger ton attique génie,
Près de Trublet t'aurait donné
Un fauteuil à l'Académie.



V E R S

ADRESSÉS AU MÊME.

Rendez-nous à la fois Aristophane & Pope.
De Thalie au front gai la Satyre est la Sœur :
Que toutes deux en vous trouvent leur défenseur.
Le Chantre du Lutrin, l'auteur du Misantrope,
S'applaudiront enfin d'avoir un successeur.
Faites trembler comme eux, les Cotins & leurs
 sectes,
Que Wasp à votre aspect recule épouvanté.
Les avortons nombreux de la Stupidité
Fatignent l'Hélicon de leurs clameurs abjectes :
Eternisez leur honte, & pour tout dire enfin,
Armé de l'instrument que fabriqua Merlin,
Soyez le Réaumur de ces nouveaux insectes.



AUTRES VERS

A U M Ê M E.

Sous le tranchant de la Satyre ,
Horace , dans son tems , fit expirer les Sots.
Mécène à leurs dépens riait de ses bons mots ,
Car alors on aimait à rire.
Mais son ami souvent aux jardins de Tibur ,
Allait se délasser dans un repos obscur.
O vous , de ce grand homme imitateur fidele ,
Des Mévius Français vous rabaissez l'orgueil :
Et loin de cette foule , à Minerve rebelle ,
Pour suivre en tout votre modele ,
Vous retrouvez Tibur aux bosquets d'Argenteuil.



É P I T R E

A U M Ê M E.

A Toi, dont les crayons si vrais
Ont représenté tous les traits
Des Philosophes de notre âge ;
A toi dont les joyeux écrits
Ont repoussé le vain outrage
De nos modernes Scudéris ;
A toi l'émule de Moliere ,
Et le juge de nos chansons ,
S'adressent les frivoles sons
De cette Epitre familiere ,
Qui ferait moins irréguliere
Si je suivais mieux tes leçons.

Mais il faut réserver la lime
Pour les grandes productions.
Calliope & ses fictions
Demandent un pinceau sublime.
Euterpe brille à moins de frais.
On peut se jouer de la rime
Dans une Epitre sans apprêts.
Tous nos maîtres en cette escrime,

Chapelle, & tant d'autres après,
Ont pris des licences exprès
Dont on ne leur fit point un crime.

Ainsi ma muse en liberté
Se livre à l'effor de sa verve.
Le Chantre du Palais du T*
Sans doute m'aurait bien prêté
Son âpre & cruelle Minerve ;
Mais qu'à lui seul elle réserve
La froide régularité
De sa pénible aridité,
Et l'ennui dont Dieu nous préserve !

Pour moi, loin du Sacré Vallon,
Dans cet asyle solitaire **
Prenant un faible violon,
Je ne combats qu'en volontaire

*) Ces vers font allusion au Poëme de la Peinture, non à celui de M. Vatelet, oublié depuis longtems, mais à celui de M. le Miere, dont on parlait beaucoup alors, parce qu'il n'avait pas encore paru. Il est dit, dans ce Poëme bisarre, que le génie d'un grand Peintre

Eclate avec splendeur dans le Palais du T.

**) Les jardins de Trianon, où cette Epître fut composée.

Sous les étendarts d'Apollon.

Tandis que mon archet détonne ,
Tu vas sous tes rians berceaux
Que respecte encore l'automne ,
Comme les Popes , les Rousseaux ,
Implorer le fils de Latone ;
Leur coloris qui nous étonne
Brille sous tes heureux pinceaux.

Ah ! fuis cette carriere antique ,
Et que tes chefs-d'œuvres divins
Prévalent contre la critique
Et le zele anti-poétique *
De nos modernes écrivains.

Brave l'infidele menace
Et le courroux de nos Cotins.
Tous ces petits Auteurs mutins

*) Cette manie anti-poétique qui commence à se produire dans notre siècle , est véritablement très-singulière. Je ne fais comment nos Profateurs enthousiastes ne craignent pas qu'on ne leur applique la fable du Renard & des Raifins. Un de nos Philosophes modernes a même porté si loin le délire sur cette matière , qu'il conseille sérieusement de traduire la *Héniade* en prose. Lisez *Le Voyageur Philosophe*.

Veulent envahir le Parnasse.
Mais si tu viens à leur montrer
Du goût la lumière fatale,
Au sein de leur fange natale
Nous les verrons bientôt rentrer.

En dépit de la calomnie,
Ose nous peindre les travers
De tous ces pédans sans génie,
Qui se disent dans leur manie
Les précepteurs de l'univers.
Ils prennent le nom des Socrates,
Mais c'est un détour affecté,
C'est un pavillon respecté
Qui sert à cacher des Pirates.
Du Parnasse orgueilleux fléaux,
Ils blasphement ce qu'ils ignorent ; *
Et ce siècle qu'ils déshonorent

*) Un autre de nos Législateurs à la mode prétend qu'il est absurde de faire parler en vers les Personnages d'une Comédie, parce que ces Personnages ne sont pas censés poètes, & que la Comédie doit être une imitation des mœurs & du langage. Nous demanderions volontiers à l'Auteur de cette décision pourquoi il a fait dialoguer en Français les acteurs d'une Piece Anglaise qu'il vient de nous donner, & dont la Scene se passe à Londres.

Invoque un autre Despréaux.

On altere dans notre France
La gâité, l'esprit & les mœurs.
Le délire de nos rimeurs ,
Leur sottise & leur assurance ,
Tant d'écrivains dont l'ignorance
Ose se mettre sur les rangs ,
Les Apôtres intolérans
De la moderne tolérance ,
Leurs Philosophiques noirceurs ,
Tout parmi nous aux doctes sœurs
Ravit leur dernière espérance ,
Leurs Autels , & leurs défenseurs.

Ainsi les Muses éplorées ,
Comme autrefois , dans ces climats ,
Ne se verront plus adorées.
O toi , qui toujours les aimas
Crois-tu que ces Nymphes sacrées
A la fin quittent nos contrées
Pour la région des frimats !

Si la renommée est certaine ,
Apollon s'enfuit vers Hambourg.
C'est Copenhague & Petersbourg
Qui sont les rivales d'Athene ,
Et cherchant un destin plus beau

Le goût va porter son flambeau
Vers les sources du Borysthène.

Eh, quoi ! ces lauriers toujours verts,
De qui la Grece & l'Italie
Ont à la France énorgueillie
Fourni les rejettons divers
Vont-ils , au bout de l'univers ,
Parer de leur tige affaiblie
Une contrée ensevelie
Sous les glaçons des noirs hivers ?

Les beaux Arts, ces Dieux que j'implore,
N'y porteront jamais leurs pas.
Qu'Euclide y tienne son compas,
Anacréon n'y peut éclore.
Nul Pétrarque d'une autre Laure
N'y pourra vanter les appas :
Où languissent Pomone & Flore
Les graces n'habiteront pas.

La Poésie & la Peinture
Veulent de plus rians séjours ,
Et les beaux Arts furent toujours
Voisins de la belle nature.

Cet enthousiasme ignoré
De la profane multitude ,
Que ne saurait donner l'étude

Et qu'on n'acquiert point à son gré,
 Cette secrette inquiétude
 Dont un poëte est dévoré,
 Ce noble instinct, ce feu Sacré
 S'allume dans la solitude.

C'est à l'ombrage des forêts,
 C'est au fond des antres secrets,
 C'est parmi les bocages frais,
 Que le vers coule plus facile.
 Théocrite, au sein des vergers,
 Et des grottes de la Sicile,
 Chantait le bonheur des bergers.
 Dans les campagnes d'Italie,
 Virgile, en vers mélodieux,
 Vantait la champêtre Thalie, *
 Et célébrait le fils pieux
 De la Déesse d'Idalie.
 Horace, au bord de ses ruisseaux,
 Voyait de jeunes arbrisseaux
 Unir leur ombre hospitalière. **
 Auteuil, sous ces rians berceaux,
 Reçut souvent le grand Molière.

*) *Nec erubuit sylvas habitare Thalia.* Virgile.

**) *Quâ pinus ingens albaque populus
 Umbra[m] hospitalem confociare amant, &c.* Horace.

C'était encore dans Auteuil
 Que Boileau ranimant sa veine,
 Se moquait de la foule vaine
 Des Pradons gravés par Nanteuil.
 Dans la retraite d'Argenteuil,
 Ami, c'est ainsi que ta muse,
 Bernant la sottise & l'orgueil,
 Lorgnette en main, rit & s'amuse
 Des Auteurs gravés par Longueil. *

Que tu dois aimer cet asyle !
 C'est-là que tu trouves la paix,
 Qui loin des grands toujours s'exile.
 Phébus, sous ce feuillage épais,
 A tes vœux devient plus docile.

Ici je vois le Dieu du vin
 Prodiguer le luxe divin
 De ses pampres les plus fertiles ;
 Là Pomone avant les hivers ,

*) L'attention de nos plus minces versificateurs à se procurer des éditions embellies par les mains célèbres des Cochins, des Choffard, des le Miere, & des Longueil, nous rappelle ces vers naïfs d'une plaisanterie intitulée, le *Décalogue du goût* :

De ces Messieurs n'acheteras
 Que les estampes seulement.

Fait mûrir les présens utiles
Dont tes espaliers sont couverts.

Ces bords rians, cette terrasse,
Ces Tilleuls qui touchent les cieux,
Ce Tivoli délicieux
Est bien digne d'un autre Horace,
Quel spectacle y frappe les yeux !
Quel est l'horifon spacieux
Que sans peine ta vue embrasse !

Dans ces lieux qui lui sont fournis,
La liberté, ta Souveraine, *
Rassemble souvent tes amis,
Et ceux que leur mérite a mis
Au rang des Dieux de l'Hippocrene.

Le Brun**, surtout, doit y venir,
Lui, par qui de tous ses préceptes
Phébus nous fait ressouvenir,
Et qui bernant les vers ineptes,
Écrit les siens pour l'avenir.

*) Allusion à quelques vers qui se trouvaient dans les premières éditions de la Dunciade.

**) Auteur de plusieurs ouvrages pleins d'imagination & de la plus belle Poésie. Voyez son article dans les Mémoires Littéraires de M. Palissot.

Ami, que la gloire t'éveille.
Malgré la haine & ses assauts,
De ton poëme sur les fots
Acheve la docte merveille.
Pour te faire mieux oublier
Qu'ils ont empoisonné ta vie,
L'amitié, des graces suivie,
Opposera son bouclier
Aux traits effrontés de l'envie.

Envain d'infideles clameurs
Ont défiguré ton image.
Méprise de vaines rumeurs :
A tes écrits, comme à tes mœurs,
La vérité fait rendre hommage.

Si des faux singes de Platon
La Muse n'est qu'une furie,
Toujours abreuvée & nourrie
Des flots impurs du Phlégéon ;
La tienne, sur un meilleur ton,
Plaisante, & jamais n'injurie.
Il est plus d'un nouveau Gacon,
Et plus d'un moderne Garasse ; *

*) Garasse & Gacon, barbouilleurs de Libelles ;
l'un en prose, l'autre en vers. Ils ont été surpassés dans
notre siècle.

Mais avec le sceptre d'Horace
Tu dois régner sur l'Hélicon.

Parais , anéantis de grace
Ce petit peuple admirateur ,
Qui sottement imitateur
Ne fait que ramper sur la trace
De quelque hardi novateur..

Armé du fouet de la censure ,
Ose frapper d'une main sûre
Tous nos barbouilleurs de Journaux ;
Proscris ces livrets éphémères ,
Ces Almanachs * où les d'Arnauds
Sont vantés comme des Homeres.
Flétris ces petits Tribunaux
Formés de pédans en cornettes ,
Et d'imbécilles étourneaux ,
Qui vont répétant les fornettes
De nos plus vils originaux.

Soumets à tes verges critiques
Les plats Zoïles de Buffon ,
Et les sectateurs fanatiques

*) Ceci parait une allusion à l'Almanach des Muses, le plus dégoûtant petit Recueil qui ait jamais souillé notre Littérature.

Du moderne Opéra Bouffon, *
Et ces parades dramatiques
Où des écrivains affommans
Mettent, au lieu des sentimens,
Et des passions trop antiques,
D'ingénieux raffinemens,
Des sentences énigmatiques,
Des enterremens pathétiques,
Des tombeaux & des ossemens. **

N'épargne pas, je t'en conjure,
Ces philosophes foi-disant,
Dont l'esprit doux & bienfaisant

*) Les Chançons de cet étrange spectacle ne sont plus des Chançons. Ce sont de petits Traités de Morale où la Philosophie se cache sous les doubles croches. On y trouve de belles maximes en quatuor, & des leçons d'humanité sur la Clef d'*ut*.

**) Les têtes de mort, les cranes, les cercueils sont aujourd'hui les grandes ressources de quelques Ecrivains dramatiques du genre sombre. Il semble qu'on ait le projet de transporter le Parnasse aux Charniers, ou même à la Grève. On prépare, dit-on, une Tragédie dont les principaux Personnages sont des Bouchers : Cela est encore bien au-dessous des Chartreux du Comte de Cominges.

Prodigue le fiel & l'injure ;
 Ces esprits forts , doctes héros ,
 Aux préjugés livrant la guerre
 Qui refont le ciel & la terre
 Comme d'autres Matthieux Garos.

Que cette carrière infinie
 T'offrira de tableaux divers !
 Que notre siècle a de travers
 Dignes d'occuper ton génie !
 Venge le goût trop offensé
 Du ton follement emphatique
 Que prend tout rimeur insensé
 Pour réformer la Poétique. *
 Venge-nous des petits succès
 De cet orgueilleux dramaturge ,
 Qui sur le Théâtre français
 Se croit un nouveau thaumaturge.
 Que par toi l'Hélicon se purge
 Des Cotins qui l'ont avili ;

*) C'est un usage établi parmi nos Dramatiques modernes , de donner religieusement , à la tête de leurs Pièces , une longue Préface , dans laquelle ils réforment Aristote , Horace & Boileau , du ton le plus cavalier & le plus leste. On disait autrefois : *beau comme le Cid* ; on pourra dire dorénavant : *impertinent comme une Préface*.

Que

Que leur nom y soit aboli,
 Que par-tout on siffle leurs œuvres.
 Que tes rivaux humiliés
 Demeurent à jamais liés
 Des nœuds de leurs propres couleuvres.
 Enfin de tous nos Charlatans
 T'aidant à tracer le délire ,
 Puisse Apollon couvrir ta lyre
 Des lauriers les plus éclatans.

Ainsi ma Muse t'apprécie ,
 Ainsi, digne amant des neuf Sœurs ,
 A tes fameux Prédécesseurs
 Déjà mon tribut t'associe.
 Va, quoiqu'en dise Marмонтel ,
 Quand je te desire immortel ,
 Mes vœux font une Prophétie. *)

*) Cette Epître où regne un ton si facile , malgré la richesse & l'exacritude des rimes , fut adressée de Versailles à l'Auteur sur la fin de 1769 , & quelques mois après , elle fut insérée dans le Journal Encyclopédique , mais avec beaucoup de lacunes.

L'Auteur reconnut la jeune Muse qui avait voulu se dérober à sa reconnaissance ; & voici un fragment de sa réponse que nous retrouvons dans les papiers qui nous ont servi pour rédiger cette collection.

» Votre Muse en négligé est très-aimable , mon

„ jeune & cher ami. Je trouve dans votre Epître des
 „ morceaux charmans , & qui méritent que vous pre-
 „ niez la peine de la perfectionner. J'admire cette heu-
 „ reuse facilité , un peu trop abondante peut-être ;
 „ mais , à votre âge , ce superflu est une richesse , dont
 „ je serais jaloux , si , comme l'a dit M. de Voltaire ,
 „ le plaisir permettait de l'être.

„ Jamais mon hermitage ne m'a paru aussi agréa-
 „ ble que dans la jolie description que vous en
 „ faites ; & c'est à vous que Tivoli devrait apparte-
 „ nir puisque vous le chantez si bien. Dans le fond
 „ vous savez qu'il n'est gueres moins à vous qu'à moi-
 „ même ; mais vous devenez extrêmement rare , com-
 „ me si vous aviez besoin de cette espèce de co-
 „ quetterie pour vous faire desirer. Songez , mon cher
 „ Enchanteur , que votre amitié me flatte plus que tou-
 „ tes vos louanges , & qu'au lieu de remerciemens , je
 „ ne vous aurais adressé que des reproches , si vous ne
 „ me promettiez d'expier vos torts & de revenir bien
 „ vite à ce Tivoli dont vous êtes le véritable Horace.



S A T Y R E

ADRESSÉE AU MÊME

P A R M. C L E M E N T.

... *Sunt quos genus hoc minimè juvat ; utpotè
plures*

Culpari dignos. Horat. Sat. IV. L. I.

N On, de tes ennemis, les cris calomnieux,
N'ont pu, cher PALISSOT, te noircir à mes yeux.
Je me ris avec toi de leur vaine colere.
Tu leur déplairais moins, s'ils avaient su te plaire ;
Si cédant au grand nombre, & suivant leurs travers,
Ta Muse au mauvais goût eût consacré ses vers.

Qu'est devenu ce tems qu'ont vu fleurir nos
Peres?

Les Auteurs asservis à des regles séveres,
Par des soins assidus s'efforçaient d'obtenir
Moins les succès du jour, que ceux de l'avenir.

Les Grecs & les Latins, que nos Auteurs frivoles,

Releguent aujourd'hui dans l'ombre des Ecoles,
 Par de meilleurs esprits alors accrédités,
 Etaient lus & relus, appris & médités.

C'est chez eux qu'on puisa ce vrai qui nous en-
 chante,
 Cette simplicité si noble & si touchante,
 Dont un seul trait naïf, pour un goût délicat,
 Vaut mieux que tout l'esprit du précieux Dorat.

C'est par eux que l'on fut, d'un charme inévi-
 table,
 Faire aimer la sagesse, en la rendant aimable.
 Loin de se présenter triste & sans agrément,
 Elle égaya son front des traits de l'enjouement,
 Sous de rians atours cent fois plus applaudie
 Que dans les froids sermons de l'Encyclopédie.

C'est du génie antique enfin qu'étaient remplis
 Ces beaux esprits divers en tout genre accomplis,
 Qui sous un Prince, ami de leurs savantes veilles,
 Enfantaient à loisir de sublimes merveilles.

Aujourd'hui, PALISSOT, l'on peut à moins de
 frais,
 Du nom de bel esprit s'enorgueillir en paix.

A peine de l'enfance achevant la carrière,
 Et de l'Ecole encor secouant la poussière,
 On a rompu le frein à soi-même livré,

Que vuide de favoir, d'amour-propre enivré,
Tourmenté de la Rime, en proie à sa manie,
On croit sentir en soi l'aiguillon du génie;
On pense qu'il suffit, sans étude & sans art,
De suivre un vain délire, & d'écrire au hazard.

Hé! Messieurs les rimeurs, quelle est votre folie?
Quoi parmi tant de fots dont la terre est remplie,
En voit-on comme vous d'un fol orgueil épris,
S'exercer dans un art qu'ils n'ont jamais appris?

L'Eleve de Vanloo, plus timide & plus sage,
Fait du sien à loisir l'utile apprentissage;
Combien dans ses dégoûts ne voit-il pas de fois,
Ses stériles crayons se briser sous ses doigts,
Avant que soutenu d'une longue pratique,
Il défie au fallon les yeux de la Critique!

Le métier le plus vil a sa difficulté.
Jamais le Bateleur, à la Foire exalté,
S'il n'en a pas acquis la routine assidue,
Viendra-t-il voltiger sur la corde tendue,
Et s'exposera-t-il, digne projet d'un fou,
Pour amuser le Peuple, à se rompre le cou?

Et vous qui parcourez ces routes périlleuses
Que des chûtes sans nombre ont rendu si fameuses,
Où de rares esprits, en de plus heureux tems,
N'ont dû quelques succès qu'à des efforts constants.

Si-tôt qu'en votre tête un feu trompeur s'allume,
 Votre main fans arrêt va fatiguer la plume;
 La rime a beau se plaindre & la raison crier,
 Vos vers comme un déluge inondent le papier.

De-là vient que Paris, de ses presses avides,
 Voit naître en un seul jour plus d'écrits insipides,
 Quel'Automne fâcheux, durant ses premiers froids,
 Ne fait tomber en tas de feuilles dans les bois;
 Ou que dans nos jardins, sur les présens de Flore,
 On ne voit au Printems de chenilles éclore.

De-là ce triste amas & de prose & de vers,
 Le rebut du Public & le butin des vers;
 Ces riens étincelans de frivoles bluettes,
 Et sur-tout enrichis du jargon des toilettes,
 Où l'Auteur petit-maître, en babil éminent,
 S'efforce d'être aimable, & n'est qu'impertinent;
 Ces torrens passagers de fugitives pieces,
 Qui des Lecteurs glacés recherchant les caresses,
 D'un burin séduisant empruntent la faveur,
 Et se vendent au moins, à l'aide du Graveur;
 Ces recueils venimeux d'impiétés morales,
 De nos Young Français les Farces sépulchrales,
 Ces Opéra bouffons non lus, quoiqu'imprimés,
 Ces Poèmes en prose, & ces Discours rimés;
 Tous ces Livres enfin écrits du nouveau style,
 Où s'offre à chaque mot l'antithèse subtile,

Où fans regle & fans frein l'esprit tient lieu de tout,
Où ne se trouve point la raison ni le goût;
Mais qu'en revanche on loue, & dont la liste obscure,
Toujours avec éloge est inscrite au Mercure,
Car de l'esprit du jour tant d'Auteurs inspirés,
S'ils étaient moins mauvais, seraient moins admirés.

L'autre siecle éclairé par des Maîtres habiles,
Pour juger les Ecrits eut des yeux difficiles.
On admira Corneille & son esprit divin;
Mais on n'admira point son amour pour Lucain.
On ne s'attendait pas que Quinault au Parnasse,
Près de Racine un jour viendrait prendre sa place,
Ni qu'enfin l'Opéra trouverait des Lecteurs.

Le bon goût sur la scene avait des Protecteurs.
Le Parterre François, l'oreille encor remplie
Des sons harmonieux de Phedre & d'Athalie,
Ennemi des fots vers, autant que des Anglais,
Eût sifflé fans pitié le Maire de Calais.

Sur un Théâtre orné des ris & de la joie,
Où la raison pour plaire en bons mots se déploie,
Eût-on souffert un fat, qui d'un ton de Rhéteur,
A côté de Moliere eût prêché l'Auditeur?
Justement révolté qu'un goût hétéroclite,
Fit larmoyer Thalie en mauffade Héraclite,
Il eût associé, par un même destin,

Le Pere de famille aux Sermons de Cotin.

Ce n'est pas cependant qu'un ridicule Ouvrage,
Du peuple quelquefois ne surprit le suffrage ;
La brigue ou la faveur, qui sans choix applaudit,
Pouvait pour quelque tems mettre un Sot en crédit,
Et rival de Pradon, peut-être que le Miere,
Eût balancé Racine & séduit Déshouliere.
Mais bientôt la Satyre aux yeux fins & perçans
S'armait du ridicule & vengeait le bon sens ,
Dénonçait au public Pradon chargé de honte ;
D'un succès mal acquis lui redemandait compte ,
Et fit tant que son nom, la fable des Lecteurs,
Semble encore une injure aux plus méchans
Auteurs.

Ainsi des Sots rimeurs l'intrépide adverfaire ,
Sans que rien désarmât sa rigueur nécessaire ,
Du faux goût dans sa source arrêtant le poison,
A l'aide des bons mots fit régner la raison.

Malheur à qui prêtant le flanc à la Satyre ,
Se livra sans génie à la fureur d'écrire ,
Et ne comptant pour rien la honte d'ennuyer ,
Mit son impertinence au jour sur le papier.
Le bien ni le crédit, le rang ni la naissance,
Ni le ressentiment armé de la puissance ,
N'intimida la voix de ce hardi censeur ,
Du bon Goût attaqué courageux défenseur ,

Aux vertus , aux talens soigneux de rendre hom-
mage ,

Mais ardent ennemi de tout méchant Ouvrage ,
Qu'ilouant & blâmant chaque Auteur par son nom ,
Eût berné Marmontel en admirant Buffon.

Des Poètes sifflés la foule mutinée ,
En vain de toutes parts contre lui déchaînée ,
Pour le rendre odieux s'épuisait en clameurs ;
Vainement le faux zele appuyant leurs rumeurs ,
Criait pieusement que ces doctes censures
Font à la charité de mortelles blessures.
Ces murmures chagrins à peine étaient ouïs.
De bons mots innocens les lecteurs réjouis ,
Voyaient avec plaisir, bien loin d'en faire un crime ,
Le nom d'un fade Auteur égayer une rime ;
Croyaient que sans blesser l'honneur de son pro-
chain ,

On peut trouver mauvais un mauvais Ecrivain ;
Que s'il n'est point de loi qui l'empêche d'écrire ,
Tout bon Chrétien qu'on soit, on peut du moins
s'en rire.

Ainsi donc des Cotins l'Hélicon ut purgé.
Mais ce tems-là n'est plus , & tout a bien changé.
Maintenant , grace au goût , à l'humeur pacifique ,
D'un siecle plus humain , nommé philosophique ,
Chacun comme il l'entend raisonne en liberté ,

Et peut extravaguer en toute sûreté.
 Il n'est point de grimaud qui ne puisse à sa mode,
 Réformer la raison , prescrire un nouveau Code,
 Et souvent admiré , toujours content de lui ,
 Verser impunément des flots d'encre & d'ennui.

L'un prétend dans le monde épris de son beau
 stile ,
 En traduisant Brébœuf , faire oublier Virgile ;
 D'un fatras emphatique un autre enfant sa voix
 Vient régenter les Grands , les Ministres , les Rois ,
 Et dans l'Académie empesé Pédagogue ,
 Voit malgré d'Olivet son faux sublime en vogue.

A toute impertinence un champ libre est ouvert.
 La licence en crédit marche à front découvert.
 Les fruits du mauvais goût comme la mousse abon-
 dent ;
 Les fots Auteurs en foule en tous lieux nous inon-
 dent :

Caren quel temps pour eux eut-on plus de douceur ?
 Si contr'eux par hasard il s'élève un Censeur ,
 Qui joigne le bon sens au sel de la Satyre ,
 Quel orage sur lui son badinage attire !
 Quels cris ! où fuira-t-il ? & pour mieux effrayer
 Quiconque à leurs dépens oserait s'égayer ,
 Du Critique fameux , si craint pendant sa vie ,
 N'ont-ils pas à l'envi décrié le génie ?

Pour faire le procès à sa malignité,
Ils réclament les loix, la paix, l'humanité.
Chez un peuple poli, quel trouble, quel désordre,
Si sur un pauvre Auteur à son aise on peut mordre ;
Si Légier ou Suard, pour un Livre un peu plat,
De cent fâcheux brocards doivent souffrir l'éclat !
Sur-tout ils font crier les ombres en furie
De ces tristes Martyrs de la Plaifanterie,
Qui bafoués, joués, hués & confondus,
Sont au bruit des sifflets au tombeau descendus.
Du seul nom de Satyre ainsi chacun s'irrite, -
Et la craint d'autant plus que plus il la mérite.

Toutes fois ces esprits si benins pour les Sots,
Contre Dieu sans scrupule aiguïsent leurs bons
mots.

Ces discrets ennemis d'innocentes querelles
Proscrivent la Satyre & sèment des Libelles.
Ton nom, cher PALISSOT, est par eux dénigré ;
Mais le lourd Baculard nous assomme à son gré ;
Et conservant en paix son impudente audace,
Poinfinet à leurs yeux lui-même a trouvé grace.

Vois donc avec dédain contre toi s'ameuter
Le Peuple des rimeurs facile à s'irriter.
Tu leur dis hautement ce qu'ils craignent d'en-
tendre ;
Tu reprens leurs défauts : Tu n'as pas dû t'attendre,

316 P I E C E S R E L A T I V E S

Dans l'emploi que Moliere & Boileau t'ont remis,
 Que l'ennemi des Sots pût manquer d'ennemis.
 Méprise leurs complots , leurs sourdes impostures,
 La Raison est pour toi ; laisse-leur les injures.
 En de honteux combats ils voudraient t'engager ;
 Mais c'est au ridicule encore à t'en venger.
 Avec ce même esprit , cet art qui sur la scene ,
 Dévoila plaisamment la doctrine peu saine
 De tous ces faux Catons , moralistes sans mœurs ,
 Nous prônant la vertu qui n'est pas dans leurs
 cœurs ,

Présente-nous aussi la comique peinture
 De quelque Triffotin tracé d'après nature,
 Et que de loge en loge , au parterre , au foyer ,
 On se dise en riant : hé ! c'est l'Abbé Coyer.
 Ou bien enveloppant une critique fine
 Sous une fiction agréable & badine ,
 Peins la Sottise enfin , fortant d'un long oubli ,
 Sur les débris du Goût son empire établi.
 Peins-nous tous les Héros marchant sous sa ban-
 niere ;

L'un au *Fils naturel* immolant tout Moliere ;
 Cet autre destinant la scene aux Iroquois ;
 Sedaine de bouffon qu'il fut jadis par choix ,
 Soudain , *sans le savoir* , devenu *Philosophe* :
 Tant d'autres que je tais , Auteurs de même étoffe.
 Dont les noms rempliraient Moréri tout entier ,

Mais aussi peu connus que l'obscur Charpentier.
Que ta vengeance donc honore ton génie.
A force de bons mots punis la calomnie,
Et que tes ennemis, de tes vers désolés,
Pour prix de leurs fureurs soient à jamais sifflés.

Pour moi qui de bonne heure éclairé par Horace,
Du vrai goût délaissé n'ai point perdu la trace,
Qui rempli des leçons que Despréaux m'apprit,
Au faux esprit du siècle ai fermé mon esprit;
Je veux ainsi que toi, sans craindre leur sortise,
De nos tristes Auteurs me rire avec franchise,
Et payer par un vers malignement tourné,
L'ennui que les d'Arnaud souvent m'auront donné.



FRAGMENT

DE L'AVANT-PROPOS

*D'une Édition de 1773, dans lequel on trouve
un Analyse très-exacte du Poème.*

.....**Q**uelques personnes qui avaient leurs raisons pour ne pas juger la Dunciade avec beaucoup de faveur, ont affecté d'en parler comme d'une production du moment, & de répéter ce que d'autres personnes jalouses avaient déjà dit de la Comédie des Philosophes. Ce Poème, à leur avis, n'est qu'un Vaudeville. Je me garderai bien de rappeler le souvenir du Lutrin, pour leur prouver qu'entre les mains du Génie, une simple Anecdote du tems, la plus frivole du monde à bien des égards, est devenue le sujet d'un des plus beaux Ouvrages de notre Langue. Mais en redoutant toute comparaison avec Boileau, j'oserai dire qu'à son exemple, j'ai tâché de créer de rien (car je n'éleve gueres mes Héros au-dessus du Lutrin qu'il a chanté) j'ai tâché, dis-je, avec la matière en apparence la plus ingrate, de construire

un édifice régulier , & de donner un vrai Poëme dont l'action soit une , & dont les événemens soient disposés de maniere à former un ensemble épique.

J'ai débuté , dans mon premier Chant , comme l'Auteur du Poëme de l'*Araucana* 1) , par donner une description nécessaire du Pays dont j'annonçais la découverte. Mais , dès ce premier Chant , l'action commence. On voit accourir les troupes de la Stupidité. Un grand dessein est prêt d'éclorre , & il se développe tout entier au second Chant , par la harangue de la Déesse. Le Général est nommé par acclamation. Il ne s'agit plus que de lui donner une armure convenable , & la Stupidité se dépouille elle-même de la sienne , pour l'en revêtir dans le troisieme Chant.

Au quatrieme , le Général fidele aux usages des tems héroïques , dont il faut toujours se rapprocher en Poésie , veut intéresser les Dieux au succès de son entreprise par une magnifique hécatombe. Le Bucher s'allume , mais la flamme en est repoussée vers la Bibliothèque de la Déesse. Elle n'échappe à l'incendie que par le généreux

1) Voyez , dans l'essai sur la poésie Epique par M. de Voltaire , l'article Don Alonzo d'Ercilla.

devoûment du Héros , qui ne balance pas à sacrifier ce qu'il a de plus cher.

Le cinquieme Chant se passe en fêtes. C'est une variété qui soutient l'attention du Lecteur. La Stupidité , pour témoigner sa reconnaissance à son intrépide Général , & pour inspirer à ses Combattans un nouveau courage , imagine de leur donner un souper digne de leur mérite. Elle se trouve , à ce festin , placée vis-à-vis du Héros qu'elle aime , à-peu-près comme Didon vis-à-vis d'Enée , au second Livre de l'Énéide. La même cause produit un même effet ; & le sixieme Chant est consacré aux tendres amours du Général & de sa Souveraine , selon l'usage éternellement établi d'amener des Amours dans un Poëme Epique.

Cependant les exploits du Héros l'invitent à un doux sommeil , & par une nouvelle faveur qu'il n'a que trop bien méritée , la Déesse , au septieme Chant , lui envoie un Songe magique qui lui fait voir tous les triomphes passés , présens & avenir de son Amante.

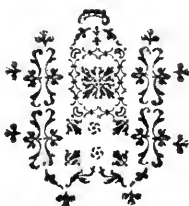
Dans le huitieme Chant , les Muses alarmées des complots de la Déesse , & sur-tout des menaces du Général , dont le bruit s'est fait entendre jusqu'au Parnasse , implorent les bontés d'Apollon , qui les rassure , & qui , pour mieux s'instruire des projets de son ennemie , prend

prend la résolution de lui députer, sous un titre honorable, *un Espion qu'on nomme Ambassadeur*. Cette députation, & les événements dont elle est suivie, inspirent à la Déesse une confiance plus audacieuse. Elle se croit déjà Souveraine de l'Hélicon, & donne à ses Guerriers le signal du départ.

L'Armée, au neuvième Chant, est arrêtée par un Episode qui prouve combien les Dames sont mal conformées pour la guerre & pour les durs travaux du bel esprit. Enfin, dans le dixième & dernier Chant, les troupes de la Déesse, & son Général lui-même, après avoir fait des prodiges de valeur, sont mis en fuite par un sifflet; mais c'est le redoutable sifflet du goût, & par ce dénouement rapide le combat finit à l'avantage des Muses.

Telle est, à quelques circonstances près, toute l'œconomie du Poëme, dont le sujet est le Siege du Parnasse par la Sottise, & dont l'action ne saurait être plus simple, quoique, dans tous les Chants, elle soit enrichie d'un Merveilleux qui amène une foule de tableaux. Il me semble que tous les événemens y sont enchaînés l'un à l'autre par une ordonnance assez heureuse, & que d'ailleurs (ce qui est une des principales règles de l'Art) ils naissent tous du fonds du sujet. Je fais que beaucoup de

personnes ne voudront pas même convenir du plaisir que je leur aurai donné , & que , principalement , parmi le grand nombre des Gens de Lettres , je ne dois m'attendre qu'à une justice bien tardive, mais il faut que l'Auteur de la Dunciade apprenne à se consoler de tout.



L E T T R E
D E L' A U T E U R

S U R L A

DUNCIADE DE POPE.

DEpuis que j'ai donné ma *Dunciade*, Monsieur, la mode s'est établie, chez de certaines gens, de décrier celle de Pope, comme on décriait Aristophane ; dans le tems de la Comédie des Philosophes. On ne se fait aucun scrupule de publier ce qu'on ne croit pas. On ose dire, par exemple, & qui plus est, imprimer que cet homme célèbre se repentit d'avoir fait son Poëme, au point de le jeter au feu, en présence du Docteur Swift, qui le retira promptement, & qui lui rendit le mauvais office de le conserver. *a)* Ce mou-

a) Voyez ce prétendu fait dans le grand Vocabulaire Français, d'où il passera, selon l'usage, dans d'autres Dictionnaires, & se perpétuera ainsi de compilation en compilation, de maniere à devenir incontestable.

vement de Pope, s'il était vrai, ne prouverait rien de plus contre sa *Dunciade*, que ne prouvait au désavantage de l'*Enéide*, l'ordre porté contre elle par le Testament de Virgile. Mais ceux qui ont imaginé cette ridicule Anecdote, & qui la consignent dans de prétendus Dictionnaires historiques, sont bien loin de connaître le caractère du Poète Anglais. Non-seulement il ne se repentit pas d'avoir fait son Poème, qui parut d'abord en trois Chants, mais bientôt après il y en ajouta un quatrième travaillé avec plus de soin encore que les précédens : ce qui laisse un furieux préjugé de son impénitence.

Au reste, Monsieur, le célèbre Vicherley avait fait, avant Pope, un Poème sur la Stupidité. J'ai l'honneur d'être le premier Poète Français qui ait traité le même sujet, mais pour éviter la tentation d'imiter personne, je n'ai voulu relire, en y travaillant, ni Pope, ni Vicherley; j'ai cru que s'il y avait un mérite à bien traduire, la gloire d'être original pouvait avoir son prix, & c'est le parti auquel un peu d'amour propre, ou de vrai talent, m'a fait donner la préférence. Cependant, Monsieur, les mêmes personnes qui s'efforcent de rabaisser la *Dunciade* de Pope à cause de la mienne, mais qui ont encore bien plus d'intérêt à me rabaisser

moi-même, ne manquèrent pas de dire, sans daigner faire la moindre attention à leur conséquence, que j'avais dérobé au Poète Anglais les seuls traits de génie qui fussent dans mon Poëme, & entre autres, l'idée plaisante des Ailes à l'envers de Fréron. J'ai vu bien des gens tout prêts à le gager, mais qui avaient la prudence de ne mettre jamais au jeu, & c'était le plus sûr. Vous pouvez juger, Monsieur, par cette petite anecdote, bien plus réelle que celle du repentir de Pope, de la bonne foi de quelques-uns de mes Critiques. Je crois, en vérité, qu'ils finiront par me donner un peu d'orgueil; & c'est de bon cœur que je leur souhaite des idées aussi originales que celle de ces ailes à l'envers qui ont amusé tout le monde, & dont Fréron lui-même, n'a pu, dit-on, s'empêcher de rire.

J'ai l'honneur d'être, &c.



AUTRE LETTRE

D U M Ê M E

A l'occasion de son huitieme Chant.

J'Ai toujours remarqué, mon cher Ami, que s'il se trouve dans un Ouvrage un trait véritablement heureux, c'est précisément celui qui est d'abord le plus frondé par la multitude. Vous pouvez vous ressouvenir des lances que j'ai été forcé de rompre à l'occasion du personnage de *Pamphlet*, dans la Comédie de l'Homme Dangereux ; & je n'en suis pas moins demeuré convaincu que ce personnage qui faisait tant de peine au vieux Maréchal , était le seul moyen vraiment comique de dénouer la Piece.

L'objection que l'on fait contre l'Ane de V....., ne m'a pas fait plus d'impression. Votre réplique à mes deux Censeurs me parut extrêmement plaisante, mais, indépendamment du bon mot, je suis persuadé que mon Ane gagnera toujours son procès au Tribunal du Goût & de la Raison. Il est, je crois, tout aussi simple de l'avoir donné pour monture à V....., que si l'on représentait l'Arioste sur son hippogriffe. On ne

songe pas que ce bel Ane n'est pas un Ane vulgaire, tel que Su...., ou Saut.... de M.... C'est l'Ane céleste affecté au Patron de la France, c'est le rival du beau Dunois, c'est le Courfier de la brave Amazone,

La honte des Anglais, & le soutien du Trône, a)

& puisque selon V..... lui-même, il eut l'honneur de porter tant de Héros, un Poète, sans déroger, peut bien en faire aussi sa monture.

Il me semble, d'ailleurs, mon ami, que tout est parfaitement assorti dans ce Chant de la Dunciade. La livrée bisarre qui accompagne le grand-homme, justifie la bisarre monture. Ou je me fais illusion, ou cette allégorie renferme plus de sens qu'elle ne paraît d'abord en présenter. J'ai voulu peindre dans V..... l'homme inégal, l'homme, si je l'ose dire, plus singulier encore que grand, le *Micromégas* enfin : car en convenant de tout ce qu'il a d'extraordinaire & de rare, ce mot emprunté de lui-même, & dont il s'est servi pour s'égayer aux dépens de Fontenelle, est, à bien des égards, peut-être, celui qui le caractérisera le mieux.

a) La Henriade, Chant VII.

En effet, mon Ami, que de faiblesses dans une ame à laquelle, cependant, on ne peut se dispenser de payer un tribut d'admiration, ou d'étonnement ! quelle étrange & continuelle alternative d'élévation & de petitesse, de gloire & de ridicule ! Combien de fois ne s'est-il pas permis d'allier à la gravité de Platon, les Lazzi d'Arlequin ! Je veux parler surtout de ses dernières années. A quel excès déraisonnable, & voisin de l'enfance, ne s'est-il pas emporté contre de certaines opinions, que, sans doute, il n'eut pas attaquées avec tant de fureur, s'il les avait jugé aussi fantastiques qu'il voudrait le persuader. Que de fiel a coulé de sa plume ! Et ne croirait-on pas que souvent il a pris plaisir à mêler de la lie au fard brillant de sa muse ! Ces contrastes singuliers ne se font pas moins appercevoir dans son physique que dans son moral. J'ai cru remarquer du moins que sa physionomie participait à celle de l'aigle & à celle du singe ; & qui sait si ces mêmes contrastes ne seraient pas le principe secret de son goût favori pour les antithèses ?

Vous voyez, mon ami, que la livrée bizarre & la monture hétéroclite que je lui ai données, ne sont pas un pur caprice de ma part, & que mon choix a été déterminé par

bien des convenances. Je ne suis pas surpris qu'elles échappent à beaucoup de gens : M. de V..... est encore vu de trop près pour qu'elles soient toutes également sensibles à de certains yeux. Je peux vous assurer cependant que j'ai trouvé des lecteurs qui les ont parfaitement saisies ; & peut-être la postérité, qui en sera plus frappée que notre siècle, regardera-t-elle ce nouveau Chant de la Dunciade, comme une des plus heureuses imaginations du Poëme.

Quoiqu'il en soit, je ne me propose pas d'y rien changer. V..... lui-même, dans un moment de bonne humeur, ne me défavoûrait pas de lui avoir donné une monture qui, *chemin faisant lui rappelle Fréron*. Cette seule plaisanterie servirait d'Apologie à ma fiction, si elle pouvait en avoir besoin.

Adieu, mon cher ami. N'allez pas vous imaginer que les petites injustices du grand homme, aient eu la moindre part à ce que je viens de vous écrire, ni qu'elles aient altéré les anciens sentimens que vous m'avez connus pour lui. Je ne me sens plus, à la vérité, le même enthousiasme qu'il m'inspirait à vingt ans. Mais que je suis loin encore de fermer les yeux à ce qu'il a d'admirable ! Peut-être brulerais-je ma lettre, si je relisais ou cette

Henriade , dont les défauts sont rachetés par tant de charmes , ou même quelques Chants de cette Pucelle , si jolie lorsqu'elle n'est pas indécente , ou quelques belles scènes enfin de Zaïre , de Mahomet ou d'Alzire. Eh ! qui fait si Dieu n'a pas donné à V..... toutes ces faiblesses , pour consoler la médiocrité , & pour que l'envie lui pardonne & le nombre & la supériorité de ses talens. Je vous embrasse de tout mon cœur.



C H O I X

D E

QUELQUES ARTICLES

*Tirés des premières Éditions des Mémoires
Littéraires de l'Auteur.*

A V I S

D E S É D I T E U R S.

ON avait reproché à l'Auteur d'avoir placé dans ses Mémoires Littéraires, dont la lecture a fait tant de plaisir aux gens de goût, quelques noms d'Ecrivains trop obscurs, & qui semblaient défigurer son Ouvrage. Il croyait avoir prévenu ce reproche en disant qu'il fallait bien tâcher de faire connaître, soit à la Province, soit aux Etrangers, tous les personnages qui ont quelque part à l'action de la Dunciade. C'est ainsi qu'en usait Boileau à l'égard des Pinchênes, des Neuf Germain, des la Serre, des Corbin, des Magnon, des Rampale, des la Morliere, & de beaucoup d'autres Ecrivains qui ne sont aujourd'hui connus que par ses satyres. Il

essayait de les tirer , pour quelques momens , de leur obscurité : aussi difait-il que fans lui :

Leur talent dans l'oubli demeurerait caché.

L'Auteur , quoique cette raifon lui parût très-naturelle , n'en a pas moins fenti que fes Mémoires Littéraires ne devaient pas être une ménagerie , & il en a fupprimé dans cette nouvelle Edition , plufieurs articles. On n'y trouvera parmi les Auteurs vivans , que ceux qui jouiffent d'une forte de célébrité bien ou mal fondée. Mais les articles qu'il a rejettés , pouvant fervir d'éclairciffement à notre Edition de la Dunciade , & aux précédentes , nous avons cru qu'il pouvait être utile de les conferver.





C H O I X

De quelques Articles tirés de la premiere Édition des Mémoires Littéraires de l'Auteur.

A.

ACARQ (N. d') de l'Académie d'Arras, Grammairien qui a le malheur d'appercevoir beaucoup de fautes de style dans Racine & dans Despréaux. La maniere dont il a prétendu corriger ces fautes, ne lui servira pas de recommandation auprès des gens de goût. Cependant M. d'Acarq se vante d'être *le seul métaphysicien qui puisse allumer à la flamme de la méditation le flambeau radieux de l'évidence suprême, ce vainqueur irrésistible de l'adhésion de notre principe pensant.* Ce sont ses propres paroles. Voyez l'Ouvrage intitulé *Balance Philosophique, ou les deux Minerves.*

B.

BASTIDE (Jean-François) né à Marseille en 1724, Auteur de plusieurs Romans ignorés, & d'un Ouvrage non moins obscur, intitulé *le Spectateur Français.* Si ce dernier Ouvrage

(qu'un autre Auteur tâche de ressusciter aujourd'hui) n'a point trouvé de Lecteurs, ce ne fut pas la faute de M. Bastide. Il le donna d'abord à 3 liv. par volume , dont il réduisit le prix à 30 sols , ensuite à 12 , & même à 2 sols par feuille que l'on distribuait aux portes cochères. Les Suisses avaient ordre de les refuser. Dégouté de la Capitale par la chute singulière d'une Piece de Théâtre * dont le Public ne permit pas qu'on achevât la représentation, l'Auteur s'est retiré à Bruxelles, pour y établir la manufacture d'un Journal intitulé *le Penseur*. M. Bastide, comme on le voit, n'a pas manqué de fécondité. Il n'en est que plus surprenant qu'aucun de ses Ouvrages ne soit connu.

BLANC (l'Abbé Jean-Bernard le) né à Dijon en 1707. Sa Tragédie d'Aben-Saïd, représentée avec quelque succès en 1734, n'a jamais reparu depuis sur aucun Théâtre. Les succès éphémères de la plupart des Pieces nouvelles tiennent souvent à de certaines circonstances, par exemple, au talent d'un Acteur qui se distingue dans un rôle, à la cabale d'une Actrice, aux dispositions du Public qui se lasse quelquefois de siffler, &c.

* *Le Jeune Homme*, Comédie, Roman ou Drame, comme on voudra.

On connaît les Lettres non Françaises de M. l'Abbé le Blanc sur les Anglais ; mais on ne fait pas qu'il a fait un volume d'Elégies, un Poème sur l'Histoire des Gens de Lettres de Bourgogne, une Traduction des Discours Anglais de David Hume, & quelques autres ouvrages, soit en prose, soit en rimes.

BLIN (Adrien-Michel-Hyacinthe-Népomucène) né à Paris, loué dans l'Almanach des Muses comme Poète, mais Versificateur sans physionomie. On l'avait dit mort par erreur, dans l'Edition précédente ; mais nous apprenons avec plaisir qu'il survit à ses Ouvrages.

C.

CERFVOL (N.) * né , à ce qu'on croit , à Paris , auteur de quelques Ouvrages en faveur du divorce , & d'un Traité sur l'Education des filles , où l'on trouve quelques-unes de ces vérités morales qu'il est toujours utile de répéter.

Dans le nombre étonnant de systèmes que l'enthousiasme de l'économie domestique a produits de nos jours, celui de favoriser & d'introduire l'usage du divorce n'est pas le moins

*) Voyez à l'occasion de cet article , la lettre qui se trouve vers la fin du cinquieme volume.

singulier. L'exemple de la Pologne dont le régime & les loix semblent autoriser cette liberté, ne conclut rien pour la France qui a des loix opposées. Nous sommes très-persuadés que chez une Nation inconstante & légère, telle que la nôtre, l'établissement du divorce entraînerait bientôt les plus grands abus. Avant de s'ériger en législateur dans son cabinet, il faudrait du moins avoir un peu médité sur les différences spécifiques que la nature a mises dans le caractère des peuples; mais c'est la première chose que négligent, dans leurs projets chimériques, la plupart de nos Réformateurs modernes.

Il y a plus de sagesse dans ce que M. de Cerfvol a écrit sur l'Education des filles. Nous l'invitons à se livrer à ce genre de philosophie raisonnable, & non à s'égarer dans les spéculations inquietes & dangereuses de quelques Ecrivains

Qui n'ont d'esprit que pour fronder les loix.

CHAUMEIX (Abraham) né à Orléans. Il passe pour l'Auteur *des Préjugés légitimes contre l'Encyclopédie*; mais on n'est pas bien sûr qu'il ait même été capable de faire les mauvais Ouvrages qu'on lui attribue. Il a fait quelque bruit, parce que M. de Voltaire, & quelques autres

autres hommes célèbres n'ont pas dédaigné de le nommer.

On dit qu'il s'est retiré en Russie. Il faut convenir que l'Encyclopédie avait en lui un bien petit adversaire ; mais on lui connaît aussi beaucoup d'admirateurs qui ne valent pas mieux.

I.

ISOIRD DE LISLE (N.) Lorsque la première Edition du Poëme de la Dunciade eut paru en 1764, cet Ecrivain publia , sous le titre de la *Bardinade*, un long Ouvrage en vers sur le même sujet. Dans la Préface de cet Ouvrage, il assure qu'avant de le composer, il ne connaissait pas la Dunciade de notre Auteur, dont il affecte de parler comme d'une Satyre très-condamnable. Il est cependant bien certain qu'il en avait emprunté beaucoup d'idées, & même copié plusieurs vers. Il est incontestable aussi que la *Bardinade* est une Satyre. On n'aura pas la mal-adresse ou la mauvaise foi de le lui reprocher ; mais lorsqu'on ose imiter Pope & Boileau, il ne faut être ni froid ni ennuyeux.

J.

JONVAL (N.) Auteur d'un petit Journal insipide qui paraissait toutes les semaines sous le titre de l'*Avant-Coureur*. Cet Ouvrage inu-

tile s'était appelé d'abord *la Feuille nécessaire*. On dit qu'il a des continuateurs.

L.

LANDOIS (Paul) né à Paris. Le véritable & très-obscur inventeur de ces Tragédies bourgeoises , où l'on s'est avisé de noter la Pantomime du Théâtre , & où l'on a cru suppléer à l'intérêt par des décorations , & de prétendus tableaux résultans des attitudes variées de chaque personnage. La *Sylvie* de M. Landois, *Drame* en un acte en prose , emprunté du Roman des *Illustres Françaises* , a donné le premier exemple de ces minutieuses innovations , qui ont été depuis si ridiculement imitées , & vantées si fastueusement par M. Diderot. On fait que ce dernier n'a pas négligé de mettre les papillottes d'un valet au rang des convenances théâtrales qui devaient apparemment contribuer au succès de son *Pere de Famille*. La *Sylvie* fut sifflée en 1741. *Le vieux goût tenait encore au Parterre*.

M.

MAILHOL (Gabriel) né à Carcassonne. On ne parviendrait point à le faire connaître par les titres d'un grand nombre de Brochures qu'il a données successivement au Public. Les *Pieces*

de Théâtre, même les plus mauvaises, ont, au contraire, une sorte de célébrité qui ne permet pas qu'elles soient absolument ignorées. M. Mailhol a fait représenter au Théâtre Français la Tragédie de *Paros*, Roman sans imagination & sans style. Cette Tragédie n'essuya qu'une de ces chûtes peu bruyantes &, pour ainsi dire, anonymes, qui ne laissent après elles aucun souvenir.

M. Mailhol a donné, avec le même succès, à la farce Italienne, *Ramir*, le *Prix de la beauté*, les *Femmes*, & cette ennuyeuse Comédie des *Lacédémoniennes*, dans laquelle Arlequin jouait le rôle de Lycurgue.

MATHON DE LA COUR (Charles-Joseph) il a travaillé conjointement avec M. Sautereau de Marisy, à la rédaction de l'Almanach des Muses, que de mauvais plaisans appellaient l'Almanach des Buses, & à une Erochure, non pas hebdomadaire, mais menstruelle, intitulée le *Journal des Dames*, quoique jamais on ne l'ait vu sur aucune toilette. On louait périodiquement, dans ce Journal mort né, la Muse Limonadiere, & quelques autres Saphos de ce mérite, auxquelles on avait la complaisance d'accoler ou M. le Miere, ou M. d'Arnaud de Baculard, ou même M. Blin, ce qui présentait une bigarrure assez facétieuse.

On dit que M. Mathon de la Cour travaille actuellement à une histoire de Lacédémone. On espère que du moins il y fera laconique, & qu'il ne perdra pas de vue le conseil judicieux que lui donnait, il y a près de dix-sept cens ans, le Poëte Martial dans l'Epigramme LXXX de son quatrième livre.

. . . *Res est magna tacere, Mathon.*

Nous avons encore un autre M. Mathon; mais beaucoup plus obscur.

MONVEL (N.) mauvais Comédien, mais plus mauvais Auteur de quelques-uns de ces Opéra Comiques, dont, grace au Musicien, on chante quelquefois les paroles au coin des rues. Ce genre facile a fait naître dans notre Littérature une fourmillière d'insectes qu'on entreprendrait en vain de classer. Mais pourquoi n'en ferait-il pas du monde moral comme du monde physique? L'œil d'un ciron n'étonne pas moins l'Observateur Philosophe, que l'organisation colossale de l'Eléphant. Ce serait un beau privilège que de pouvoir calculer les degrés de cette prodigieuse distance à laquelle de certains esprits se trouvent placés les uns à l'égard des autres; de descendre, par exemple, de Corneille à Pradon, de Pradon à M. Blin, de M. Blin par des intervalles immenses encore, à M. de

Rosois, enfin de M. de Rosois à M. Monvel, & d'arriver ainsi aux frontieres du néant.

MORLIERE (Charles-Jacques-Louis-Auguste, Chevalier de la) né à Grenoble. Quoique le petit Conte ordurier connu sous le nom d'*Angola*, soit une de ces productions qu'un homme sensé désavouerait bien plutôt qu'il ne s'en ferait honneur; quoiqu'il ne soit qu'une imitation d'autres bagatelles du même genre, que la licence des mœurs avait mises à la mode il y a quelques années, & qu'on a quittées pour les Contes moraux, sans qu'on en soit devenu plus honnête; cependant, comme on crut trouver, dans *Angola*, une forte d'esprit, quelque usage du monde, & que l'avant-propos, sur-tout, parût d'un style assez léger, on a disputé cet Ouvrage à M. le Chevalier de la Morliere, qui n'a jamais prouvé depuis qu'il eût été capable de l'écrire. Au contraire, il a fait des Romans d'un caractère absolument opposé, & rien n'est plus triste, plus ennuyeux, plus lourd.

L'habitude que cet Écrivain avait contractée de disserter sur les Pieces nouvelles, au Parterre & dans les Caffés, lui fit imaginer qu'il pouvait s'essayer dans la carrière dramatique. Il donna à la Comédie Italienne, le *Gouverneur* qui

n'eut aucun succès, & au Théâtre Français, *la Créole*, qui ne fut point achevée.

MOUHY (Charles de Fieux, Chevalier de) de l'Académie de Dijon, sa patrie. C'est un des plus riches modèles du style plat & du genre niais. Depuis la *Payfanne parvenue* jusqu'à *l'Amante Anonyme*, qui est son dernier Ouvrage, il a donné au Public, qui ne s'en doute pas, environ quatre-vingt volumes de Romans, où la langue n'est pas mieux traitée que le sens commun. On dit que tous ces Romans se débitent dans nos Colonies, & qu'ils font les délices des Negres qui travaillent à nos Manufactures.

MUSE LIMONADIÈRE. C'est le titre du Recueil obscur des Œuvres d'une Madame Bourrette, Limonadière, qui adresse des Odes en prose à des Rois, & des Epîtres en vers à sa Blanchisseuse. On se dispenserait de parler de cette Muse ; s'il n'était utile d'apprendre à la Province, que par une épidémie particulière notre siècle, la fureur d'écrire s'est emparée, dans la Capitale, de presque tous les états.

Maître Adam, Menuisier de Nevers, avait prouvé, que dans les Professions les plus communes, il peut se trouver des talens favorisés par la nature. Son exemple est devenu bien contagieux de nos jours. Des Horlogers, des

Maçons , des Perruquiers ont eu la manie du bel esprit; & l'on s'est enfin servi de l'Imprimerie pour avilir les Lettres, dont il semblait qu'elle dût maintenir l'honneur.

P.

POINSINET (Antoine-Henri) né à Fontainebleau en 1735 , mort en 1769 , homme sans littérature , & d'un caractère singulier qui tenait à la folie. Il a donné à tous les Spectacles de Paris beaucoup de miseres , d'Opéra bouffons , de parades , &c. Il ne manquait pas de cette vivacité d'esprit naturel , qui s'exhale quelquefois en faillies assez piquantes ; mais il était absolument dénué de jugement. On a de lui sous le nom du *Cercle* , une petite Comédie dans laquelle il osa piller , avec la plus extraordinaire confiance , deux Scènes entieres d'une Piece de notre Auteur , qui avait paru douze ans avant la sienne. Ses Aventures seraient bien plus plaisantes que tous ses Ouvrages , si elles étaient écrites avec l'esprit de gaité qui animait , dans le tems , ceux qui prenaient plaisir à mettre en jeu tous ses ridicules.

Q.

QUÉTANT (N.) On l'avait nommé dans les premieres Editions de la Dunciade avec

344 P I E C E S R E L A T I V E S

MM. Bienfait , Nicolet , Taconnet , Poinfinet , parce qu'il a composé, comme les deux derniers de ces Messieurs , des bouffonneries & des parades pour les spectacles des deux premiers. Mais par la farce plaisante de l'*Ecolier devenu Maître* , justement applaudie sur les Boulevarts , M. Quétant a mis un intervalle immense entre lui & ses rivaux. On profite de la seule occasion que l'on aura peut-être , de parler de cet Ecrivain , pour apprendre à la Province qu'il est l'Auteur du *Maréchal Ferrant* , du *Serrurier* , & que véritablement on représente de pareilles Pieces dans la Capitale , où même elles sont devenues la principale ressource d'un de nos spectacles les plus fréquentés.

R.

ROSOIS (N. de) né à Montmartre. C'est le plus obscur des Ecrivains de ce Catalogue , & le seul qui puisse rendre problématique cette maxime de Boileau :

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire ;
maxime qui jusqu'à présent , ne s'est point vérifiée à son égard.

On a de M. de Rofois un Poème des Sens , dans lequel on souhaiterait qu'il eût un peu moins négligé le sens commun ,

V.

VADÉ, (Jean-Joseph) né en Picardie en 1720, mort en 1757. Il n'a gueres écrit que dans le genre grivois, & dans le langage des Halles. C'est un burlesque fort au-dessous de celui de Scarron; & Boileau aurait dit avec plus de justice encore de Vadé, que de ce dernier, qu'il ne pouvait entendre prononcer son nom, parce que ce nom lui rappelait le souvenir d'une sottise.

Quelques personnes ont trouvé notre jugement sur cet Ecrivain trop rigoureux. Elles pensent que la Poésie peut avoir ses Teniers, comme la peinture; mais nous croyons qu'elles se trompent, & rien ne prouve mieux le défaut des comparaisons. La Tête d'un Paysan Flamand peut être remplie d'expression, & présenter un excellent modele à un Artiste, dont le but est rempli quand il a parfaitement imité la nature. L'inégalité des conditions disparaît, en quelque sorte, aux yeux d'un grand Peintre, & l'homme, quel qu'il soit, est toujours un sujet digne d'exercer son génie : mais quel est le mérite de copier l'esprit, les mœurs & le jargon des Poissardes? Il faut convenir, du moins, que ces peintures grossieres ne devraient être exposées qu'aux Halles mêmes, puisqu'il ne

se trouve que là des spectateurs capables de bien juger de la vérité de l'imitation.

Quoiqu'il en soit, Vadé n'était pas sans quelque talent naturel. Il avait plus de gaîté que la plupart de ceux qui ont voulu faire après lui des Opéra Bouffons. Peut-être est-il nécessaire qu'il y ait de ces fortes d'Ecrivains pour amuser une certaine classe de peuple. Un petit nombre de Couplets heureux & quelques Parodies enjouées, prouve que Vadé aurait pu réussir, quelquefois, à divertir les honnêtes gens.

Fin du troisieme Volume.

T A B L E

Des Pièces contenues dans ce troisieme
Volume.

<i>Avis des Editeurs.</i>	Page 3
<i>Anecdotes sur la Dunciade par M. G.... d'At....</i>	5
<i>Lettre à M. Monnet, Peintre du Roi,</i>	24
LA DUNCIADÉ, CHANT I. <i>La Lorgnette,</i>	27
CHANT II. <i>La Harangue,</i>	43
CHANT III. <i>Le Bouclier,</i>	58
CHANT IV. <i>Le Bûcher,</i>	71
CHANT V. <i>Le Souper,</i>	83
CHANT VI. <i>Le Boudoir,</i>	97
CHANT VII. <i>La Vision,</i>	109
CHANT VIII. <i>L'Ambassade,</i>	123
CHANT IX. <i>Les Amazones,</i>	140
CHANT X. <i>Le Sifflet,</i>	152
<i>Variantes choisies dans les différentes Editions de la Dunciade,</i>	167

PIECES RELATIVES A LA DUNCIADÉ.

<i>Avis des Editeurs,</i>	193
<i>Préface de l'Edition de 1764,</i>	195
<i>Lettre de l'Auteur au Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar, en lui envoyant un Exemplaire de son Poëme,</i>	207
<i>Autre Lettre du même à Mgr. le Duc de Choiseul,</i>	209
<i>Lettre du même à Madame la Marquise de Pompadour,</i>	210
<i>La véritable Vision de Charles P.</i>	213
<i>Lettre de l'Auteur à M. le Comte de B... qui servit de Discours préliminaire à l'Edition de 1771,</i>	221
<i>Apologie du Poëme de la Dunciade, par feu M. l'Abbé</i>	

<i>Bruzzolli de l'Académie des Invaghiti de Mantoue,</i>	233
<i>Autre Apologie de la Dunciade, imprimée en 1771, sous le titre de Lettre de l'Auteur à un de ses amis,</i>	247
<i>Requête de plusieurs grands Hommes à M. le Chancelier contre la nouvelle Edition de la Dunciade,</i>	255
<i>Extrait d'une Lettre adressée aux Auteurs du Journal Encyclopédique,</i>	260
<i>Avis des Editeurs,</i>	264
<i>Lettre de M. Le Brun à l'Auteur de la Dunciade,</i>	265
<i>Lettre de M** D. M** au même,</i>	267
<i>Lettre de M. de la Harpe au même,</i>	269
<i>Observations sur la Lettre précédente,</i>	271
<i>Première Lettre de M. le Marquis de Ximenez à l'Auteur,</i>	275
<i>Seconde Lettre du même,</i>	276
<i>Troisième Lettre du même,</i>	277
<i>Quatrième Lettre du même,</i>	278
<i>Copie de la Lettre à M. de la Harpe, que M. le Marquis de Ximenez voulait qu'on imprimât dans le Mercure,</i>	279
<i>Réponse de l'Auteur à la précédente,</i>	281
<i>Réponse de M. le Marquis de Ximenez,</i>	286
<i>Lettre insérée par les Auteurs du Mercure, sous le nom de M. le Marquis de Ximenez, dans le premier volume de Juillet 1771,</i>	288
<i>Epigramme adressée à l'Auteur, par M. de la M**. C**.</i>	289
<i>Vers adressés au même,</i>	290
<i>Autres vers au même,</i>	291
<i>Épître au même,</i>	292
<i>Satyre adressée au même par M. Clement,</i>	307
<i>Fragment de l'Avant-Propos d'une Edition de 1773, dans lequel on trouve une Analyse très-exacte du Poëme,</i>	318
<i>Lettre de l'Auteur sur la Dunciade de Pope,</i>	323
<i>Autre Lettre du même à l'occasion de son huitième Chant,</i>	326
<i>Choix de quelques Articles tirés des Premières Éditions des Mémoires Littéraires de l'Auteur,</i>	331
<i>Avis des Éditeurs,</i>	ibid.
<i>Choix de quelques Articles tirés de la première Édition des Mémoires Littéraires de l'Auteur,</i>	333

Fin de la Table.

F A U T E S A C O R R I G E R.

Page 66, vers 11,

Qui le poursuit, & qui l'outrage encor.

lisez Qui lui survit, & qui l'outrage encor.

Page 86, vers 21,

Le vin de Brie & l'auvernat fameux

lisez Le vin de Brie & l'Auvernat fumeux

Page 117, vers 4, encore, *lisez* encor

Page 124, vers 3, d'un peuple ingrat, *lisez* d'un
siècle ingrat

Page 157, vers 18,

Il est réduit de s'enfuir avec elles:

lisez Il est réduit à s'enfuir avec elles:

Page 225, ligne 1, l'acception du terme, *lisez*
l'acception rigoureuse du terme.

Page 235, ligne 4, le Perruquier, l'amour,
lisez le Perruquier l'amour

Page 242, ligne 4, ces petites pieces, *lisez* ses
petites pieces.

Page 145, ligne 11, *quærentes?* *lisez* *querentes?*

Page 299, ligne, 3, de la Remarque, le Miere,
lisez le Mire

Page 313, vers 19, ut purgé, *lisez* fut purgé.

RECEIVED

The first part of the document is a letter from the Secretary of the Navy to the President, dated 1898. The letter discusses the state of the Navy and the need for reform. The second part is a report from the Secretary of the Navy to the President, dated 1898. The report discusses the state of the Navy and the need for reform. The third part is a report from the Secretary of the Navy to the President, dated 1898. The report discusses the state of the Navy and the need for reform.





PQ
2019
P25
1778
t.3

Palissot de Montenoy,
Charles
Oeuvres complètes de
Palissot

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY
